



HAL
open science

Habiter avec les loups Récits d'enquête en Belledonne

Edith Chezel, Coralie Mounet, Pierre Witt

► **To cite this version:**

Edith Chezel, Coralie Mounet, Pierre Witt. Habiter avec les loups Récits d'enquête en Belledonne. Editions Libel, 2024, 978-2-491924-51-5. <hal-05538128>

HAL Id: hal-05538128

<https://hal.science/hal-05538128v1>

Submitted on 27 Mar 2026

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

Habiter avec les loups

Récits d'enquête en Belledonne

Edith Chezel, Coralie Mounet et Pierre Witt

Manuscrit juillet 2024.

En guise d'avant-propos, la démarche d'enquête de Récibiodal

Récibiodal est un projet de recherche-action-crédation qui entend contribuer au renouvellement des débats sur les effets de la présence des loups en montagne. C'est une enquête collective qui a réuni différents chercheurs-crédateurs, acteurs du territoire de Belledonne et ses habitants, entre 2019 et 2023.

Cette enquête s'inscrit dans une **écologie pragmatiste** qui propose de définir collectivement nos responsabilités dans nos relations à la nature, en acceptant de débattre de « ce à quoi nous tenons » (Hache, 2011). A la base de cette philosophie se trouve l'idée que chaque expérience est une transaction avec la nature dont il faut envisager les conséquences (Dewey, 2012(1925)). D'une certaine manière, cette philosophie est proche du principe de précaution, de l'agir avec prudence face aux incertitudes environnementales comme les changements climatiques, mais elle va plus loin en proposant de s'appuyer sur la formation de valeurs collective chemin faisant (Dewey, 2010 (1927) et 2011 (1939)). Elle propose, plutôt que de déterminer des objectifs précis, de formuler des finalités qui puissent être révisées en cours de projet en s'appuyant sur des propositions empiriquement fondées (plutôt que sur des savoirs descendants qui ne tiendraient pas compte de la spécificité des lieux et des êtres impliqués dans le problème à résoudre). Elle est proche en ce sens des propositions de concevoir les savoirs comme toujours situés, dépendant du contexte d'acquisition (les savoirs situés : Harraway, 2012) et de revaloriser les savoirs issus d'expérience, résultant *d'un travail d'apprentissage* (Stengers 2003 ; Ingold, 2000).

« Il s'agira de décrire au mieux ce que les gens font. Je souhaite témoigner de ce/ceux à quoi/qui sont attachés les acteurs eux-mêmes. C'est-à-dire qu'il ne s'agit pas de dire ce qu'il faudrait faire mais d'essayer de décrire au mieux ce que les gens font. Non de prescrire qu'il faut changer de mode de vie mais témoigner pour ceux qui le font ; non de suggérer que les scientifiques devraient s'intéresser autrement aux non-scientifiques, mais s'intéresser aux changements en train de se produire chez certains. » (Hache, 2011, p13)

2019 Au départ, la **Fédération des Alpagnes de l'Isère (FAI)**, la **Société d'Economie Alpestre de Savoie (SEA)** et **Espace Belledonne (EB)**, font un même constat : pris dans l'impasse des controverses sur le retour des loups en montagne, il est difficile de s'emparer de la question localement. Les débats et décisions restent à l'échelon national, *avec un rapport de force* entre l'Etat, les syndicats agricoles et les associations de protection de la nature. Pour commencer par faire un état des lieux de la situation des éleveurs et des loups en Belledonne, ils décident alors de faire appel à des chercheuses du **laboratoire Pacte de l'Université Grenoble Alpes (UGA)**.

Coralie Mounet est chargée de recherche au CNRS, géographe, au Laboratoire Pacte, spécialiste de l'étude des **relations humains-animaux**. En février 2019, elle convie Edith Chezeli, qui vient de terminer une thèse de géographie sur **les pratiques collectives de gestion de l'environnement**, à une réunion informelle aux Adrets. Avec Bruno Caraguel (FAI), Marion Chaumontet (EB), Margaux Mazille (EB) et Clément Teppaz (SEA), un premier collectif se forme autour du stage de Marion Simon-Deloche, étudiante en **philosophie de l'environnement**. En six mois, elle rencontre une trentaine d'éleveurs, naturalistes, bergers et autres habitants de Belledonne... du côté des Huiles et du côté de

la Pra. Que signifie aujourd'hui vivre avec les loups en Belledonne ? Autour de son travail, ses photos et extraits d'entretien, le champ d'interlocuteurs s'élargit lors de discussions publiques autour d'une exposition des photographies et extraits d'entretiens recueillis. L'une aura lieu à la maison de la montagne à Grenoble pendant le festival du film *Pastoralisme et Grands espaces*. L'autre aura lieu à *la Marmite*, le café associatif des Adrets. Cette deuxième rencontre est l'occasion de rassembler dans une même salle des éleveurs de tout Belledonne, des élus et des curieux. Nous confirmons le besoin de partager les pratiques et les histoires de vies avec les loups, les souffrances qui y sont liées mais aussi les formes de soutien que certains ont pu trouver, notamment auprès des consommateurs de leurs produits. Cette première phase du projet s'organise déjà autour d'un comité technique de suivi (personnes mentionnées précédemment) et d'un copilotage avec les élus d'Espace Belledonne, avec notamment son président Bernard Michon, qui soutiendra fortement ce projet.

En parallèle, Mickaël Chambru du **GRESEC UGA** rejoint le collectif. Enseignant-chercheur MCF, en sciences de la communication, il se saisit de la question des loups en Belledonne pour faire travailler ses étudiants sur la place de **la médiation des savoirs en situation de controverse publique**. Une semaine d'immersion dans la vallée des Huiles, et une semaine de workshop intensif donneront lieux à des propositions d'outils de transformations sociales prenant en compte la complexité des problèmes liés aux retour des loups.

Les premiers résultats infusent au sein du collectif et sont intégrés et présentés dans Belledonne en partage et le protocole de gestion partagée¹.

2020 Ces premiers débats collectifs apportent une piste concrète de réflexion : croiser alimentation et biodiversité à l'échelle du territoire de Belledonne pour renouveler les débats sur les loups, qui donnera lieu à la recherche de financements (IDEX UGA et DREAL) et à la formalisation du projet Récibiodal pour « Réciprocités à la croisée de la ville et de la montagne : paysages des biodiversités et des alimentations », porté par Coralie Mounet et Edith Chezél à Pacte et Margaux Mazille à Espace Belledonne. Pour enquêter sur ces aspects, Caroline Brand, enseignante-chercheuse à l'**ISARA** et ses étudiants ont joué un rôle clef dans l'analyse de pratiques et la proposition de **transitions alimentaires et agro-écologiques**. Thibault Boucher, animateur de l'**ADABEL**, le réseau des fermes de Belledonne, rejoint également l'enquête.

2021 Dans le même temps émerge aussi l'idée que l'enquête doit porter de nouveaux regards, de **nouveaux imaginaires** de la question du retour des loups : l'entrée de Pierre Witt, **photographe**, dans le collectif formalise un volet de création autour du projet de recherche-action, avec le soutien de la DRAC. Une enquête croisée en géographie et photographie prend place alors, en complément de l'accompagnement des travaux des étudiants. Le travail d'Inès Créti, étudiante en géographie, apportera également une vision sur le temps long pour resituer la question des loups et des territoires dans **l'histoire**. A travers une quinzaine de nouveaux entretiens et de l'analyse de photographies aériennes, elle a produit une frise chronosystémique de 1920 à 2020. Elle a été co-encadrée par Dominique Baud et Pauline Dusseux, enseignantes-chercheuses spécialistes **des trajectoires paysagères**, au laboratoire Pacte également. Les vallées du Haut-Bréda et du Doménon se trouvent au cœur de cette phase d'enquête de Récibiodal qui donnera lieu à de nouvelles discussions publiques. La participation n'y est pas aussi importante qu'escomptée. Le collectif initial,

¹ <https://espacebelledonne.fr/belledonne-en-partage/>

organisé en comité technique de suivi qui intègre désormais Chloé Baranowski (FAI) décide de resserrer l'enquête autour des acteurs de l'élevage.

En parallèle, Sylvie Duvillard, enseignante-chercheuse en géographie sociale, aux côtés de ses collègues Nicolas Mathieu, en histoire ancienne, Olivier Razac, en philosophie, Bruno Poyard, en design de communication mobilise ses étudiants de Licence 3 en **Sciences Humaines Appliquées** pour inventer **des dispositifs permettant l'interconnaissance entre les usagers de la montagne**, tout particulièrement autour du pastoralisme et de l'alimentation.

2022 Julie Riegel, anthropologue, avec Ambre Chartier, étudiante en **agriculture durable** et développement territorial, et Aurélie Sallen, étudiante en gestion de l'environnement, ont contribué par leurs enquêtes qualitatives à une compréhension plus fine des manières d'être éleveurs aujourd'hui, de la question du soin du troupeau jusqu'à **la mort animale**.

Le collectif, qui intègre désormais Loris Subit et Agathe Vassy dans Espace Belledonne et Mélia Rodriguez pour Adabel, accompagné politiquement par Ilona Mezei pour Espace Belledonne, organise, lors d'une réunion du Plan Pastoral Territorial, une présentation d'une analyse des constats d'attaques à partir des données Maploup, effectuée par la FAI. De cette réunion, ressort chez des éleveurs nouvellement touchés par la prédation un besoin de connaissances des loups et de la protection en Belledonne.

2023 Le travail de la FAI est également présenté à La Pierre aux acteurs de Belledonne, sollicités dans le cadre du réseau de Belledonne en partage, ainsi que les résultats de l'enquête Récibiodal, avec un atelier participatif pour récolter des propositions d'actions à mettre en œuvre. La première est l'organisation d'un ciné-débat à La Rochette, avec la projection du film « Rasco et nous » (A. Falguier et Idele 2022²) pour pouvoir échanger autour de la place des chiens de protection en montagne. Les autres propositions sont répertoriées en annexe.

Récibiodal est donc une expérience collective faite d'apprentissages divers, entre disciplines différentes et avec des acteurs du territoire, autour des manières de répondre aux effets du retour des loups en Belledonne. Elle a réuni chercheuses, photographe, étudiants, enseignants, élus et techniciens locaux, éleveurs, bergers, randonneurs, naturalistes, chasseurs, gardiens de refuge, bûcherons... et autres habitants de Belledonne et des villes alentour. Cet ouvrage essaie de rendre compte de cette expérience avec des propositions pour favoriser la formulation de projets d'avenir, avec toutes celles et ceux qui souhaiteraient en débattre. C'est une étape de formalisation dans un projet au long cours. L'ambition de cette écriture est aussi de transformer cette expérience en outils pour : 1/ aider à la reformulation d'un problème complexe par le récit utilisant les mots et les maux des enquêtés ; 2/ donner des indices d'une constellation d'acteurs et de réseaux sur le territoire ; 3/ pointer les difficultés partagées sur le (non) débat, le manque et l'accessibilité des données, l'isolement face au problème du retour des loups ; 4/ faire connaître les pratiques inspirantes, les formes émergentes de solidarité et d'organisation collective sur le territoire et chez quelques voisins ; 5/ et, enfin, à partir de ces connaissances, enrichir le débat sur de nouveaux possibles et futurs du territoire, en rediscutant la place du pastoralisme dans la montagne, celle des paysages ouverts ou en libre évolution, les liens entre biodiversité et alimentation, les liens entre le travail et le loisir : rediscuter de ce qui nous lie et de ce à quoi on tient.

² <https://idele.fr/detail-article/rasco-nous-un-film-sur-les-chiens-de-protection-de-troupeaux>

En espérant chère lectrice, cher lecteur, que vous aurez autant d'intérêt à lire, que nous en avons eu à parcourir cette montagne, rencontrer ses habitants et écrire leurs histoires, comme à penser collectivement avec différentes disciplines et compétences cette question, et que vous puissiez vous saisir de la démarche, du récit, d'actions inspirantes pour avancer dans l'engagement collectif face aux défis de coexistence avec les loups.

Chloé Baranowski, Dominique Baud, Thibault Boucher, Caroline Brand, Bruno Caraguel, Mickaël Chambru, Ambre Chartier, Marion Chaumontet, Edith Chezel, Inès Créti, Sylvie Duvillard, Pauline Dusseux, Margaux Mazille, Ilona Mezei, Bernard Michon, Coralie Mounet, Julie Riegel, Aurélie Sallen, Marion Simon-Deloché, Mélia Rodriguez, Loris Subit, Clément Teppaz, Agathe Vassy et Pierre Witt.

Nota bene

Par souci d'anonymisation, cet ouvrage privilégie les formes d'écriture masculines. Le nombre restreint de femmes dans les professions de bergers et d'éleveurs les rendraient très identifiables.

L'enquête Récibiodal s'est déroulée de 2019 à 2023 dans différents lieux et avec 66 personnes que nous avons anonymisées entièrement dans le texte. Les photographies (2021-2022) rendent visible une partie de ces lieux et de ces personnes et ne cherchent pas à en être représentatives.

C'est un parti pris que nous avons de parler des loups plutôt que du loup. Nous espérons, par cette écriture plurielle, inscrire dans le récit une diversité d'individus, de comportements, de lieux qui restent encore à découvrir et que le singulier tend à gommer.

Tableau des acronymes ?

Remerciements

Nos remerciements s'adressent d'abord à tous les membres de Récibiodal 2019-2024, ainsi qu'aux étudiants ayant participé aux ateliers de travail pour enquêter sur et inventer des manières d'habiter avec les loups en Belledonne.

Nous remercions également toutes les personnes ayant participé à l'enquête, en nous accordant de leur temps, en nous accueillant sur leurs lieux de travail et leurs lieux de vie, en partageant leurs expériences et leurs savoirs.

Ce travail n'aurait pu avoir lieu sans le soutien de l'équipe administrative du laboratoire Pacte, pour la recherche de financements, la gestion, et la valorisation de Récibiodal. Un grand merci particulier à Patricia Clarin et Vanessa Becciu.

Merci également à Chloé Baranowski, Mélia Rodriguez et Isabel Arpin pour leurs relectures bienveillantes et constructives.

Enfin nous remercions Benoît Roux et Cecilia Gérard des Editions Libel pour leur accompagnement précieux et patient dans toute la réalisation de cet ouvrage.

Ce travail s'inscrit dans le projet de recherche-action-crédation « RECIBIODAL », qui a bénéficié d'une aide de l'Etat gérée par l'Agence Nationale de la Recherche au titre du programme « Investissements d'avenir » portant les références ANR-15-IDEX-02 (Idex UGA), ANR-10-LABX-50-01 (Labex ITTEM), ANR10 LABX56 (Labex OSUG@2020), de Pacte, Laboratoire de Sciences Sociales, de la DREAL Auvergne Rhône Alpes et de la DRAC Auvergne Rhône Alpes.

Introduction

L'impasse des controverses

« Le débat a été mal posé dès le départ » [éleveur, juin 2021].

Ces propos parlent d'un sentiment partagé par nombre de personnes faisant avec la présence des loups : un sentiment de gâchis face à un débat public caricaturé dans un « pour ou contre LE loup » ne disant rien de la réalité des situations vécues depuis le retour des loups, de la diversité des situations et ne participant qu'à cloisonner les pensées et provoquer des incompréhensions.

La problématique du retour et de la présence de l'espèce loup en France a été en effet rapidement formulée de manière binaire, dans le débat public, opposant la conservation de la biodiversité et la pratique du pastoralisme, la préservation de l'environnement et celle de l'économie. Les uns ont pointé du doigt le pastoralisme comme pratique non adaptée à la présence des prédateurs et dont la résistance à l'adoption de mesures de protection préconisée serait à l'origine des dégâts. Tandis que les autres ont dénoncé la protection de ces prédateurs, dont le retour aurait été orchestré par l'Etat ou le monde de la protection de la nature, et dont les effets sur les troupeaux domestiques rendraient impossible la 'cohabitation'. Lors des premiers moments de retour de ces animaux en France, c'est d'abord le manque de connaissances spécifiques aux socio-écosystèmes alpins sur les loups et leurs interactions avec les troupeaux domestiques, ainsi que la faune sauvage qui a favorisé un trouble propice aux oppositions. Ensuite, c'est le manque de transparence et de communication entre l'Etat, les associations de protection de la nature, les éleveurs et bergers, les chasseurs, et la manière dont les médias se sont fait le relais d'analyses caricaturales des situations, ainsi que les postures syndicales et militantes sans nuances, qui ont participé, parmi tant d'autres raisons, de l'émergence de ces postures opposées. Des controverses concernant l'origine du retour des loups, l'origine des dégâts, leurs comportements considérés comme normaux ou non, dangereux ou non, leurs statuts et figures, emblématiques ou nuisibles, menacés ou menaçants, les « bonnes » ou les « mauvaises » pratiques pastorales dans leurs modes de conduite, de gardiennage et de protection des troupeaux, etc. ont ainsi alimenté les conflits³.

Depuis 30 ans, les premières controverses ont évolué et leur centre s'est déplacé avec la progression de certaines connaissances. Elles ont incontestablement permis de pointer et de combler des incertitudes, participant de l'évolution des propos et revendications dans ce dossier. Mais, malgré ces évolutions, les premières controverses ont impacté et continuent d'impacter la formulation initiale de la problématique, la plaçant dans un « pour ou contre » qui reste structurant dans le débat public, confrontant des idées et des idéaux mais restant éloignée des dimensions pratiques.

Or, la réalité des situations est celle, *de facto*, de l'expérimentation en cours, qu'elle soit voulue ou non, de coexistences avec les loups. Les pastoralistes « font avec » depuis trente ans, quel que soit leur positionnement. Ainsi, au-delà des discours, la présence des loups engendre des vulnérabilités, des sensibilités, des pratiques et des manières d'habiter qui évoluent. Pour comprendre la complexité des effets des loups, le seul prisme des discours ne suffit pas. Non seulement, comme nous venons de le montrer, parce qu'ils amènent à positionner des personnes dans des camps opposés, sans conciliation possible. Mais aussi, parce qu'ils ne parviennent pas à expliciter **le vécu et les pratiques des habitants, les transformations des manières de vivre dans un lieu particulier, induites par la présence des loups.**

³ Pour plus d'informations sur ces controverses et leurs évolutions voir notamment les travaux, par ordre chronologique, d'I. Mauz (2005), C. Mounet (2007), A. Doré (2011), Dumez et al. (2017), M. Chandelier (2018).

Le parti pris de Récibiodal a été de laisser **de côté les controverses et les postures clivantes pour s'intéresser aux vécus et aux manières de travailler et vivre en Belledonne, troublées et mise en confrontation par la présence des loups.**

Des relations abîmées, des tabous et des solitudes

En ne disant que peu des manières dont on fait avec les loups et en s'attachant plutôt aux manières dont on voudrait faire (ou ne pas faire) avec les loups et la nature, les postures tranchées ont également impacté les relations entre des mondes qui coexistaient avant l'arrivée des loups, par l'évitement de la confrontation de leurs imaginaires et de leurs pratiques différentes de la nature (Mauz, 2005).

La première controverse sur la place du pastoralisme dans les territoires (Mauz, *ibidem*), sur sa responsabilité dans les dégâts et les injonctions en découlant, faites à ces professionnels, de modifier leurs pratiques, a bouleversé, voire abîmé, les relations entre les acteurs du « dossier loup » comme avec le grand public. Si ces controverses touchent tous les territoires concernés par les loups en France, elles se sont incarnées dans des histoires et personnages particuliers, propres à chaque lieu.

En Belledonne, un exemple marquant s'est déroulé dans le Haut Bréda, lors des premières années qui ont suivi le retour des loups dans ce secteur. Un des premiers éleveurs impactés par les attaques de loups a été Jean-Pierre Jouffrey, éleveur berger de brebis d'Arles, transhumant dans l'alpage de Périoule et qualifié de « figure emblématique » par un de nos enquêtés. Des attaques nombreuses et répétées ont impacté son troupeau des années durant, à partir de 1998, qui se trouvait au cœur de la meute présente dans le secteur. A partir de cette année-là, soutenu par les habitants locaux, Jean Pierre Jouffrey a mené un réel « combat » tous les étés pour protéger son troupeau, fusil à l'épaule, de jour comme de nuit⁴, avec un système de protection proche d'un arsenal de guerre (clôtures, phares pour éclairer la nuit, canons sonores, ...). Pour celles et ceux, nombreux, qui le soutinrent à cette époque, ces épisodes furent d'une grande violence. Non seulement par l'expérience des attaques de loups sur les troupeaux et les efforts déployés par l'éleveur pour s'en protéger mais aussi, alors qu'il représentait « une référence » dans le monde du pastoralisme, par la remise en question de ses compétences, par les autres, ceux qui ne connaissaient pas son travail. Par l'exposition médiatique de ses revendications et pratiques au quotidien, avec notamment l'usage de fusil pour tirer et tuer les loups alors que cela était interdit, cet éleveur répondant à la violence par la violence, est devenu le symbole d'une lutte engagée contre l'Etat et les loups. Par ce même traitement médiatique, il est également devenu le symbole d'un sentiment d'injustice partagé par les éleveurs.

*« Pour moi, c'était la référence des éleveurs. Il faisait partie de la référence parce que je l'ai vu travailler en bas dans la Crau [...] on lui a donné des coups de main plusieurs fois. Il nous a énormément appris rien qu'à le voir travailler [...] et quand j'entendais des choses comme ça par rapport à lui, je me dis « mais **les gens ne regardent pas, ils ne comprennent pas son travail** ». Moi j'avais le pas sûr en montagne. Franchement je cours un peu en montagne mais derrière lui ce n'est pas possible. A la montée je n'arrivais pas à le suivre, il a crapahuté cette montagne de Périoule, il était capable de la faire tout seul dans la journée, d'aller voir ses veaux. Il connaissait toute sa montagne par cœur et quand j'entendais des choses comme ça sur lui, je me disais mais ce n'est pas possible, les gens ne sont pas allés voir comment il*

4 Voir par exemple les crocs de la colère (<https://www.youtube.com/watch?v=kLbMu207WzU> et <https://www.dailymotion.com/video/x1ekgaw>)

travaillait. Donc, non, les gens ont dit « les bergers ne font pas leur travail. Il n'y a rien qui va chez les éleveurs, ils ont qu'à... il y avait du loup avant 1930 Ils n'ont qu'à faire comme avant ! » [éleveur, 2021]

Ainsi, alors même que la présence des loups a entraîné un bouleversement radical de la gestion du troupeau et du travail des éleveurs, éleveurs-bergers et des bergers, les injonctions faites à ces professionnels d'appliquer des mesures de protection génériques mais pas toujours adaptées à leur situation, sans discernement et connaissance fine des situations, ont provoqué dans le monde de l'élevage **le sentiment d'être jugé par des personnes ne vivant pas directement les effets de la présence des loups**. Ces injonctions, portés par le monde de la protection de la nature et l'Etat et repris par le grand public, ont été reçus comme un dénigrement de leur travail et plus largement de leur mode de vie : à la fois par la remise en question des modèles de référence comme Jean-Pierre Jouffrey, l'absence de reconnaissance de leur travail et par suite, une minimisation des difficultés rencontrées avec la présence lupine.

Ce secteur de Belledonne a été également le théâtre de violence envers les loups, visible notamment par la pendaison d'un loup sur la place d'Allevard en 2000. Cet acte de pendaison, qui fut le premier en France, a marqué le territoire de Belledonne. Ce fut pour les uns une manière d'exprimer la violence subie par les loups, les médias, l'Etat. Elle constitua pour d'autres une grande violence, chez celles et ceux qui considéraient le retour des loups comme le fruit des efforts fournis pendant des décennies pour la protection de la nature. Depuis 30 ans, la manière dont l'Etat a pris en charge les effets des loups sur le pastoralisme s'est incontestablement enrichie pour mieux accompagner cette activité dans la coexistence, même si elle peine encore à répondre aux enjeux spécifiques de chaque territoire. Les premières confrontations entre l'Etat (et les différents ministères en son sein), les Associations de Protection de la Nature (APN) et le monde de l'élevage ont néanmoins marqué durablement le « dossier loup », dans une absence de confiance mutuelle. Elles ont également participé à une coupure grandissante entre le grand public et le monde de l'élevage, pâtissant des contestations de manière plus générale des pratiques des agriculteurs, considérés comme des pollueurs rétifs à la nécessaire transition écologique. Elles ont également déchiré des relations, au sein même des familles et du monde de l'élevage, lorsqu'il y avait des avis et des intérêts divergents sur la question. Derrière ces controverses, ont en effet émergé des débats moraux clivants sur le « bien » et le « mal » envers l'environnement, les « bonnes » et les « mauvaises » pratiques.

L'autre controverse portant sur l'origine du retour des loups en France a occupé une place médiatique importante, au point de susciter un rapport parlementaire (Estrosi et Spagnou, 2003). La thèse de lâchers volontaires de loups par des associations de protection de la nature ou l'Etat a été en particulier fortement relayée par certains médias, participant à ancrer l'idée, chez le grand public, que les loups ont été réintroduits en France. Cette controverse a persisté, malgré les conclusions du rapport parlementaire puis les avancées en termes de connaissances scientifiques mettant en évidence les capacités des loups à se déplacer sur de longues distances et à franchir des obstacles majeurs comme les infrastructures routières et confirmant que les loups sont revenus depuis l'Italie, avec l'expansion spatiale des populations lupines. De nombreux acteurs du monde de l'élevage ont gardé avec eux le sentiment d'avoir été floués, convaincus du rôle de l'Etat et/ou du monde de la protection de la nature dans ce retour. Dans ce contexte, les revendications syndicales se sont d'abord attachées à pointer l'Etat comme responsable de la présence et des effets des loups sur le pastoralisme et à résister contre toute forme de contractualisation avec lui, perçue alors comme une manière d'abandonner le combat. Cette posture a été tenue tant que certains pensaient encore à la réversibilité de la situation. Dans ce contexte, les éleveurs qui adoptaient des mesures de protection représentaient pour certains syndicats une forme de trahison dans la lutte engagée, la mise en place de mesures de protection étant comprise comme une manière d'accepter le loup. Rappelons que pour sortir de cette situation, a été inscrit sur les contrats entre l'Etat et les éleveurs que mettre en place des mesures de protection ne signifie pas « accepter le loup ». C'est bien sûr de l'histoire

passée désormais, dans des territoires où les loups sont présents depuis plusieurs années, mais **elle a abîmé les relations au sein même du monde de l'élevage et a participé à rendre « la question du loup » taboue.**

Ce tabou, et le fait que l'adoption des mesures de protection relève de choix individuels de chaque éleveur, contractualisant directement avec l'Etat sans échelle intermédiaire, ont provoqué **des formes de solitudes dans les manières de se protéger des loups.**

Présentation de l'ouvrage

Pris dans cette impasse des controverses et du tabou, les élus et techniciens de la FAI, la SEA et Espace Belledonne, étaient en 2019 encore démunis pour agir localement. Le projet Récibiodal est né de cette question : **que pouvons-nous faire à l'échelle de Belledonne pour comprendre et améliorer les situations de coexistence avec les loups ?**

Pour dépasser ces controverses et ces solitudes, le projet s'est organisé autour d'une hypothèse de réponse : **celle du collectif, comme ressource pour les résiliences et les transitions à l'échelle locale, là où le territoire fait sens pour des personnes souhaitant agir ensemble.**

Ainsi, Récibiodal propose de passer d'une approche exclusivement centrée sur les acteurs directement concernés et impactés par le loup, et sur lesquels pèsent les principales contraintes et évolutions, à une approche collective et à l'échelle du massif de Belledonne, avec l'ensemble des citoyens, pour mettre en débat les responsabilités collectives dans les choix politiques de gestion de la nature.

La présence des loups met en effet en lumière la confrontation entre **différentes manières d'envisager les devenir des territoires ruraux**, dans leur relation aux territoires urbains et périurbains voisins et dans la place qu'ils occupent en termes d'enjeux environnementaux. Ces différentes projections sont peu mises en débat, alors que les conflits autour de la coexistence entre le pastoralisme et les loups interrogent la manière dont ces devenir peuvent être dessinés et décidés avec les habitants et les acteurs ruraux eux-mêmes, comme les habitants et acteurs des autres territoires. Ces projections sont également peu connectées aux **questions d'alimentation.**

En effet, les enjeux autour de la conservation de la biodiversité ne sont que peu rapprochés des enjeux alimentaires en Europe ; les seuls éléments d'analyses scientifiques croisant alimentation et biodiversité concernent les populations dans les Suds, pour lesquelles les ressources en biodiversité conditionnent les possibilités d'alimentation. Et dans la valorisation de produits de qualité et de terroir, les certifications environnementales et alimentaires sont bien distinctes. **Alors même que le pastoralisme se trouve au cœur de ces enjeux croisés entre biodiversité et alimentation, on est là face à un impensé de ces liens, que nous nous sommes attelées à mieux saisir.**

Récibiodal propose un chemin, à distance des controverses et postures clivantes, où la conservation de l'espèce loup à l'échelle nationale puisse être accompagnée d'une prise en compte **des enjeux spécifiques de chaque territoire.** Cela inclut d'une part, des spécificités animales, humaines et géographiques et d'autre part, la prise en compte et le croisement d'enjeux spécifiquement mais différemment concernés par les effets de la présence des loups : les biodiversités ordinaires et remarquables, l'évolution des paysages ainsi que les pratiques pastorales, alimentaires et récréatives. Dans cette perspective, **les expériences habitantes**, c'est-à-dire les expériences reliées aux manières d'habiter les lieux (résider dans les lieux, mais également y travailler, les arpenter, etc.)

et les savoirs qui en découlent, sont à prendre au sérieux, aux côtés des autres savoirs plus génériques, pour identifier « ce à quoi l'on tient collectivement » pour ces territoires.

Par territoire, nous entendons l'échelle spatiale « de la coordination des acteurs en vue d'objectifs partagés ou d'un projet commun ». Ce « niveau méso », faisant l'objet d'un sentiment d'appartenance par les habitants, et tel que peut l'être le massif de Belledonne, ou des secteurs infra-massif, « forme un levier stratégique essentiel pour une prise en charge de la qualité de la nature et du vivant planétaire » selon Brédif (2021, p. 737). L'hypothèse de « territorialisation » que nous avançons et sur laquelle nous reviendrons en fin d'ouvrage, consiste à développer un projet de prise en charge des effets des loups par et pour l'échelon intermédiaire du territoire local dont le périmètre reste à définir dans le projet.

Pour alimenter ces réflexions, nous nous sommes efforcées, dans notre démarche d'enquête, de saisir d'abord de ce que signifie vivre en présence de loups en Belledonne. Pour cela, nous nous sommes attachées à **enquêter à partir du pastoralisme**, puisque c'est d'abord le premier cercle d'acteurs impactés directement par cette présence et que c'est à partir de cette question que les acteurs partenaires de Récibiodal nous ont interrogées, pour saisir sa place dans le territoire, dans le lien qu'il propose entre paysage, alimentation, biodiversité, activité récréative, et comprendre comment les loups le remettent en question. Dérouler ce fil du pastoralisme, c'est suivre les logiques et les attachements de ces acteurs et permettre ensuite une compréhension enrichie de la situation par rapport à d'autres. Nous proposons là une démarche pour porter attention à ces vécus, enjeux, intérêts, pour engager une réflexion sur les devenir des territoires ruraux ; c'est là aussi une invitation à réitérer cette démarche sur l'exploration d'autres fils, comme ceux partants de la protection de la nature, ou encore des consommateurs de produits d'élevage.

Il est à noter que nous avons enquêté auprès d'une diversité d'acteurs du pastoralisme, dont les pratiques, les relations au territoire, à l'environnement, les idéaux, les intérêts sont variés. Cette diversité nous amène à considérer qu'il n'y a pas un seul type de pastoralisme en Belledonne ; aussi, nous préférons parler de pastoralismes au pluriel. Il y a notamment des distinctions entre éleveurs, bergers, éleveurs-bergers et bergers-éleveurs, et tous se confrontent aux loups de différentes manières, selon les lieux, les saisons, les années.

Pour autant, au fil de notre enquête, nous n'avons pas cherché à développer une démarche d'exhaustivité auprès de ces acteurs. Dans cet ouvrage, nous retraçons les éléments de vécus qui montrent une récurrence chez les personnes rencontrées mais également des pratiques et des réflexions moins partagées mais dont le potentiel transformateur peut alimenter une démarche collective de renouvellement de la question des loups en Belledonne vers une réflexion territoriale.

Le premier chapitre s'intéresse donc au vécu des professionnels des pastoralismes, en termes de charge physique, mentale mais aussi d'évolution du métier. Ces vécus se retrouvent dans d'autres territoires concernés par la présence de loups mais les vulnérabilités face à la prédation paraissent outrées en Belledonne, par l'hostilité du milieu physique, la difficulté à partager entre pairs, à la fois due aux habitudes professionnelles comme à une topographie qui ne facilite pas les échanges au sein du massif.

Le deuxième chapitre déploie des manières d'habiter en montagne, en tant qu'habitant, travailleur, randonneur, etc., à partir des lieux et objets de rencontres entre les pastoralistes et les autres usagers de Belledonne, pour saisir comment la présence des loups les met en confrontation. Il s'intéresse ensuite aux métiers rencontrés, qui se trouvent à l'interface des mondes et favorisent l'interconnaissance.

Le troisième chapitre traite des pistes dans les responsabilités et solidarités à activer pour atténuer les vulnérabilités des pastoralismes en Belledonne et appréhender avec soin les conflits suscités par cette coexistence avec les loups. Partant des initiatives d'entraide répertoriées au fil de l'enquête, il propose des thématiques à partir desquelles peuvent être pensées ces solidarités : l'alimentation, la connaissance, les lieux de l'interconnaissance, la mutualisation de moyens humains.

Au final, cet ouvrage s'attache à explorer ce qui nous relie, toutes et tous, celles et ceux d'en bas et d'en haut à cette histoire de loups et de pastoralismes : au-delà des discours globaux d'érosion de la biodiversité ou de sauvegarde de la planète, dans nos pratiques, comme les produits que l'on consomme, ou les paysages que l'on traverse et que l'on apprécie. L'objectif est d'abord de tenter de « réparer » le débat sur « le loup » par une complexification de la question, en parlant déjà « des effets des loups » et par l'exploration des liens entre les différents habitants. Il est ensuite de susciter la mise en débat de ce à quoi l'on tient pour ce territoire et la manière dont toutes et tous ont un rôle à jouer pour imaginer et construire ensemble ses futurs.

Chapitre 1

Des éleveurs, des bergers, des éleveurs-bergers et des loups

« On tient à nos moutons, mais on tient aussi à notre vie, à notre vie de tous les jours. Et depuis qu'il y a le loup..., ça nous pourrait notre vie de tous les jours, franchement... ». [éleveur-berger, 2021]

I – Le choc de la prédation

« Les bergers ne comprennent rien ; ils ne voient pas ce qui leur arrive. Ils appellent, catastrophés : "Maurice, j'ai trouvé une brebis...". Je leur dis : "Calme-toi, fais une photo, regarde s'il y a des pierres à côté, s'il y a des branches à côté, tu la protèges au maximum pour éviter que les vautours viennent." Je leur demande systématiquement de faire une ou deux photos parce que si les vautours arrivent, une demi-heure après, il ne reste même plus de laine » [éleveur, 2022]

I.1 Du choc au découragement

Il y a d'abord le **choc de la prédation**, celui de la vision d'un troupeau abîmé et souffrant avec des bêtes mortes et d'autres blessées ou agonisantes, celui du sentiment de violation de son cercle domestique par le prédateur, et celui encore du travail gâché. Les mots manquent pour partager cette expérience : certains parlent de cambriolage, tout en sachant que c'est bien plus que cela. Dans certains cas, les attaques touchent des individus singuliers dans le troupeau, comme les « meneuses », et signifient la perte d'animaux auxquels on est particulièrement attachés. Ces relations entre individus sont d'autant plus prégnantes quand les troupeaux sont de taille réduite. Quand les carcasses sont en grand nombre et ne sont pas mangées par les loups, c'est la mort d'animaux jugée inutile qu'il est difficile d'accepter.

Ensuite, la première fois vécue, c'est l'appréhension de retrouver cette scène macabre qui hante les éleveurs, éleveurs-bergers et bergers. Le vécu n'est pas le même si les loups ne prélèvent qu'une ou deux bêtes dans la période de pâturage ou s'ils attaquent régulièrement et massivement le troupeau. En effet, au-delà de ce choc, les difficultés rencontrées dans la mise en place, parfois dans l'urgence, des premières mesures de protection peuvent amener à un certain découragement : des gardiens de troupeaux rapportent leur impression de faire face à un animal surveillant leurs faits et gestes et sanctionnant systématiquement toute erreur. Ainsi, face à des prédateurs dont l'intelligence leur permettrait de déjouer voire d'anticiper leurs pratiques, ces professionnels sont parfois envahis par le sentiment d'être dépassés et d'avoir perdu tout repère dans leurs gestes techniques et leurs compétences.

« C'est très compliqué, parce que... c'est affreux d'avoir toujours un train de retard, de se sentir extrêmement dominé parce que quoi qu'on fasse tu es toujours à la traîne, tu te fais toujours croquer des brebis. Quoi que tu veuilles faire : tu mets un

parc, il saute par-dessus le parc. Si tu mets un parc plus haut, il tourne autour des brebis pour te faire sortir les brebis. Si tu mets un chien de protection, il occupe le chien de protection. Enfin, ce n'est pas toujours le cas mais tu vois... » [éleveur-berger, 2021]

I.2 De l'individu au troupeau

Surtout, il faut comprendre que ce que la prédation vient impacter, plus qu'une relation interindividuelle, c'est **le troupeau** dans son fonctionnement, sa composition (quel animal on garde, de qui on se sépare) et sa stabilité émotionnelle. Il n'est pas évident pour des personnes éloignées du monde de l'élevage de comprendre cette unité, car l'évolution actuelle des rapports aux animaux dans notre société a tendance à focaliser l'attention sur les individus animaux et à envisager la relation interindividuelle comme le mode de relation privilégiée. Or, même s'il n'y a qu'une ou deux brebis qui sont prédatées, l'ensemble du troupeau peut être affecté par une attaque : stress et fatigue perturbant les comportements, rupture de la sérénité dans la relation brebis-chiens, avortements spontanés...

« Tu t'en fais bouffer une la nuit, la nuit d'après ils récupèrent la carcasse, la nuit d'après tu passes la nuit à veiller parce que le troupeau n'est pas tranquille. Tu changes de quartier de pâturage parce que le troupeau est ingardable, il ne peut plus voir tes chiens. Après tu t'en fais taper une de jour. Après c'est encore une nuit à ne pas dormir et puis tu finis à patrouiller autour de ton troupeau avec une carabine quoi. » [éleveur-berger, 2021]

En effet, les éleveurs déploient des stratégies et des choix sur du long terme pour constituer un troupeau avec des animaux aux caractéristiques qui leur conviennent et dont les comportements se sont co-adaptés avec les chiens de conduite, ceux de protection, le berger/éleveur, pour que chacun **puisse travailler en confiance**. Ces stratégies et choix portent par exemple sur les aspects génétiques, avec un choix des reproducteurs ou encore comportementaux, avec la sélection et l'élimination d'individus perturbateurs, bagarreurs, pour permettre un équilibre relationnel au sein du troupeau.

C'est finalement une réelle **communauté humaine et animale de travail** qui est touchée par la prédation. Saisir cette dimension du troupeau permet de comprendre qu'il ne s'agit pas seulement d'un aspect financier et que l'indemnité des animaux ne peut suffire à régler la question.

Notons qu'au-delà de l'impact direct des attaques traitées dans ce paragraphe, les adaptations nécessaires pour s'en protéger induisent des changements importants dans les manières de travailler et demandent dans certains cas de repenser fortement le modèle d'organisation. Les contraintes de ces adaptations parfois structurelles sont ainsi présentes, sans que cela soit corrélé à un nombre de bêtes tuées. La question des effets des loups ne peut ainsi se résumer à des dénombrements d'attaques et de bêtes tuées, comme cela est très souvent proposé dans les débats.

Par ailleurs, tous les éleveurs n'ont pas les mêmes moyens pour y répondre, ayant des vulnérabilités qui varient très fortement selon les situations et les moments.

II – Des vulnérabilités différentes

La littérature scientifique sur les risques distingue trois composantes dans les vulnérabilités : l'exposition, la sensibilité et la capacité d'adaptation (Adger 2006). Nous les reprenons ici pour décrire les différentes facettes de la vulnérabilité face à la prédation.

II.1 Selon les expositions à la prédation

« Il y a beaucoup de situations différentes. Le problème, c'est que toutes les situations sont géographiquement toujours différentes, même de la part de la faune c'est différent. Peut-être que le loup qui se balade dans le Vercors n'a pas les mêmes réactions que le loup de Canjuers qui est sourd puisqu'il vit dans les explosions, il vit dans la guerre (rires). » [berger, 2020]

L'exposition à la prédation est marquée par sa variabilité et son évolutivité. En effet, face aux loups, il n'y a pas d'égalité : pour le même degré de protection, les uns subissent de fortes attaques régulières tandis que d'autres parviennent à réduire les attaques.

La question de la topographie et donc des facilités de garde du troupeau est fondamentale. Belledonne est d'abord réputée difficile, à cause de sa météo, de son relief, de sa pente, et en alpage, de sa saison pastorale courte.

« Belledonne, c'est particulier. C'est difficile. Vous allez en Chartreuse, c'est de la moyenne montagne, Vercors, moyenne montagne. [...] Des plateaux, ici, avant d'en trouver.... Nous, quand on est à 2000 mètres d'altitude, pour trouver la même configuration dans l'Oisans, il faut monter presque à 3000. Il y a des cailloux de partout, le relief. [...] Des fois, tu ne vas pas plus vite à la descente qu'à la montée, c'est plein de cailloux, c'est Belledonne, c'est vraiment particulier. C'est vite de la haute montagne à des altitudes un peu plus basses. Et les randonneurs n'ont pas toujours conscience de ce qu'ils vont rencontrer. » [éleveur-berger, 2021]

La particularité et la rudesse de ce massif n'en font pas un massif très prisé en termes de pastoralismes par rapport aux massifs environnants. Il faut être originaire du lieu ou savoir s'accrocher : les habitants ont l'habitude de voir des nouveaux arrivants tenter de s'y installer et à l'épreuve de la vie dans ce massif, abandonner et partir ailleurs.

« Personne ne se bat pour Belledonne. Personne ne se bat pour les places. [...] non mais tu as envie de garder là ? Il pleut, il y a du brouillard, les bêtes ont le piétin, c'est raide, il y a des cailloux, il n'y a pas beaucoup d'herbe. Il n'y a rien. Enfin, je veux dire... il faut être d'ici pour...enfin, pas forcément, mais il faut s'accrocher » [éleveur-berger, 2021]

Au sein même de Belledonne, une grande diversité existe selon les vallées qui la constituent. Selon le côté où l'on se trouve, ce ne sont pas les mêmes conditions de travail et durée de saisons pastorales.

« En Belledonne, les durées d'alpage sont assez courtes, on a vraiment deux mois, c'est pareil pour tout le monde. Début juillet jusqu'à fin septembre, on arrête vers le 14. [...] Nous c'est le temps de descendre, il y a moins de monde, la météo tourne, l'herbe pour les bêtes commence à geler, ce n'est plus les mêmes conditions. [...] Après, quand on bascule de l'autre côté, depuis ce côté juste derrière Belledonne par exemple, vers le Glandon, la Croix de fer, c'est différent. Ils ont les routes qui arrivent dans les alpages, puis les alpages sont beaucoup en herbe. Ici il y a des cailloux. Là, l'éleveur quand il s'est retrouvé coincé dans la neige, tu ne pouvais pas faire descendre le troupeau parce qu'il y a tellement de blocs de pierres partout qui étaient recouverts par la neige, les brebis ne voyaient pas les trous, elles se coinçaient dedans. Quand c'est des alpages en herbe, c'est déjà un peu moins compliqué à déplacer un troupeau. Et puis ils ont les routes qui arrivent à côté, les camions peuvent monter rapidement, même si ce n'est pas simple. » [éleveur-berger, 2021]

Plus finement encore, au sein d'une même vallée, les variabilités d'un alpage à l'autre sont également importantes, en termes de visibilité et de facilité pour le gardiennage ou encore de fréquentations récréatives. Certains sont beaucoup plus visités que d'autres par les loups et les troupeaux y pâturent subissent de nombreuses attaques. Connus de tous comme **des « frigos à loups »**, ces secteurs ont parfois des topographies particulières permettant aux prédateurs d'approcher plus facilement le troupeau (avec l'avancée de la forêt par exemple, liée notamment à l'évolution climatique) ou sont tout simplement au cœur du territoire de la meute présente. Il est toujours étonnant de constater que des troupeaux voisins ne connaissent pas la même pression prédatrice, cela parfois même indépendamment du niveau de protection mis en place. Le voisinage n'implique donc pas toujours des similitudes de vulnérabilités, ni de pratiques.

« Dans la vallée du Haut-Bréda, on a une manière de garder les brebis qui est quand même bien particulière. On garde très serré par rapport à ce que je peux voir ailleurs. » [élèveur-berger, 2021]

Par ailleurs, l'exposition est toujours évolutive. Pour un même troupeau dans un même lieu, rien ne semble totalement acquis dans le temps et tout peut être à revisiter. La présence et les comportements des loups évoluent et leur comportement de prédation avec ; les personnes également, comme les chiens et les animaux domestiques... Hier, en Belledonne, les loups attaquaient les brebis et chèvres, plutôt dans les alpages et de nuit. Aujourd'hui, ils montrent leur présence dans les vallées, visibles désormais dans la journée et à proximité des villages, s'en prennent aux petits troupeaux locaux de brebis mais aussi plus récemment aux bovins.

Parfois, alors qu'on a été la cible des loups pendant des années, cela se calme et l'on fait face à des loups ayant un comportement « acceptable », ne prélevant que quelques brebis sans dégâts sur le troupeau.

« Cette année, j'ai vu, la femme du berger et elle nous disait que sur l'alpage là-haut, ils avaient un vieux mâle solitaire, et il n'y a pas d'attaques sur les brebis. Les années où il y a des meutes, avec des jeunes, il y a beaucoup d'attaques. Mais quand il y a un vieux qui traîne, les meutes ne viennent pas. Celui-là garde le secteur. En fait, s'ils en oublient une, ou une malade, ou... une brebis un peu éloignée du troupeau... il la mange. Il la récupère, il la mange. Mais par contre, il n'attaque pas le troupeau. Elle nous a même dit « laissez-le tranquille, parce que tant que lui, il est là, on n'a pas de soucis la nuit, rien ». [...] C'est un bel alpage, et là-haut, des années c'est la catastrophe, et là cette année, aucun souci. Et ce vieux gros loup, il est vu assez souvent. Elle dit « depuis qu'il est là, on n'a pas de soucis ». [chasseur, 2021]

Dans d'autres cas, les loups deviennent harceleurs et viennent ébranler les repères et les capacités d'action, alors que l'on pensait avoir trouvé « un fonctionnement qui marche ».

*« Moi, le loup ne me dérange absolument pas. C'est pour ça que **j'accepte la part du loup**. Après, me faire harceler pendant une semaine comme cet été où c'est des visites tous les soirs de prédatons, récupérations de carcasses, re-prédatons, attaques de jour, brebis qui, toute la nuit, tournent, tournent, tournent, que tu passes tes nuits dehors. Ça a duré une semaine à tourner autour du troupeau. Là, je ne suis pas d'accord. » [élèveur-berger, 2021]*

*« Même si j'aime bien que le loup soit à côté de moi, s'il m'emmerde trop, je vais le dézinguer, enfin il y a un moment où c'est **la loi de la nature** quelque part, la loi de la prédation et on en fait partie. Or toutes ces mesures législatives qui ont mis*

le loup comme animal protégé, en fait c'est une législation qui sort une partie de la nature de la loi de la nature. Et voilà, il faudrait que les choses soient beaucoup plus souples, mais sans doute, il fallait passer par là, mais aujourd'hui, j'ai des collègues qui sont vraiment emmerdés par la présence du loup, ils ont des sérieuses pertes, il y a des stress qui ne sont pas pris en compte par les aides, il y a des avortements, il y a... donc ça pose de sérieux problèmes certaines années. »
[ancien éleveur, 2021]

Face à ces évolutions, il faut alors de nouveau expérimenter pour (re)trouver un équilibre qui ne sera que provisoire et qui comme, toute solution, comportera avantages et inconvénients et ne permettra pas de réduire cette exposition à zéro.

C'est cette diversité de situations qui nous amène à parler des loups plutôt que du loup, pour entériner le fait qu'il n'y a pas un comportement d'espèce valable pour l'ensemble du territoire national mais bien une diversité d'individus, qui s'adaptent à une diversité de situations.

II.2 Selon les sensibilités

Pour une même exposition à la prédation, chacun réagira différemment et aura une capacité de résilience différente, selon **sa sensibilité**. Connaître un « énorme carton », comme un dérochement de plusieurs dizaines de bêtes poursuivies par les loups peut par exemple impacter durablement le mental et donc la capacité de faire avec l'impact des nouvelles attaques. Mais la seule présence des loups peut amener une évolution globale du système d'élevage, transformer complètement les pratiques de travail, même si dans les chiffres on ne verra « qu'une seule » brebis tuée. Avoir connu un « avant les loups », par sa propre expérience ou celle de sa famille, ou s'être installé en présence de loups n'implique également pas la même sensibilité à cette exposition.

« Moi j'ai toujours connu la prédation. Ma première année je me suis bien fait dégommer donc j'ai tout de suite été dans le bain avec des attaques à 16 brebis d'un coup. » [éleveur-berger, 2021]

Ceux qui ont connu « un avant » évoquent avec nostalgie la saison estivale qui représentait un moment de vacances pour les brebis et de changement de rythme pour les éleveurs, lorsqu'on se déchargeait temporairement du souci du soin du troupeau pour organiser les fauches, moissons, semis d'automne. Avec le retour des loups, le souci du troupeau ne s'arrête jamais. Des enjeux forts se cachent derrière cette nostalgie d'un avant : l'évolution des modes de faire son métier et des modes de vie, impliquant parfois aussi des ruptures avec ses héritages (voir chapitre 2).

Les évolutions portent également sur les manières de penser son métier. Ainsi, porter une arme, élever des chiens de protection, se faire le médiateur auprès des randonneurs et habitants sont autant de nouvelles facettes des métiers d'éleveurs et de bergers qui induit un changement dans la conception même de ces professions et sont accueillies de manière plus ou moins favorable selon les aptitudes de chacun et chacune.

Porter une arme ? C'est une question emblématique de la sensibilité de chacun. A ceux qui pensent que c'est la seule solution, d'autres opposent un refus catégorique, indiquant que leur métier est d'élever des animaux, pas de chasser des loups. L'acceptation ou le refus du port d'une arme change aussi les capacités d'action face aux loups.

« Après, nous, on ne veut pas de fusil, on a des enfants, on a un gîte. Bon les armes... Un accident ? Non, mais là, ça serait plus que dramatique ! [...] Alors on a

des pistolets de défense, c'est-à-dire qui tirent des fusées. Voilà, on a ça et pour l'instant on se limite à ça. [...]» [éleveur-berger, 2021]

« J'ai passé la dernière nuit, j'ai patrouillé pendant près de 4 heures avec une carabine à l'épaule autour de mon parc. Tu es dans un état d'esprit, tu es ailleurs, tu n'es plus la même personne. L'ambiance, c'est horrible. Tu as l'impression d'être à la guerre. [...] je ne suis pas spécialement pour le tir des loups parce que c'est quand même des animaux sociaux, qui sont quand même structurés, je pense que tu peux vite faire du mal, engendrer des problèmes en faisant n'importe quoi. Mais ça s'est arrêté parce que j'ai tiré, et le premier loup qui se pointait ce soir-là, il en prenait une, c'est sûr. Pourtant ce n'est pas mon crédo tu vois. [...] une semaine comme ça, n'importe qui vient faire cette semaine-là, il comprend. Alors qu'il y a eu très peu de brebis tuées. [éleveur-berger, 2021]

II.3 Selon les capacités d'action

Pour prévenir les attaques, les éleveurs adoptent des mesures de protection préconisées et subventionnées par l'Etat : clôtures électriques, chiens de protection, gardiennage (éleveurs, bergers et aide-bergers). Sans conteste, ces subventions représentent un support financier non négligeable pour permettre le déploiement de ces mesures, en particulier dans les petites exploitations pour lesquelles l'embauche de berger, par exemple, ne serait possible autrement. L'indemnisation des attaques, comme l'autorisation de tir de défense est désormais conditionnée à la mise en place de ces mesures.

Si le Plan national d'actions (PNA) a évolué en prenant en compte de plus en plus les expériences issues des territoires et en soutenant des expériences innovantes, les différentes situations face à la prédation rendent ces solutions difficiles à mettre en œuvre de manière uniforme (d'où la mise en place d'un observatoire des mesures de protection⁵).

*« Et plutôt que de se dire : Comment travaillent les éleveurs ? **On ne nous a pas écoutés.** Par exemple pour le grand parc de nuit il y a eu des techniciens qui sont montés : on me proposait un parc carré. Alors je dis OK, on va faire comme ça, j'ai un quartier, là, là, il me faut une porte, là, il me faut une porte là, deux portes là et deux portes là. On me dit là c'est non, vous aurez que quatre portes. Oui mais ce n'est pas possible parce que... il me dit : bah c'est comme ça. Voilà bon, on s'est un peu attrapé. La personne est rentrée chez elle parce que ça s'est mal passé là-haut et je suis allé voir le monteur du parc. Je lui ai dit écoute, moi, il me faut tant de portes, il me dit, c'est pareil, je vais te les faire.*

*Là, c'est pareil, **on ne nous a pas écoutés.** Il a fallu que ce soit le monteur du parc qui me dit, on va se débrouiller avec le matériel qu'on a pour te refaire des portes, mais on ne nous écoutait pas. On a eu là, le mot final, tant mieux, mais si on n'avait pas eu le mot final, on nous a posé quelque chose qui n'était pas adapté. On ne prenait pas en compte notre demande » [éleveur-berger, 2021]*

⁵ <https://www.auvergne-rhone-alpes.developpement-durable.gouv.fr/observatoire-des-moyens-de-protection-r5384.html>

Les spécificités des zones de pâturage (en alpage ou plus bas, dans les coteaux et en plaine), des troupeaux et des éleveurs sont difficiles à prendre complètement en compte dans un plan d'action national. Alors, chacun tente de bricoler avec le cadre général, dans ses petites marges de manœuvre, selon son exposition, sa vulnérabilité et ses capacités d'action. Ce besoin de bricolage est d'autant plus prégnant sur des nouveaux cas de figure, pensés depuis moins longtemps que la situation en alpage : c'est par exemple le cas des attaques sur bovins et/ou dans les situations d'allotements en vallée (c'est-à-dire la division du troupeau en de multiples « lots » d'animaux). C'est ainsi aux éleveurs et bergers de s'adapter, en fonction de leurs ressources pour agir, dépendantes de leurs trajectoires personnelles et professionnelles et de celles du territoire dans lesquels ils se trouvent : entourage relationnel (humain, animal, environnemental), foncier, finances...

III – A chacun ses bricolages

*« On ne s'est jamais aussi peu occupé de nos bêtes depuis qu'il y a le loup. Au début, on a essayé des nouvelles façons de garder les alpages pour pouvoir essayer de moins déplacer les bêtes. On a commencé à les ramener tout le temps au chalet, mais c'était compliqué, alors elles font des kilomètres abominables. On a usé des bords-collie ! A 9 ans, les chiens sont raides... On a commencé à essayer de dormir sur place, dans des tentes. Quand il fait beau c'est sympa, mais quand il pleut, il n'y a personne en montagne qui campe ; à part nous, il n'y a personne. Après, on a commencé à acheter la caravane qu'on a hélicoptérée, puis la mairie a investi dans un abri hélicoptable, « la cabane anti-loup ». Il y a plein de choses qui découlent de tout ça. **Il y a des conséquences directes du loup je pense : les attaques ; et puis il y a les conséquences indirectes, qui sont encore plus lourdes, c'est tout ce qu'on va mettre en place pour ne pas avoir d'attaques, justement. Et ça, ça devient... usant !** » [éleveur-berger, 2021]*

L'ensemble des efforts mis en place pour se protéger de récurrences viennent impacter les pratiques professionnelles et la vie quotidienne. La charge mentale qui en découle est non seulement une source supplémentaire de stress mais aussi une réorganisation du temps et de l'énergie avec une focalisation sur la prédation, au dépend du reste du travail. Les travaux de Nicolas et Doré (2022, page 18)⁶ montrent comment « les politiques de protection de la nature contribuent à donner de l'importance à un ensemble de tâches considérées comme le « sale travail » – notamment les missions « sécuritaires » – et à dévaloriser des tâches considérées comme le « vrai travail », ayant trait notamment à la protection et à la valorisation du vivant, de la nature et de l'environnement ». Cette conséquence importante est perçue comme une évolution acceptée ou non de l'identité professionnelle.

III.1 Avec sa charge mentale

Chacun.e tente d'agencer les mesures de protection selon sa situation : les un.es privilégient la présence humaine tandis que d'autres constituent des meutes de chiens pour tenter de contrer les meutes de loups. Mais quel que soit l'agencement adopté, protéger son troupeau des loups, c'est vivre avec une « **charge mentale** ». Elle est présente, alors même que le troupeau n'est pas attaqué

⁶ Rapport INRAE pour la MSA 2022, Frédéric Nicolas et Antoine Doré, *Étude socio-anthropologique des effets de la présence des loups sur la santé des éleveurs et bergers*, 40p.

mais se situe dans des zones traversées par les loups. Elle augmente lorsque des indices de passage des loups ou de prédateurs se rapprochent : « *si tu reçois un petit sms et que ton voisin, il s'est fait attaquer, tu surveilles un peu plus.* » [berger, 2021]. Elle tend enfin à envahir les pratiques quotidiennes lorsque les troupeaux pâturent dans des secteurs régulièrement attaqués et essuient des incursions des prédateurs.

On pense et on gère alors le troupeau à travers sa protection, avec le sentiment que les loups guettent les erreurs : **la peur d'oublier de rentrer une brebis dans le parc de nuit, l'inquiétude que les veaux nouveaux nés ne soient pas assez rapprochés des habitations pour être protégés.**

L'énergie mentale et pratique se focalise alors sur la protection, aux dépens des autres facettes de la gestion du troupeau.

« On a une bête tuée par an, en moyenne, ce n'est pas beaucoup, mais alors tout ce qu'il faut faire pour avoir qu'une bête de tuée... » [éleveur-berger, 2021]

L'adoption de mesures de protection vient ainsi, pour certains, remettre en question des valeurs fondamentales des agropastoralismes.

Elle implique d'abord le développement de nouvelles formes de compétences, participant de la redéfinition de ce que signifie être un éleveur / un berger. C'est par exemple le cas du port de l'arme ou celui de l'introduction de chiens de protection. Certains justifient le port d'arme par le besoin de pouvoir être actif et indépendant dans sa capacité d'action face à la prédation alors que d'autres refusent catégoriquement de devenir « chasseurs ». Certains s'entourent de chiens, voire constituent une meute de chiens, en réfléchissant sa composition selon les caractères de chacun (plutôt chasseur de loups ; plutôt protecteur restant au troupeau, etc.). D'autres, au contraire, ne souhaitent en aucun cas devenir « éleveur de chiens » et refusent d'introduire ces auxiliaires de protection dans les troupeaux et dans leur vie. Faire avec plusieurs chiens de protection implique de composer avec des animaux qui bousculent, dérangent parfois les brebis et changent l'ambiance du troupeau.

La protection des troupeaux est ensuite si envahissante qu'elle semble prendre également le pas sur le cœur de métier de ces professionnels. Le temps passé aux soins prodigués aux brebis, l'attention à leur bien-être et à leur santé est ainsi réduite. Certaines mesures peuvent même induire une détérioration de l'état des animaux : prenons l'exemple du piétin, maladie favorisée par le rassemblement du troupeau toutes les nuits dans les mêmes parcs de contention.

Pour celles et ceux qui ont connu un avant, le retour des loups a ainsi modifié leur quotidien à l'alpage et en bas, ainsi que celui des brebis ; il a modifié leurs attentions, leurs inquiétudes, leurs relations, le contrat implicite qui les lie à leurs animaux (Larrère 1999, Porcher 2002).

« Dans cette micro-transhumance à la journée, pour revenir au parc de nuit, cet éleveur est surtout attentif à leur tranquillité. Il prend le temps de les éloigner de leur herbe pour doucement les ramener au parc de nuit, sans précipitations, sans esclandre. C'est l'image d'un troupeau paisible qui remonte la pente au soleil couchant. Pourtant lors de l'entretien, il avait évoqué avec nostalgie l'image révolue d'un troupeau tranquille sans loups et sans bergers, avec une plus grande liberté de pâture et de couchade. C'était une autre manière de travailler, que les loups l'ont obligé à abandonner. » [Carnet de terrain, 2021]

« Les bêtes montaient l'été au Praillet, et puis on faisait manger aussi dans l'alpage. C'est des zones où c'est impossible de faire manger avec la présence du loup. On y est resté 4 ans, 4 saisons. C'est de la super herbe, c'est du pâturage de très bonne qualité. Mais là, il y a des endroits, je mettais les crampons pour garder tellement c'était raide et là, il aurait fallu laisser un troupeau tranquille. Vous laissez 300 bêtes tranquilles, c'était le top. Mais là, ce n'est pas possible. Il y a

1000 mètres de dénivelé et c'est toute cette zone là qu'on faisait pâturer, on ne pouvait plus rester là, c'était trop difficile et trop compliqué. Là, les brebis, il faut les laisser tranquille, maintenant avec les parcs de nuit, on est obligé de les parquer la nuit, ce n'est pas du travail quoi. Maintenant, c'est les vaches qui sont à l'Aup Bernard, qui viennent jusqu'au Praillet. Et le Vay et Berlanche ici, personne n'a repris.» [éleveur-berger, 2021]

Les bêtes ne sont plus dirigées comme avant ; les montagnes ne sont plus entretenues comme avant ; les pâtures autour des fermes changent ; les territoires de loups sont plus nombreux.

Enfin, certaines mesures de protection mises en place **entrent en contradiction** avec les engagements d'éleveurs dans des mesures agri-environnementales favorisant une certaine biodiversité. Par exemple, le parc de nuit induit un surpâturage et une dégradation sur les itinéraires aller et retour ; les chiens de protection se nourrissent parfois de faune sauvage, comme les marmottes et les chevreuils.

Le parc de nuit, il faut les faire mais ça bousille la montagne là où tu les fais [...] ça pulvérise tout et puis ça rapporte quand même des soucis sanitaires, même si tu les changes tous les trois jours [...] Tu vois, j'ai ramené du piétin de l'alpage cette année. Année humide, parc de nuit pourtant j'ai essayé d'innover, de faire des nouveaux parcs de nuit mais du coup j'ai parqué le GR je me suis bagarré verbalement avec des randonneurs qui ne comprennent pas que passer dans « oui dans le caca juste à côté je suis désolé monsieur le randonneur ». Je leur explique mais non non c'est... (soupir) [éleveur-berger, 2021]

Or, le cœur de métier des agropastoralismes n'est pas seulement de produire de la viande ou du lait. **Entretenir la montagne, maintenir le paysage ouvert, favoriser une certaine biodiversité en élevant des animaux à l'herbe, sans intrant, sont autant de dimensions fondamentales** auxquelles tiennent les éleveurs et les bergers. S'il y a une diversité de pratiques au sein des pastoralismes, la manière dont ils s'inscrivent dans le territoire en font leur spécificité parmi les autres métiers de l'élevage, moins dépendants de la ressource fourragère du lieu. L'autonomie, avec la production du foin et des céréales nécessaires à la consommation annuelle de leurs bêtes, est pour certains éleveurs rencontrés, un des objectifs ultimes de l'intégration de leur système dans le territoire. Cet idéal d'autonomie témoigne de ce qui fait sens pour certains de ces professionnels dans leur métier, mais que la présence des loups vient interroger. En ce sens, certaines pratiques des pastoralismes en Belledonne, s'engageant dans des transitions agro-écologiques, proposent un modèle agroécologique de coexistence avec la nature, marqué par des valeurs relationnelles (Chan et al. 2016, Alarcon, 2020) de soin au paysage, aux troupeaux et à une biodiversité issue notamment des milieux ouverts. Le soin s'étend ainsi bien au-delà de la sphère domestique, avec l'intégration du paysage et des êtres vivants sauvages, comme appartenant à une même communauté vivante.

Au final, cette évolution des métiers, avec la présence des loups, produit des écarts entre le « vrai boulot » et le « sale boulot », le travail prescrit et le travail réel, et induit des risques psycho-sociaux identifiés aujourd'hui par la MSA (Nicolas et Doré, 2022, Op.Cit.). Les éleveurs et bergers se trouvent en perpétuelle tension dans les compromis à faire entre les pratiques qui permettent de protéger le troupeau et celles qui permettent que les animaux profitent pleinement de la ressource fourragère ou que la montagne soit « préservée » et entretenue, pour la biodiversité mais également d'autres usages (maintien de l'ouverture des milieux, prévention des risques d'avalanches). Certains cherchent à réinventer de nouveaux référentiels pour atténuer cette tension et trouver un nouvel équilibre. Des éleveurs choisissent notamment de réduire la charge pastorale ou d'abandonner certains secteurs, tout en étant contraints par la perte économique que cela peut induire. D'autres se

prêtent à des collaborations avec des scientifiques pour comprendre l'impact de leurs pratiques sur des écosystèmes fragiles et sensibles au surpâturage (Carletti, 2022). Chacun compose également avec son mode de vie.

III.2 Avec son mode de vie

Au-delà de l'évolution des pratiques et identités professionnelles, les modes de vie sont également concernés. La protection des troupeaux peut entraver des pratiques quotidiennes simples et fondamentales. La vie de famille s'en trouve impactée, avec moins de temps passé ensemble.

Voilà... tu ne vas pas coucher tes gamins, tu ne vas pas... tu fais ça [la protection]... Alors à un moment, ouais, c'est un peu pénible. [éleveur-berger, 2021]

Préparer ses repas, dormir assez et bien, n'est plus si évident. On vit ainsi sur le qui-vive, attentif au moindre indice inhabituel donné par le troupeau.

Tu t'habitues à être sur cloche FM et le moindre bruit de cloche tu te réveilles. Mais après ça devient un rythme mais deux à trois fois par semaine je passe une heure dans la nuit [éleveur-berger, 2021]

Cette situation-limite érode la patience des gardiens des troupeaux et peut provoquer des incompréhensions avec les autres usagers des espaces de pâturage.

L'aide-berger a bien pour objectif de faire face à ce surplus de charge mentale et pratique en alpage. Le métier de berger a par ailleurs été revalorisé avec la nécessité de garder de manière plus rapprochée avec les loups (24 bergers recensés sur le massif de Belledonne en 2020). Mais l'impossibilité d'embaucher des (aide)bergers ailleurs qu'en alpage laisse en suspens la question de la gestion des espaces de pâturage et des fermes en bas, depuis que les loups descendent et attaquent en vallée.

Ensuite, la charge mentale porte sur les effets des mesures de protection sur l'entourage familial et territorial. Les chiens de protection en sont une bonne illustration, avec les potentielles interactions conflictuelles avec les usagers des espaces pastoraux. Mais les conflits ne restent pas là-haut, dans les alpages et la présence de chien peuvent provoquer des conflits avec les voisins d'en bas'. Maintenir de bons rapports de voisinage alors que l'on élève une meute de chiens peut se révéler délicat.

Les problèmes de voisinage aussi, enfin... Les patous n'aiment pas trop les chats donc... On a un chien qui a tué un chat par exemple, bon... Ben voilà... [éleveur-berger, 2021]

Élever de tels chiens, c'est aussi devoir faire face à de potentielles morsures des chiens sur l'entourage proche, qui contraint encore les modes de vie, ou sur des personnes tierces comme des randonneurs et qui augmentent charge mentale et charge de travail (soin, assurance, responsabilité...).

Toutes ces contraintes qu'on nous met, même par rapport aux chiens [...] Là, on a un jeune qui a commencé à travailler, le premier jour, ça y est, il s'est fait mordre. Allez, chez le médecin, mordu à la cuisse... Qui de nos bergers ne s'est pas fait mordre par le patou ? Notre fille s'est fait mordre 2 fois violemment au visage par un patou. [éleveur-berger, 2021]

L'absence de suivi national dans l'introduction de chiens de protection dans les troupeaux, les premiers conseils sur la nécessaire (non) sociabilisation aux humains a conduit à une disparité des profils de chiens, parfois peu compatibles avec le multiusage des espaces pastoraux. Les lacunes en termes de connaissances éthologiques sont aujourd'hui explorées en situation dans les troupeaux (voir le projet de recherche « le patou ne fait pas tout »⁷).

IV- Construire ses connaissances sur les loups : des expériences individuelles au partage collectif

Les besoins d'acquisition et de partage de connaissances concernent également les loups eux-mêmes.

IV.1 Compter les loups

Combien y a-t-il de loups en France ? Combien y a-t-il de loups dans le massif de Belledonne ?

Depuis trente ans, la connaissance acquise sur les loups en France par les services de l'Etat s'est beaucoup focalisée sur leur dénombrement, pour savoir combien et où ils sont. C'est sur les résultats de ce suivi des loups que se sont appuyés les choix de gestion : d'abord pour suivre l'état de conservation et identifier le seuil de viabilité de la population française, aujourd'hui considérée par l'Etat comme atteint⁸. Ensuite, depuis plusieurs années, ce dénombrement permet d'identifier le plafond du nombre de loups que l'on peut éliminer par tir de défense ou de prélèvement. En 2023, le plafond national s'élevait à 209 loups ; 198 loups ont été tués légalement (en Isère, 16 ; en Savoie, 25) et au moins 9 illégalement.

La démarche de mise en chiffre des loups en France a induit, en miroir, une mise en chiffre des attaques sur les troupeaux domestiques. On s'est ainsi mis à compter le nombre d'attaques et le nombre d'animaux tués, à la fois pour leur indemnisation mais également pour permettre aux éleveurs d'accéder aux demandes de tirs. C'est à partir de l'identification de la présence de loups et des attaques que les communes sont classées dans des 'cercles' (0, 1, 2, 3) permettant d'accéder à différentes options de mesures de protection et aux tirs.

Ces chiffres sont ainsi porteurs de forts enjeux dans la gestion de la prédation et peuvent être utilisés à des fins parfois contradictoires. Ainsi, ils permettent à la fois le suivi du bon état de conservation mais également la définition du nombre de loups tuables par an. Ils permettent encore d'accompagner les éleveurs dans la protection des troupeaux et leur indemnisation mais peuvent également ouvrir la voie à une relativisation du nombre de bêtes tuées par rapport au cheptel national par exemple (environ 0,3%). Cette focalisation induit ainsi des controverses, avec des contestations sur la légitimité des chiffres chez certains acteurs relevant du monde de la chasse et de l'élevage ou encore des

⁷ [Le patou ne fait pas tout | Association de vulgarisation et éthologie : Association de vulgarisation et éthologie \(asso-vulgarisation-et-initiatives-en-ethologie.fr\)](https://www.asso-vulgarisation-et-initiatives-en-ethologie.fr/)

⁸ Notons que le seuil des 500 loups, extrait de l'expertise collective scientifique sur la viabilité et le devenir de la population de loups en France à long terme (Duchamp et al., 2017) ne prend pas en compte toutes les incertitudes et prudenances pointées par cette expertise quant à la préservation de l'espèce. Une note technique (Drouet-Hoguet N., Gimenez O., Duchamp C., 2020) rappelle les incertitudes quant à l'évolution de la population de loups en France, du fait notamment de la politique de tirs appliquée aujourd'hui.

contestations sur la légitimité de leur utilisation, notamment avec des agents impliqués dans le réseau loup-lynx qui ont, à plusieurs reprises, bloqué la remontée des données, signifiant leur désaccord sur leur utilisation dans la gestion.

Plusieurs raisons héritées et actuelles participent de la remise en cause de la légitimité de ces chiffres dans le monde de l'élevage notamment. Tout d'abord, comme développé en introduction de cet ouvrage, **l'historique des relations** entre l'Etat et les éleveurs marque toujours le dossier 'loup', avec une défiance qui s'est installée, notamment du fait d'un manque de transparence et de communication par l'Etat sur le retour des loups dans les années 90. Une tendance à délégitimer les connaissances acquises par l'OFB persiste chez les éleveurs, comme une tendance à mettre en doute les connaissances des éleveurs au sein des services de l'Etat.

Cette défiance est alimentée par **l'écart entre le recueil et la validation de données scientifiques et l'observation quotidienne sur le terrain**. L'OFB s'appuie en effet sur des protocoles scientifiquement rigoureux pour estimer un nombre minimum de loups sur le territoire français (un effectif minimum retenu de 921 loups en juin 2022, avec un intervalle de confiance de 826 à 1016 loups). Mais les enjeux dans la rigueur scientifique, avec l'explicitation des écarts types, n'est pas toujours saisie par les acteurs, malgré les efforts de communication déployés pour expliciter les méthodes : l'effectif minimum, publié chaque année par l'OFB, est régulièrement interprété comme l'effectif réel. Cette estimation est alors considérée comme une supercherie, les acteurs locaux considérant le nombre réel de loups beaucoup plus élevé, à partir de leurs observations sur le terrain. De même, le délai nécessaire pour acquérir et croiser les données puis publier un effectif et une cartographie de l'occupation spatiale (1 à 2 ans), légitime d'un point de vue scientifique, peut paraître bien long lorsque l'on expérimente au quotidien la présence de loups. Notons que l'écart entre données scientifiques et expérience au quotidien est expérimenté de manière exacerbée dans les domaines des sciences de la biodiversité comme dans celles du climat. C'est en constituant un savoir à une échelle spatiale globale et temporelle longue que ces sciences donnent à voir l'érosion de la biodiversité ou le changement climatique. Mais les habitants n'ont pas forcément de prise directe sur ces phénomènes et l'écart avec leur vécu quotidien de la nature ou de la météo peut amener à être en incapacité d'expérimenter ces évolutions globales, voire à douter de ces évolutions globales.

Concernant les loups, cet écart est d'autant plus important qu'une part d'incertitude est également liée à **l'agentivité des loups**, leurs évolutions rapides, en termes d'occupation spatiale, de déplacements et de genre d'attaque. Les loups erratiques, présents entre les territoires des meutes, passent plus souvent à travers les mailles de l'observation et de l'analyse scientifique qui s'attache à identifier les zones de présence permanente et temporaires. Les attaques, traces de présence accessibles aux éleveurs, évoluent également. Comme nous l'avons déjà évoqué, d'attaques nocturnes en alpage ovin, on est passé à des attaques diurnes à proximité des étables et des villages mais également sur des bovins.

[Notes, Revel, 30 août 2022, réunion organisée par la mairie à destination des éleveurs.]

Les éleveurs de Revel ont subi de nombreuses attaques ce mois d'août. Face à des éleveurs désarmés et à leur gronde montante, la mairie a invité la DDT, l'OFB et un lieutenant de louveterie à échanger avec les éleveurs sur la situation. La réunion commence par une présentation de la part de la personne chargée des dossiers prédation à la DDT. Elle expose le plan loup, la situation des attaques et les possibilités d'action immédiate (pour les troupeaux ovins, mettre en place des parcs en filets pour pouvoir accéder à la demande d'intervention du lieutenant de louveterie).

A l'affirmation suivante « Les loups sont récemment descendus dans la vallée et y attaquent les troupeaux », « les loups s'attaquent depuis peu aux bovins », la salle s'échauffe : cela fait un moment qu'ils attaquent en bas et qu'ils s'en prennent aux bovins (près de de 10 ans, selon un éleveur) !

La disjonction entre des chiffres refroidis et protocolisés, et le vécu à chaud et rapidement évolutif des habitants, ouvre à de nombreuses conjectures sur les chiffres. Des chiffres circulent, alors, qu'ils n'ont aucune commune mesure avec ce qui est diffusé officiellement et les acteurs se perdent dans cette ambiguïté. Dans nos entretiens, les chiffres énoncés par les personnes interrogées pour estimer les populations s'étendent ainsi de 15 à... 300 loups en Belledonne !

IV.2 Apprendre des expériences quotidiennes

Ainsi, malgré l'existence de données sur les suivis des loups et les attaques, d'analyses et recherches scientifiques sur ces données et sur la question plus générale de la coexistence avec les loups accessibles librement⁹, de nombreux éleveurs et bergers ne s'emparent pas de ces connaissances pour enrichir leur compréhension du socio-écosystème dans lesquels ils sont insérés (le socio-écosystème étant compris comme les interactions complexes entre les composantes biologiques et sociales dans un système). Ils n'ont pas toujours les moyens de prendre connaissance de ces informations, par manque de temps, de connaissance des arènes où sont publiées les informations, ou encore de capital culturel scientifique nécessaire à la bonne interprétation des données et ne portent pas toujours crédit à ces données officielles en raison de cette défiance persistante. Ils se tournent alors vers d'autres sources de connaissances, plus proches de leurs expériences quotidiennes et tentent de fabriquer leurs propres savoirs.

Leur position de confrontation directe aux effets de la présence des loups les amène à expérimenter les situations d'attaques, à rencontrer des loups et à en tirer des conclusions sur les comportements de ces animaux.

« Si vous avez un loup tout seul qui attaque une brebis, il va attaquer le sternum, parce qu'il a besoin d'os dans son alimentation, donc il va attaquer le sternum, le bout des côtes, et il va manger le foie. Ça, c'est à tous les coups, le foie et le cœur. Par contre, si vous avez une grosse équipe qui attaque une brebis, vous en avez un qui va manger du côté du cou ; les deux épaules, généralement, ils les enlèvent et ils les emmènent, et puis il faut voir, c'est fait comme un boucher. [...]» [éleveur, 2022]

Leur fine connaissance du comportement de leurs animaux domestiques est également un moyen de saisir ce qui se trame dans leur troupeau quand ils sont absents. Ainsi, des éleveurs dont les vaches deviennent tout à coup agressives et ne sont plus gérables en déduisent que les loups ont tenté une attaque. De même, si les services de l'Etat ne savent pas encore identifier de manière certaine une attaque de loups sur les bovins, les éleveurs rencontrés pensent pouvoir attribuer des attaques aux loups et les distinguer des comportements de charognards plus habituels de renards, etc.

Dans quelques cas, ces professionnels disent avoir appris un peu plus des loups qui voisinent leur zone de pâture. Pour certains, ils semblent avoir trouvé un arrangement avec des loups solitaires faisant peu de dégâts, comme dans l'exemple mentionné ci-dessus sur le vieux loup solitaire, ou de

⁹ <https://www.loupfrance.fr/> ; <https://www.auvergne-rhone-alpes.developpement-durable.gouv.fr/loup-et-activites-d-elevage-r1323.html>

loups respectueux de règles d'un « contrat sauvage » implicite (Mounet 2007), ne tuant que les brebis oubliées ou au contraire ne parviennent pas à trouver des comportements systématiques et gérables chez ces animaux. D'autres installent des pièges photos, pour eux aussi pouvoir voir ceux qui les observent en permanence.

Ainsi, les éleveurs et bergers ont appris à reconnaître des attaques de loups en général, en croisant leur expérience et en échangeant avec les agents de l'OFB lors des constats par exemple. Pour certains, ils ont également appris des comportements spécifiques des loups qui s'attaquent à leur troupeau.

Plus généralement, l'application **Maploup** a contribué à rendre visible la présence des attaques et donc des loups sur le territoire et augmenté les connaissances des éleveurs et bergers. Initié en Belledonne en 2017 par la Fédération des Alpagnes de l'Isère¹⁰, Maploup permet de visualiser sur une carte interactive et en temps réel les dernières attaques déclarées. Aujourd'hui, Maploup rend possible le suivi dans toutes les Alpes françaises et au-delà (Ardèche). Il apparaît dans l'enquête que tous les éleveurs et bergers l'utilisent, non seulement pour déclarer leurs propres attaques mais aussi pour estimer le déplacement des loups en temps réel et donc le risque actuel pour leurs troupeaux.

Ces éléments ont permis d'apporter une connaissance du risque de prédation, appréhendé à partir de la zone de pâture de chacun : elle porte sur l'alerte de risque de passage (et d'attaque) de loups sur le troupeau de chacun et chacune mais ouvre aussi sur la visualisation du risque à une échelle plus large, offrant **une vision collective du risque**.

« Et donc on sait si les copains se font attaquer et là on demande des nouvelles, savoir si ça va et tout ça. » [berger, 2021]

A travers cette cartographie, certains s'essayaient aussi à des hypothèses plus larges dans le temps et l'espace. Même si elles sont plus ou moins valables, cela montre l'intérêt pour l'outil de connaissance et par suite, ses limites car les conditions de l'attaque ne sont pas encore répertoriées.

« Tu regardes sur Maploup les degrés d'attaques, sur le petit croissant de Belledonne sur la carte [...], les points se déplacent de dates en dates. Maploup me sert à constater uniquement, à créer des théories sûrement sans doute fumeuses régulièrement. En fait tu es derrière ton téléphone à l'alpage et tu t'imagines tout et n'importe quoi. [...] Au début sur Maploup je regardais le nombre de bêtes tuées. Parce que je parlais du principe que si tu as qu'une bête tuée, c'était beaucoup de chances que ce soit une bête égarée et que ça ne soit pas vraiment une attaque. Et en fait non, ce n'est pas vrai. Parce que moi j'ai eu deux attaques de troupeau et il n'y a eu qu'une brebis tuée » [éleveur-berger, 2021]

IV.3 D'une logique de dénombrement à un besoin de partage dans le territoire

Ces savoirs expérientiels comme ces tentatives d'interprétations à partir de Maploup sont intéressants car ils témoignent d'un besoin de connaissances des facteurs de risque de prédation et d'une compréhension des loups voisinant son troupeau, au-delà du dénombrement. Ils pointent ainsi

¹⁰ <https://maploup.fr/apropos.php>

les manques engendrés par la focalisation sur les chiffres. **La question du dénombrement a en effet induit une manière spécifique de penser la question, en accordant une plus grande importance à la quantification de la prédation qu'à sa qualification.** Les questions devenues majeures ont été 'combien y a-t-il de loups ? combien y a-t-il de brebis ? combien y a-t-il d'attaques et de victimes ? Pourtant ce que nous rappellent les extraits d'entretiens cités plus haut, c'est qu'il est fondamental de qualifier la présence des loups dans les territoires, les effets de la coexistence avec eux et reformuler les questionnements : qui sont ces loups ? comment se comportent-ils ? quels effets sur les brebis, sur les manières de pratiquer les pastoralismes, sur les manières d'habiter la montagne ? Malgré la focalisation sur le nombre de loups dans les controverses portées par certains acteurs du monde de l'élevage, ce qui compte finalement au quotidien pour ces professionnels est bien de comprendre les comportements animaux, qui sont au cœur de la compréhension de la prédation. Cette dimension éthologique, qui a été peu explorée en trente ans, se développe progressivement mais de grandes lacunes existent, tant du point de vue des comportements des loups que de ceux des chiens, des brebis, etc.

Notons ici que les tirs de loups sont également pensés à partir de cette logique comptable. Alors que presque 200 loups ont été tués en 2023, de nombreux écueils sont à pointer dans cette politique de tirs. D'abord, l'efficacité de ces tirs en termes de diminution du nombre d'attaques n'est pas établie et dépend des situations et des individus touchés dans la meute (Grente, 2021). Ici les tirs sont proposés comme solution technique sans l'articuler à des connaissances éthologiques aujourd'hui manquantes et sans connaître véritablement les impacts générés. Ensuite, si les tirs de défense peuvent avoir leur légitimité, les tirs de prélèvement non reliés dans l'espace et dans le temps aux troupeaux répondent plus à des questions d'apaisement social par les chiffres qu'au besoin d'une pensée politique de la question, au sens de la définition des modalités de coexistence. En effet et enfin, des professionnels de l'élevage et des chercheurs fustigent les tirs tels qu'ils sont pensés aujourd'hui pour le peu d'intérêt qu'ils représentent en termes de coadaptation des humains et des loups. Ceux-ci plaident pour l'instauration d'une réciprocité (Lescureux, 2007) avec les loups et mettent en avant la nécessité de leur réapprendre le danger que représente le fait d'attaquer un troupeau, en associant systématiquement des tirs aux mesures de protection, avant même qu'une attaque ait eu lieu. Ils parient ainsi sur la nécessité d'instaurer un processus de coadaptation dynamique et en constante évolution (*Ibidem*), plutôt qu'une coexistence passive marquant la frontière sauvage/domestique par des mesures de protection. Ils nous rappellent par-là que le pastoralisme est une forme de « prédation dirigée » (ingénieur pastoraliste, 2021) et que l'instauration d'un « contrat sauvage » (Mounet, 2007) avec les loups passe par l'affirmation d'une territorialité humaine et domestique, nécessitant parfois des formes de violence ou de domination, dans la mesure du respect de l'état de conservation favorable des loups, que seule une diplomatie bienveillante (Morizot, 2016), avec l'intermédiaire de chiens de protection, ne parviendrait pas à imposer. La manière dont les tirs peuvent être dirigés sur des individus spécifiques, selon leur rôle dans la meute, ou engendrer un stress sans être forcément létaux, reste une question ouverte et à explorer.

La question du dénombrement a également participé à une **disjonction entre les besoins de connaissances scientifique et gestionnaire au niveau national** dans le cadre du plan d'action national **et les besoins au niveau local de développer la capacité collective de compréhension des loups en Belledonne**, et, en conséquence, d'adaptation des éleveurs. Ainsi, si des cartographies en

ligne¹¹ permettent d'appréhender la présence des loups à l'échelle des Alpes ou de mailles carrées de 10km de côté, elles ne disent rien de leurs déplacements, des relations entre meutes, dans les massifs, de la spécificité de ce qui se déroule dans les territoires. Si les publications officielles de données ne sont pas appropriées par les acteurs des territoires, c'est donc aussi parce qu'elles peinent à répondre à des questions qui les intéressent, comme les comportements de prédation ou l'écologie spatiale des loups, et à des échelles qui comptent pour eux, comme celles de massifs voire infra-massif.

Cet intérêt est partagé par **d'autres acteurs de la montagne**. Les entretiens montrent qu'au-delà du monde de l'élevage, tous ceux qui travaillent en montagne, comme les chasseurs, les bucherons, les gardiens de refuge, ont l'occasion de croiser les loups, quel que soit le coin de Belledonne où l'on se trouve. Chacun acquiert des connaissances à partir de ses pratiques, sur des périmètres plus ou moins vastes. On sait s'il s'agit d'un individu isolé ou d'une meute, on sait où ils font leurs petits, bref leurs pratiques et comportements sont observés et/ou éprouvés.

« Le loup, il tourne autour du refuge, il vient bouffer au compost [...] le loup est présent, il n'a pas spécialement peur des gens. Ça c'est des conneries, maintenant le loup s'est habitué. Il sait qu'il n'est pas chassé en général. A Revel, ils en voient un petit peu de partout [...] Le loup est un petit peu plus furtif, mais si ça se trouve d'ici cinq, dix, quinze ans on verra les loups là, comme ça, qui passeront dans la rue sans problème. Parce qu'on ne leur fait rien quoi. Et qu'ils iront bouffer aux poubelles ou essayer de trouver ce qui traîne par-là quoi. Ils s'adaptent. » [gardien de refuge, 2021]

« J'en ai toujours entendu parler. L'année passée, il y a un loup qui s'était fait buter sur la route de Chamrousse, je crois. Il y en a un qui a été récupéré l'année passée, vers les Seiglières ou un peu plus haut. Et moi, j'ai vu un film, filmé par des gens sur le bord de la route, là-haut : le loup sortait par le talus, mais en pleine journée, hein ! Il est arrivé par le talus, les gens étaient dans la voiture, ils le filmaient. Il est redescendu, il est venu voir les voitures, il a regardé un peu et il est redescendu. Sur la piste de Casserousse, les skieurs voient le loup traverser. C'est leur coin, là. Après, ils naviguent dans plusieurs communes... mais c'est vrai que là-bas, il n'y a personne qui peut y aller, derrière. Dans la forêt derrière la crête, c'est la Roche Blanche, il y a des rochers... il y a un sentier qui passe sur les rampes là-bas mais faut vraiment connaître pour passer, donc il n'y a jamais bien personne qui va là-bas derrière. Moi, je sais que je ne m'y aventure pas. J'y suis passé une fois mais c'est pentu comme ça. Si vous glissez, c'est foutu ! J'ai entendu hurler au fond, là... La meute elle doit bien se tenir là-bas parce qu'elle n'est embêtée par personne. Alors, comme ils sont plus tranquilles, ils doivent bien avoir une tanière quelque part, un lieu pour se reproduire, mais ça je ne peux pas vous dire où c'est. » [chasseur, 2021]

¹¹ <https://carmen.carmencarto.fr/38/Loup.map#>

Ces connaissances sur les loups en Belledonne s'affinent donc avec le temps, même si elles restent imprécises. Elles **ne font pourtant toujours pas l'objet d'un partage collectif**, chacun gardant pour soi ce qu'il sait, de peur d'être jugé, sur ses pratiques, ses opinions, sa sensibilité. Le partage et la confrontation de l'ensemble de ces informations permettrait pourtant **d'esquisser une connaissance collective des loups**, nous y reviendrons dans le troisième chapitre. Cela rejoint de manière plus globale la question du partage et des solidarités autour et au-delà du noyau éleveurs et bergers et loups.

V- La question du partage et des solidarités

Même si les sensibilités de chacun et les conditions de travail (exposition, capacités d'action) différent, les éleveurs et les bergers ont beaucoup en commun face à la prédation. La question de savoir pourquoi ils partagent si peu, de leur charge mentale, de leurs pratiques, a accompagné toute notre enquête. Nous identifions ici des habitudes de non partage liées au métier mais aussi à la gouvernance du loup, qui maintiennent une forme de solitude et de tabou sur le sujet. Toutefois, ici et là en Belledonne des formes de solidarités existent, et nous pourrions clore ce chapitre avec : elles permettent de mieux gérer les moments de crise, d'écarter les pics de travail, de charge mentale, ce sont des formes de solidarités qui engagent des changements collectifs de travail et qui peuvent être des pistes à suivre pour penser des futurs de territoire.

V.1 Des pratiques et des habitudes individuelles

Un éleveur nous dit être frappé par le contraste entre les moyens déployés par l'Etat et la solitude dans la mise en pratique. Alors que beaucoup de moyens financiers sont mobilisés pour accompagner les éleveurs et bergers dans la prévention¹², ils ont le sentiment de se retrouver seuls dans la gestion quotidienne de protection et sa lourdeur de mise en œuvre.

Ils sont, de fait, seuls responsables de la mise en œuvre de ces mesures de protection dans leur exploitation : la contractualisation des éleveurs avec l'Etat, sans intermédiaire territorial ou contractualisation collective, positionnent ces mesures comme des choix dans des trajectoires professionnelles individuelles.

Seuls, également, car chacun fait avec ses habitudes et les spécificités de son troupeau, de son exploitation, de son espace pastoral. Peu de partage collectif semble se faire sur la technique, ou alors à toute petite échelle... Cette absence de partage est reliée à plusieurs éléments.

Au-delà des spécificités de chacun, l'absence de culture locale de moutonnier en Belledonne impacte fortement les liens entre les bergers et entre les éleveurs locaux. Dans le Sud, les éleveurs et bergers semblent être plus insérés dans des réseaux professionnels et/ou sont issus de famille d'éleveurs et/ou ont suivi des formations. Ici, au contraire, on apprend plus « sur le tas », sans forcément avoir bénéficié d'une formation par les pairs.

Ah non je pense que le territoire moutonnier, là où vraiment les bergers se parlent, je pense que ça commence dans les Ecrins ; dès que tu arrives dans les montagnes

¹² 32,7 millions euros d'aides en 2022, pour 3391 dossiers (DREAL AURA). Des controverses se sont développées autour du « coût du loup », la France étant l'un des pays allouant le plus gros budget rapporté au nombre de loups présents sur le territoire (Boisseaux et al., 2019)

où les gens ont envie de garder. [...] En Belledonne, personne ne se bat pour garder... [éleveur-berger, 2021]

Le relief en Belledonne, dont on a dit qu'il rendait ce massif difficile à travailler et à vivre, joue également un frein majeur dans la difficulté de partage. Aucune route ne traverse le massif et ne connecte les différents secteurs de Belledonne. Chaque secteur s'ancre alors dans des relations vers la vallée en aval plutôt que vers la montagne de Belledonne du versant opposé. Ainsi, le Haut Bréda a plus de liens « naturels » avec Allevard, voire les contreforts de Chartreuse qu'avec la vallée des Huiles pourtant proche à vol d'oiseau. La topographie ne facilite ainsi pas le partage d'expériences entre secteurs.

Cette absence de culture commune et de partage induit une peur du jugement de ses pratiques d'élevage, de gardiennage, de protection.

Les relations entre bergers et éleveurs ne sont par ailleurs pas si évidentes et ne sont pas forcément le lieu de solidarités entre corps de métier. Le retour des loups a induit une revalorisation du métier de bergers. En Isère, en 10 ans, entre 2014 et 2024, l'effectif de bergers est passé de 110 à 130 – 150 aujourd'hui¹³. Leurs conditions de travail et de vie ont été dans certains cas améliorées, avec la réfection de cabanes de bergers, la revalorisation des salaires, bien que ce ne soit pas non plus une généralité. La nécessité pour les éleveurs d'embaucher un berger et éventuellement un aide berger pour assurer un gardiennage permanent en alpage a donné une certaine capacité de négociation à ces salariés. Les éleveurs font face à des bergers qui imposent parfois leur condition, ont du mal à les fidéliser, etc.

« Les bergères m'ont dit : « on ne va pas garder des moutons là-haut comme ils gardent. Ce n'est pas fermé la nuit [parc de nuit], ni rien du tout. Nous, on est des bergères, on est des vraies bergères » Et elles sont parties travailler ailleurs hein. » (restaurateur, 2021)

« Alors, on a des mesures pour nous aider à embaucher, mais avec les contraintes... Trouver déjà un berger quand on doit passer ses nuits à côté du troupeau... [...] tous les soirs, il faut aller parquer les bêtes, et on ne parque pas les bêtes à 18h. Fin juin, quand il fait beau, qu'il y a du soleil, on les parque à 21h. Donc tu montes deux heures avant, tu les rassembles, tu les rentres, et toi tu rentres chez toi, c'est 22h. Puis tu dis au berger : « demain matin à 5h30, 6h faut être là-haut pour les ouvrir ». Et puis le lendemain quand tu vas voir le berger, tu t'aperçois qu'il n'y a plus personne... Il a pris ses affaires et il est parti ! Mais tu le comprends ! Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu lui as demandé déjà d'enlever des filets toute la journée, de monter les parcs, tu lui dis de finir à 22h, et de recommencer à 5h30 le lendemain. Il se dit « mais c'est ça, c'est ça tout l'été ?? » Alors stop quoi. » [éleveur-berger, 2021]

« Déjà il y a une plus forte demande de la part des éleveurs d'avoir des bergers et les éleveurs ont beaucoup de difficultés à trouver des bergers et notamment de bons bergers parce que du coup, il n'y en a pas beaucoup. Il n'y a pas beaucoup de bergers en règle générale. Je pense qu'il y a plus de demandes des éleveurs que de

¹³ Selon les indications de la FAI. L'enquête pastorale de 2014 recensait 803 bergers dans les Alpes et 110 en Isère. L'estimation du nombre de bergers en 2023 par le directeur de la FAI est de l'ordre de 130 à 150

bergers disponibles. Et ça, c'est dû à la présence du loup aussi. Parce que maintenant on a besoin de garder les troupeaux, de surveiller. » [berger, 2021]

Lorsqu'ils ne gardent pas eux-mêmes leur troupeau, les éleveurs doivent faire confiance à ces salariés à qui ils confient leur troupeau. Mais pour autant, les bergers restent relativement seuls dans leur gestion du troupeau et de la prédation en alpage. L'assemblage des troupeaux qui est leur métier demande aujourd'hui l'assemblage de troupeaux de brebis avec des chiens de protection. C'est à eux également que revient la tâche de chercher les carcasses de brebis prédatées, recevoir les agents de l'OFB pour constater les dégâts, tout en s'occupant de diriger et garder le troupeau. C'est eux qui subissent le stress des attaques en alpage. Ils doivent encore étaler leurs horaires de travail pour permettre aux animaux de sortir tôt et rentrer tard des parcs de nuit en période de sécheresse pour profiter de la fraîcheur et de la rosée.

Bien sûr, ces questions concernent les alpages, et la descente des loups dans les vallées réinterroge ce partage des tâches dans la prédation. Les éleveurs bergers, comme les éleveurs subissant des attaques en bas doivent faire face à l'ensemble des responsabilités et contraintes.

Enfin, au sein du monde de l'élevage, c'est également l'**habitude de ne pas se plaindre**, de ne partager aucune faiblesse (d'être « dur au mal » : Nicolas et Doré, 2022, Op.Cit.) qui limite la possibilité de solidarité. Comment prendre soin de l'autre si on ne connaît pas son désespoir ?

« On a un ami qu'on a perdu il y a trois ans, qui était un passionné de ses brebis, qui était juste au-dessus de la montagne où on est, derrière le col du Merlet, et plus de vingt ans de loup, je pense que c'est ça qui l'a tué. C'était un roc, quelqu'un de costaud, et, en fait, je l'ai vu dans des reportages où il pleurait. Ça m'a brassée parce que je finissais par culpabiliser, à me dire que c'était moi qui n'étais pas faite pour ça, que j'étais une chochette, je me disais : "Si je n'arrive pas à le supporter alors que d'autres y arrivent..." Et, en fait, quand je l'ai vu témoigner et pleurer... Parce qu'on supporte des choses mais quand c'est récurrent, que c'est chaque année... » [éleveur, 2022]

V.2 Concernement et tabou

Au-delà de ces pratiques et habitudes individuelles, la manière dont le débat a été formulé et la question caricaturée a fait du mal, en abîmant des relations au sein même des familles et a rendu cette question taboue : on n'ose pas parler de peur de dégrader des relations amicales, familiales, etc.

« J'ai quand même une question à vous poser parce que ça ne va pas vous surprendre la remarque que je vais faire mais on va parler de la prédation et il y a des avis. Alors parfois quand on me pose la question, ça dépend de qui j'ai en face de moi, je ne vais pas dire forcément la même chose. Comment mon nom va ressortir là-dedans votre rapport ? Parce que, juste pour donner un exemple, il y a des clôtures qui ont été coupées parce qu'une personne a dit qu'il n'était pas contre. Enfin il faut imaginer le degré de passions que ça déchaîne. [...] Parce que le chasseur du coin avec qui j'ai une relation mais tellement cordiale, c'est

tellement bien je les adore. Enfin je les adore, leur loisir moins mais je les adore mais s'ils connaissent ma réelle position ça ne serait plus mes copains. »

V.3 Des formes de solidarités ?

L'Etat accompagne les éleveurs dans la coexistence avec les loups, par des réponses techniques, qui s'affinent au fil des plans d'actions. La systématisation d'analyses de vulnérabilités ou des équipes de bergers mobiles dans la proposition du PNA 2024 – 2029 constitue par exemple des avancées positives dans le suivi personnalisé face aux questionnements spécifiques de chaque exploitation.

Le coût collectif de la prise en charge financière des mesures de protection, de l'accompagnement et des conseils techniques pour leur mise en œuvre, de l'intervention sur les loups ou encore des indemnités représentent bien entendu une solidarité à l'échelle nationale de notre société vis-à-vis du monde de l'élevage face aux défis de la coexistence avec les loups.

Pour autant, ces actions se situent dans le domaine d'une solidarité technique et ne forment pas ce qui pourrait être une solidarité dans les modalités de vivre ensemble au sein des territoires, exprimant la place des pastoralismes dans les espaces ruraux et urbains.

« Il y aurait eu un peu plus d'écoute, je pense ... voilà.... Ben c'est ça, on en revient à l'écoute » (éleveur, 2021)

La question de l'écoute, de se sentir entendus, compris, de savoir que les autres sont concernés par ce qui nous arrive, de dur, de compliqué, revient souvent dans les entretiens conduits dans le cadre de Récibiodal. C'est cette idée que pouvoir partager c'est important, que ça compte dans la gestion des jours difficiles et dans les projections d'avenir, pour soi, pour la profession dans son ensemble, pour la place de l'élevage extensif dans notre société, pour la fabrique collective des paysages, pour le territoire.

Mais avant de se pencher sur les possibilités de solidarité territoriale, que se passe-t-il en termes de solidarités au sein même du monde de l'élevage ?

Certains éleveurs / éleveurs bergers qui peuvent s'appuyer sur un cercle familial ou amical parviennent à vivre moins difficilement la charge mentale et pratique de la protection, en plus de toutes les autres tâches de ce métier.

*« J'ai beaucoup de chance d'être dans un alpage où on garde un refuge en même temps, **je ne sais pas comment font les autres**. Il y a ma femme qui garde le refuge. J'ai mes enfants là-haut quand je rentre, je n'ai plus que les pieds à me mettre sous la table pour manger. Enfin moi c'est le top quoi. Mais un berger tout seul qui doit se protéger, qui doit se faire à manger, qui doit s'occuper de sa vie de tous les jours, qui doit s'occuper, surveiller son troupeau, le loup, Belledonne avec le brouillard. Franchement, Je leur dis chapeau moi. » [éleveur-berger, 2021]*

Celles et ceux qui ne bénéficient pas d'un ancrage familial peuvent vivre de manière plus forte l'isolement face à la prédation et d'autres problèmes. Certains s'appuient sur des réseaux de confiance (syndicaux notamment) qui développent des postures politiques mais ne permettent pas une présence quotidienne, et le partage des pratiques face aux spécificités des lieux.

Finalement, en dehors de cercles très restreints, il n'y a que peu de partage au sein de la profession sur la connaissance des loups, les stratégies de protection à adopter, etc.

La diversité des situations des éleveurs et des bergers de Belledonne, et l'absence de partage au sein de la profession (tabou, pas de culture commune, pas ou très peu de pratiques communes d'un alpage à l'autre), rendent difficile à concevoir les relations de solidarité avec les autres habitants.

« Le » pastoralisme tel que véhiculé par les médias, ne se rencontre pas sur le terrain. Ainsi les moments de rencontre entre les éleveurs, les bergers et les autres pratiquants de la montagne, sont souvent des confrontations entre des mondes qui s'ignorent ou peinent à se comprendre. **Récibiodal cherche à déplier les différentes manières d'habiter que rencontrent les pastoralismes, pour saisir les points possibles de convergences dans la manière de vivre dans le territoire. Chaque manière d'habiter la montagne a ses propres enjeux et intérêts qu'il faut pouvoir saisir pour définir collectivement les façons dont elles peuvent s'ajuster dans l'objectif de prendre soin et de concilier des biodiversités, des paysages, de l'alimentation ; autrement dit, de définir un projet de territoire.**

Le prochain chapitre présente ces différentes manières d'habiter la montagne et les manières dont elles se côtoient et peuvent ouvrir les portes de différents mondes, suggérant de possibles solidarités au-delà de la profession, aux frontières de ces mondes. Nous reviendrons sur cette question du partage et des solidarités dans le troisième chapitre.

Chapitre 2

Différentes manières d'habiter la montagne

« Qu'est-ce que l'on souhaite pour l'élevage de demain ? Elevage extensif ou intensif ? Quel est le sens de l'agriculture d'aujourd'hui ? [...] On ne peut plus aujourd'hui avoir une pensée restrictive à propos du loup et de la biodiversité en général, il faut au contraire avoir une pensée globale pour trouver des solutions. » [éleveur, 2020]

Après avoir exploré le monde des éleveurs, des éleveurs-bergers et des bergers en éclairant plus spécifiquement les effets de la présence des loups sur leur travail et leur mode de vie au chapitre 1, ce deuxième chapitre cherche à identifier les lieux, objets et modalités **de rencontre de ce monde avec les autres pratiquants et habitants de la montagne**, et la manière dont la présence des loups peut les troubler. Il y a bien sûr en premier lieu les chiens de protection. Dans un deuxième temps, il nous semble important de considérer différentes manières d'habiter la montagne pour cibler des habitudes, des manières de faire, des attachements, qui se ressemblent de part et d'autre et qui nous permettront, dans un troisième temps d'identifier des métiers à l'interface des différentes manières d'habiter la montagne, à l'interface « des mondes », du travail et du loisir, de la biodiversité et de la sociodiversité.

I- Chiens de protection aux frontières des mondes

Nota : Le terme de frontière fait ici référence au concept « d'objet-frontière » en sciences sociales, abordé dans le chapitre précédent, qui pourrait correspondre au chien de protection et questionner son rôle de point de rencontre entre les mondes.

Les troupeaux se sont transformés depuis le retour des loups : au beau milieu des brebis, se trouvent aujourd'hui des chiens de protection. Ils ne se repèrent pas forcément aisément, leur couleur claire se confond avec celle des brebis. Mais lorsqu'ils identifient un danger potentiel pour le troupeau, ils se redressent, donnent de la voix et s'en approchent dans un but de dissuasion. Les randonneurs peu habitués aux chiens ou impressionnés par ces chiens massifs et imposants lorsqu'ils aboient, vivent parfois ces rencontres comme des expériences traumatisantes. Sentiment d'être attaqué par ces chiens, peur pour soi, ses enfants, son chien... On entend parfois des randonneurs grenoblois se plaindre de mauvaises expériences. Les uns ont failli « se faire attaquer » et n'ont reçu aucune aide du berger soit parce qu'il était « absent », soit parce qu'il n'a fait aucun geste pour rappeler son chien. D'autres racontent avoir dû quitter le sentier (considéré comme lieu de sécurité) pour contourner le troupeau, avec parfois le sentiment de se mettre en danger, quand sortir du sentier signifie s'éloigner du balisage sécurisant, s'approcher de barres rocheuses... D'autres encore

ont été pincés ou mordus ou ont dû renoncer à la randonnée face à l'agressivité des chiens. Ainsi, avant de partir en montagne, de nombreux randonneurs à pied, VTT, etc. se renseignent pour éviter les zones occupées par des troupeaux avec chiens de protection ; certains préfèrent s'abstenir de randonner sur des secteurs occupés par ces chiens ; d'autres « s'équipent » au cas où avec des bombes à poivre, des bâtons, Ce n'est pourtant que dans de rares cas que les interactions dégénèrent au point de se solder par des plaintes en gendarmerie¹⁴.

La problématique des interactions entre les chiens de protection et les usagers des espaces pastoraux préoccupe, bien au-delà du monde de l'élevage. Elle a embarqué dans la question des loups le monde du tourisme, certains acteurs s'inquiétant sur les retombées en termes de fréquentation. De nombreux supports d'information (plaquettes, BD, panneaux¹⁵) ont été développés dès l'introduction de ces auxiliaires de protection et ont évolué, intégrant le besoin d'éduquer également les randonneurs aux bons comportements (vidéos du Ministère chargé de l'Ecologie¹⁶). Des initiatives plus récentes émergent également, avec des enquêtes menées par les services pastoraux pour comprendre les situations problématiques¹⁷, des recherches en éthologie pour mieux comprendre et suivre les comportements des chiens, etc.¹⁸.

On assiste ainsi à une focalisation de l'attention dans les espaces pastoraux sur les chiens de protection, bien souvent sans connexion avec la question de la prédation lupine et de ses effets. Certains usagers ne font tout simplement pas le lien, ne réalisent pas que cela signifie qu'il y a des loups dans les montagnes qu'ils parcourent. Les vidéos visant à éduquer les usagers sur le bon comportement à adopter face à ces animaux ne mentionnent pas ou très peu les raisons de la présence de ces chiens. Quelques vidéos plus récentes apportent une vision plus 'systémique'¹⁹ mais dans tous les cas, la figure de chiens potentiellement dangereux et menaçants pour les randonneurs prédomine.

Ainsi, alors que « le loup » attire toute l'attention des médias, sur le terrain c'est « le patou » qui semble paradoxalement concentrer tous les problèmes d'interactions entre les pastoralistes et leurs troupeaux, avec le reste des habitants de la montagne.

¹⁴ L'initiative « mon expérience avec les chiens de protection » a recensé 70 incidents en 2021 (https://www.echoalp.com/documents/MECP_Synthese_2021.pdf) et 44 incidents en 2022 (<https://www.echoalp.com/documents/Synthese2022.pdf>), par le biais de l'enquête en ligne et/ou de la gendarmerie. Les incidents correspondent à des morsures sur des chiens de compagnie, des pincements et morsures sur des personnes. Pour situer le nombre d'incidents, en 2021, 5000 chiens de protection étaient financés par l'Etat. Notons que ces chiffres sous-estiment très certainement le nombre réel d'incidents : les personnes concernées n'ont pas forcément connaissance de ce dispositif ou ne souhaitent pas entamer des démarches.

¹⁵ <https://www.auvergne-rhone-alpes.developpement-durable.gouv.fr/depliants-brochures-panneaux-d-information-a4010.html>

¹⁶ Ministère EETM : 1/ Chiens de protection des troupeaux : qui sont-ils ? <https://www.dailymotion.com/video/x7o8iop> ; 2/ Chiens de protection et randonneurs - Besoin d'un décodeur ? Adoptez les bons gestes ! <https://www.dailymotion.com/video/x7o8inv> ; 3/ - VTT et Trail <https://www.dailymotion.com/video/x7zz7al>

¹⁷ <https://www.auvergne-rhone-alpes.developpement-durable.gouv.fr/mon-experience-avec-les-chiens-de-protection-a21297.html>

¹⁸ <https://asso-vulgarisation-et-initiatives-en-ethologie.fr/projets-en-cours/le-patou-ne-fait-pas-tout/> ; <https://www.ipra-landry.com/l-institut-ipra/presentation-de-l-ipra/>

¹⁹ A l'initiative du Parc des Bauges et de la société d'économie Alpestre en 2020 : <http://www.heliofilms.fr/?ChienDeProtectionDesTroupeauxUnMetierPa> ; <https://www.youtube.com/watch?v=v75ahOPC5l8> ; A l'initiative du Parc national des Ecrins et de la région AURA en 2022 https://www.youtube.com/watch?v=2inaZ_8mzu4

La question des chiens de protection est pourtant bien plus large et complexe si l'on renverse les points de vue.

I.1 Des patous qui concentrent les problèmes ?

« S'il n'y avait pas de loups, il n'y aurait pas de patous, je vous le dis tout de suite, si vous saviez les contraintes qu'on a par rapport à ça... » [éleveur berger, 2021]

Les randonneurs du point de vue des chiens de protection

Les chiens de protection agissent de manière autonome pour protéger le troupeau, sans direction d'un humain, en fonction de ce qu'ils identifient eux-mêmes comme un danger, par ce qu'ils perçoivent autour du troupeau ou par les réactions de leurs brebis. Or, la **définition de ce qui est considéré comme un danger par ces animaux est très différente de ce que peut percevoir un randonneur**. Et elle diffère selon les chiens, leur état de fatigue, la situation du troupeau, le moment de la journée, la météo (le brouillard par exemple), les comportements des humains, et de leurs chiens. Les conditions de sociabilisation des chiens de randonneurs peuvent être très différentes de celles des chiens de protection. S'ils évoluent en milieu urbain, ils peuvent être habitués à rencontrer d'autres chiens tenus en laisse²⁰. Alors que le « truffe-à-truffe » leur semble normal, cette situation est signe d'agressivité pour des chiens socialisés sans laisse, comme les chiens de protection. En outre, l'intervention non adaptée du maître (qui prend son chien dans ses bras, tire sur la laisse) positionne son chien dans une posture qui peut être jugée comme agressive par le chien de protection.

Pour le randonneur, il y a bien des règles de comportements à respecter face à un chien qui donne de la voix (s'arrêter, lui parler puis contourner lentement le troupeau, etc.) mais chaque interaction est une situation, dont la variabilité tient à ces nombreux éléments. Par exemple, le jugement des « bonnes distances » à respecter avec le troupeau est variable selon les chiens et leurs expériences.

Ainsi, les randonneurs à l'approche peuvent représenter un danger, en tant qu'étrangers au troupeau. Le chien alerte alors 'l'étranger' et le dissuade, en aboyant puis en venant presque au contact si l'étranger continue à s'approcher du troupeau. En trente ans de retour des chiens de protection dans les troupeaux, certains chiens ont appris à combiner capacités de dissuasion face aux prédateurs et non agressivité face aux randonneurs ou des chiens domestiques les accompagnant. Pour d'autres, l'équilibre entre efficacité et agressivité reste difficile à trouver. De même, certains randonneurs ont appris les comportements apaisants qui peuvent aider le chien dans son travail. D'autres pas encore. Sûrement sans le savoir, ils contribuent ainsi à fragiliser le troupeau. Car **l'énergie que les chiens dépensent à éloigner les randonneurs est autant d'énergie qu'ils ne peuvent mettre dans la défense du troupeau contre les loups**. Les randonneurs représentent donc une contrainte réelle pour les chiens et les gardiens de troupeaux et un affaiblissement potentiel de leurs capacités de travail.

Dans des secteurs très fréquentés, des interactions nocturnes s'ajoutent également, avec des randonneurs ou traileurs actifs la nuit. Les bivouacs trop proches des troupeaux peuvent aussi être source de dérangement, à un moment de plus grande vulnérabilité pour la prédation et de plus grande attention pour les chiens de protection.

²⁰ Les Géonautrices : Patous - Comment réagir face à un chien de protection de troupeaux <https://www.youtube.com/watch?v=nITtLmzd5Ao>

« C'est pareil quand il y a le troupeau, quelqu'un qui fait des zips avec sa tente : tout de suite les chiens aboient et tout... Et ça a des incidences. Parce que le chien qui va faire ça dix fois dans la nuit, il va être fatigué. Et puis le lendemain, il va être énervé, fatigué. » [gardiens de refuge, 2021]

Ce qui est usant pour ces chiens, c'est en fait le nombre de visiteurs, et l'amplitude horaire qui ne cesse de s'étendre²¹. **Il y a donc de grosses différences selon les alpages peu ou très fréquentés**, ceux qui se trouvent sur des GR, ou à proximité de gros refuges comme la Pra, sont particulièrement impactés.

« Il y a un problème d'usage dans l'espace et puis dans le temps, parce qu'il y a beaucoup de gens qui trafiquent la nuit en fait. » [gardiens de refuge, 2021]

Ainsi, selon leurs agissements, les usagers des espaces pastoraux participent de la (non) tranquillité et de l'(in)efficacité de la communauté humaine et animale autour de la protection du troupeau mais ils appartiennent également, malgré eux et même temporairement, **à l'environnement éducatif des chiens de protection. Si chaque rencontre entre randonneurs et chiens de protection est une expérience individuelle et courte, le cumul de ces rencontres est une source d'apprentissage pour les chiens.** Les différentes situations qu'ils rencontrent les éduquent et l'accumulation de comportements humains inadaptés leur apprennent que les usagers des espaces pastoraux constituent un danger. De même, dans chaque rencontre, se rejouent les rencontres passées avec d'autres chiens pour le randonneur, avec les peurs et incompréhensions accumulées face à ces animaux, ou au contraire une confiance dans les interactions avec les chiens. Les panneaux et vidéos explicatives prodiguant des conseils généraux sur la manière de bien se comporter face à un chien de protection ne peuvent bien évidemment pas rendre compte de cette dimension individuelle de la rencontre. A ce titre, les panneaux rédigés à la main par les bergers et éleveurs, présentant les chiens présents sur l'alpage ou les zones de pâturage, avec leur nom, leur caractère, leur photo, répondent en partie à cette limite et ce besoin d'accompagnement spécifique à chaque lieu.

« Le truc qui marche le mieux c'est quand tu écris à la main « attention patous », là c'est personnel, c'est intime, tu t'adresses vraiment à ton interlocuteur et pas avec un panneau officiel. Là, les randonneurs le lisent. » [berger, 2020]

Les chiens du point de vue des éleveurs et bergers

Du point de vue des bergers et éleveurs, les chiens de protection représentent plusieurs paradoxes. D'abord, ils sont à la fois autonomes dans leur fonctionnement mais relèvent de la responsabilité juridique de leurs propriétaires, les éleveurs, en cas de problème avec d'autres usagers. Certains éleveurs évoquent la « double peine » qu'ils subissent en plus de la prédation lupine, en ayant dû intégrer des chiens sous l'injonction de l'Etat et en étant aujourd'hui responsables des incidents qu'ils peuvent provoquer.

Les chiens ont ensuite un statut particulier dans la communauté humaine et animale avec laquelle ils travaillent. Attachés à un troupeau, ils ne le quittent normalement jamais. Les bergers et éleveurs bergers gardant d'autres troupeaux que le leur, doivent alors composer avec des chiens qui ne sont pas les leurs et sur lesquels, de toutes façons, ils ne peuvent exercer de réelle autorité. Il arrive que

²¹ Cette amplitude spatiale et temporelle de la fréquentation de la montagne pose par ailleurs également problème en termes de dérangement de la faune sauvage (ref)

face aux contraintes que représentent ces chiens, certains bergers refusent de prendre les chiens de protection des éleveurs, pour mettre en place une garde « plus en douceur ».

« On n'a pas de patous, ça change tout. Parce que tu as des patous et tu as 150 coureurs qui passent, là je pense, tu rends un peu dingue tes chiens et il y a quelqu'un qui est bouffé. Nous du coup, on n'a pas ce souci, c'est quand même peinard. [...] Avec ton chien [de conduite] et ton troupeau, si tu es calme, tout le monde est calme et tout va bien » [bergers imposant aux éleveurs l'éviction des patous durant la saison d'alpage, 2021]

L'effet de la présence des chiens sur les relations aux autres usagers des espaces pastoraux est également ambivalent pour les éleveurs et bergers. Ils peuvent engendrer des conflits avec les randonneurs et deviennent le principal sujet de conversation dans les rencontres. Mais ils rendent visibles également le troupeau dans l'espace et le périmètre à respecter. Ils offrent ainsi une forme de protection aux travailleurs des pastoralismes, en leur préservant un espace de travail, à distance des interactions.

Les randonneurs du point de vue des éleveurs et bergers

Malgré la fatigue liée à la prédation, avec l'augmentation de la fréquentation de la montagne et la méconnaissance de nombreux nouveaux pratiquants sur les contraintes de travail en montagne, les gardiens de troupeaux ne peuvent pas ne pas prendre en compte les randonneurs. Ils sont obligés de composer avec, de participer à l'acculturation des nouveaux pratiquants, de répondre à la curiosité (souvent pleine de bonnes intentions) et aux inquiétudes des randonneurs face aux chiens de protection. C'est une charge mentale supplémentaire, une charge pédagogique, que tous n'ont pas envie de porter.

« Mais tu es à bout. Je dormais plus la nuit. Tu dors la journée mais la journée tu as des randonneurs qui viennent te voir pendant que tu fais la sieste au pied d'un sapin pour que tu leur racontes ta vie de berger. » [éleveur-berger, 2021]

Dans les secteurs les plus fréquentés, **une certaine nostalgie se ressent chez des éleveurs et autres travailleurs de la montagne, d'une époque révolue où la montagne était réservée à un entre-soi connaisseur, avec les mêmes règles implicites de bonne conduite.**

*« Avant il y avait trop de neige, maintenant il y a trop de monde (rire). »
[restaurateur, 2021]*

Il faut partager la montagne avec des personnes qui n'ont pas toujours les mêmes codes. Et cela demande d'explicitier des choses qui leur paraissent évidentes : le fait qu'une montagne a toujours un propriétaire, que les cabanes de bergers ne sont pas publiques, que les troupeaux ne se traversent pas, etc. Certains professionnels vivent plus sereinement que d'autres la rencontre avec d'autres cultures et permettent les échanges et l'interconnaissance.

« Je faisais un bon boulot d'éducation, des patous avec les randonneurs. Au début, comme personne ne contourne le troupeau et comme personne ne peut le contourner vraiment, parce que tu gardes large, tu es tout seul avec environ 1000 brebis, tu ne peux pas être partout... Au début, tu accompagnes les gens en faisant ta petite prévention, les patous c'est bien. Tu les accompagnes, les patous démarrent et ils sautent sur toi. Et comme ils te voient avec le randonneur, ils ne disent rien. Après, tu fais ta petite prévention : tu laisses les mecs traverser tous seuls et tu dis, j'interviens s'il y a un souci, si ça se passe mal. Je dis : marchez doucement pour les moutons, ne leur faites pas peur. Tant que vous n'êtes pas une menace pour le

troupeau, si vous ne les faites pas bouger, les patous ne démarreront pas. Tu rassures les gens et rien qu'en les rassurant, ça change un peu leur attitude : ils sont plus calmes, plus détendus, et les patous le sentent et ça se passe bien. Et après la troisième étape, tu te caches et tu ne dis rien, tu laisses les gens traverser. Tu regardes et tu intervies si les patous font des conneries. Et dernière étape, c'est les patous, tu leur fais à peu près confiance, et puis tu peux garder encore plus large et quand tu es en train de redescendre les dernières, les patous sont déjà en bas et il y a des gens qui traversent le troupeau calmement et puis eux ne font rien. Mais quand quelqu'un fait un peu le con dans les moutons, les patous vont faire OUAF OUAF et le gars va se calmer puis ça va bien se passer. Et, voilà, j'ai eu zéro morsure sur les quatre contrats que j'ai fait seul. Mais X en était à douze déclarés et 24 [non déclarés]. Je ne lui en veux pas en ce sens où chacun son délire. » [berger, 2020]

Les chiens et les bergers du point de vue des chasseurs

Les chasseurs sont en général habitués à habiter avec des chiens, ils savent tisser des relations avec eux. Cependant, ils savent à quel point les chiens de protection peuvent aussi se comporter comme des prédateurs et s'inquiètent de les savoir abimer la biodiversité en montagne.

« Quand on regarde... il y a 1200 moutons là-haut, et il y a 8 patous. Et je me demande, le patou, si des fois, il n'arrivait pas à chasser, et à faire du mal au petit gibier. Il chasse. Moi je l'ai vu faire, une fois, ils étaient là-haut dans la montagne... les marmottes, on n'en a plus, hein ! On n'a plus de marmottes ! Avant, on entendait siffler les marmottes de partout. Là, de moins en moins. [...] C'est vrai qu'il en faut, des chiens de défense, ils sont là pour le loup, mais c'est vrai que des fois, ils ne font pas que des bonnes choses. » [chasseur, 2021]

Les rencontres avec ces chiens ne sont également pas toujours aisées, les chasseurs étant accompagnés de chiens de chasse qui peuvent susciter une nervosité au sein du troupeau. Les chasseurs doivent ainsi prendre en compte les troupeaux et le temps d'alpage que les bergers organisent.

« Moi, une fois, les 8 patous sont venus autour de moi... Je n'en ai pas peur mais ils m'ont choppé le pantalon, quand même. [...] Il m'a attrapé, il a tiré sur le pantalon. Mais comme je n'ai pas bougé, il ne m'a pas mordu. Mais quand vous avez 8 grosses bêtes blanches comme ça, qui vous tournent autour... j'ai dit « oulah ! »... La bergère, le temps qu'elle sorte, ils étaient déjà là. Alors c'est pour ça qu'avec le berger, je me mets d'accord, je dis « il y a des chasseurs qui vont monter » à telle date. Et puis il y a des chasseurs qui ont 70 ans alors... » [chasseur, 2021]

Entre chasseurs et pastoralistes, les discussions quant au calendrier d'automne ne sont pas toujours évidentes. En alpage, les nouvelles recrues de berger, qui ne connaissent pas forcément la pratique de la chasse, voire la tolèrent mal, ne sont pas toujours enclins à partager l'espace. C'est un rapport différent d'avec les éleveurs et bergers anciens, parfois eux-mêmes chasseurs, mais aussi un rapport qui évolue avec la présence des patous dans le troupeau qui ne peut pas être ignorée.

« L'année passée, le troupeau est descendu après l'ouverture du tétras, donc on n'est pas allés à la chasse. On n'y va pas, avec les chiens de chasse, si les patous sont là-haut. [...] Avant, on arrivait à se mettre d'accord, ils descendaient la semaine d'avant l'ouverture, mais maintenant ils ne veulent plus. [...] Il est un peu spécial, l'éleveur. » [chasseur, 2021]

Finalement, pour l'ensemble des usagers des espaces pastoraux, l'introduction des chiens de protection dans les troupeaux les ont ancrés dans l'espace en les rendant visibles : on ne peut pas ne pas prendre en compte le troupeau. La présence de ces chiens impose physiquement aux visiteurs de contourner le troupeau (planification de parcours modifiée pour trail, chasse, adaptation en direct...), et cela concerne tout le monde, y compris les chasseurs. En vallée et sur les balcons, s'ajoute à ce scénario le voisinage, avec des situations encore plus difficiles à gérer comme le gardiennage humain permanent remplacé par des parcs contenant troupeau et chiens de protection.

Dans ce triangle relationnel de terrain décrit ici entre chasseurs, bergers, éleveurs, et randonneurs, ce sont bien les patous qui forcent la rencontre entre des pratiques et des cultures diverses et en exacerbent les différences. Alors que chacun progresse dans l'espace différemment (sur les sentiers, lieux de sécurité pour les randonneurs et traileurs et hors sentiers, lieu de recherche de faune sauvage pour les chasseurs ainsi qu'endroit où se trouvent de bonnes zones de pâture pour les gardiens de troupeau), le troupeau devient le point d'achoppement où les cheminements et les difficultés des uns se mêlent aux spatialités des autres.

Les patous deviennent le cœur du problème sur le terrain et les loups ne sont plus au cœur des échanges. A d'autres échelles pourtant, et en particulier dans les discours, ce sont bien les loups qui focalisent la parole.

1.2 Des loups qui « monopolisent » la parole

« La seule chose que j'ai vraiment à reprocher au loup c'est la place qu'il prend dans l'esprit des gens. Je trouve qu'il y a quand même bien mieux dans tout le pastoralisme et l'élevage en montagne que la présence du loup et de sa prédation. Enfin la présence du loup c'est une chose mais sa prédation... Il y a quand même bien plus intéressant : comment on fait, enfin c'est mon idée, une des meilleures viandes du monde ? Parce qu'elles mangent que l'herbe à la montagne... [...] Comment je vis là-haut ? Comment ça se gère un troupeau ? Comment tu gères ta montagne ? » [éleveur-berger, 2021]

Incontestablement, les loups ont fait parler « du pastoralisme » et de son organisation face à la prédation. C'est par « la question du loup », relayée dans les médias, que le grand public, fasciné par cet animal charismatique, a pris connaissance « du pastoralisme ». C'est par elle encore que les syndicats agricoles principaux se sont intéressés au sort du pastoralisme, alors qu'il pesait jusque-là peu de poids dans leurs préoccupations. En outre, la prédation a induit une revalorisation et reconsidération du métier de berger²², avec un besoin beaucoup plus fort de gardiennage (+20% de bergers employés en Isère entre 2014 et 2023, source : FAI), même si les bonnes conditions matérielles de leur accueil n'ont pas toujours suivi²³.

²² <https://www.alpages38.org/les-alpages-de-lisere/presentation-des-alpages-de-lisere/>

²³ <https://www.francebleu.fr/infos/insolite/le-rap-des-bergers-en-colere-contre-leurs-conditions-d-hebergement-en-montagne-1698589>

Mais cette focalisation a participé à réduire les pastoralismes à la seule question de la prédation, occultant tout le reste : d'une part, l'ensemble des problèmes rencontrés dans cette activité professionnelle et d'autre part, ce que recouvrent les pastoralismes comme mode de travail et de vie, comme manière d'être au monde.

Cette focalisation dans les discours tranche avec le tabou régnant autour de la question des loups au sein des villages. Ce contraste révèle une tension entre la figure d'un pastoralisme uni et uniforme que donne à voir la focalisation des discours sur « le loup » et la présence d'une diversité d'intérêts, de pratiques et de relations avec la nature chez les habitants du territoire et au sein même de la profession, mise en évidence par la présence des loups mais également mise sous silence pour éviter des confrontations localement. Sortir de cette focalisation permet à notre sens de saisir la dimension systémique dans laquelle se placent les pastoralismes. Ce changement d'échelle a été un argument fort dans les controverses, porté par les acteurs de la protection de la nature, pour relativiser l'impact des loups sur les pastoralismes. Il nous semble nécessaire de **proposer aujourd'hui un récit dont la visée n'est pas de relativiser la question des loups mais de la replacer dans le système territorial pour en comprendre les enjeux au-delà de la dimension technique de la prédation** : il s'agit de partager l'ensemble des effets de la présence des loups pour tout le territoire, pouvoir discuter collectivement de son avenir, politiser la question des pastoralismes.

Les agropastoralismes s'insèrent dans des géographies spatiales, humaines, animales, variables selon la situation dans le massif de Belledonne, avec la proximité ou non de grandes villes (Grenoble, Chambéry, Allevard), la fréquentation touristique des espaces pastoraux, etc.

Ainsi, la proximité de grandes villes sur le versant Nord-Ouest du massif induit une forte pression foncière, rendant difficiles les nouvelles installations ou l'agrandissement d'exploitations déjà existantes. **Les activités agricoles se retrouvent en concurrence** avec les demandes et besoins de logement d'une population aisée travaillant dans la vallée. Cette pression induit également une forme de concurrence foncière entre activités agricoles elles-mêmes et crée des tensions. Tensions entre anciens et nouveaux installés, tensions entre des activités qui se disent plus « nourricières » que d'autres arguant d'un cheptel important et des activités qualifiées par les premiers de « projet confiture » (éleveur, 2020) qui s'appuient sur une activité agricole diversifiée et de nouvelles façons d'envisager l'activité agricole en lien avec le territoire. **Ces tensions témoignent de la diversité des formes de pastoralismes ; elles renforcent les habitudes de travail individuel et les tabous présentés au chapitre 1 et limitent les capacités de solidarité qui pourraient être mises en place au sein du monde agricole.**

La forte présence humaine sur ce versant engendre également **des conflits d'usages** dans les espaces pastoraux situés à proximité des chemins de grande randonnée. Il y a les chiens de protection mais également le manque de « savoir-vivre » de certains usagers. Chacun des travailleurs de la montagne a une anecdote à raconter à ce sujet, avec des randonneurs qui houspillent avec leur bâton les chiens se trouvant derrière des filets, qui souillent les abreuvoirs, qui défèquent derrière les cabanes de bergers, etc. D'autres confondent refuge non gardé et chalet d'alpage et les prennent, ainsi que les pâturages, pour des lieux publics : chacun a une histoire d'un randonneur entrant dans une cabane, pour se servir en eau, voire cuisiner un repas avec les provisions des bergers. Si ce sont des cas isolés parmi l'ensemble des usagers des espaces pastoraux, ces histoires disent les écarts entre les mondes et tout le chemin qui reste à parcourir pour envisager des projets de territoire autour des pastoralismes. Nous y reviendrons en chapitre 3 mais la configuration des « gîtes d'alpages » tels que ceux de Combe madame et de l'Oule dans le Haut-Bréda, où l'activité d'élevage et celle de gîte sont tenues par les mêmes personnes, semble réduire les potentiels conflits : le refuge offre en effet un

temps et un espace dédiés où il est possible de se rencontrer, d'échanger entre monde pastoral et randonneurs, et pourquoi pas, rêver d'engagement collectif.

La pression résidentielle sur les lieux de l'exploitation se traduit également par des conflits de voisinage ou des tensions relatives aux odeurs, aux bruits, etc. produits par l'élevage. Certains éleveurs se trouvent parfois peu intégrés au réseau d'éleveurs locaux mais également par les nouveaux résidents des communes qui ne supportent pas la vie rurale avec les avantages et inconvénients de la présence d'activités agricoles.

« Tous les ans, on se fait insulter. [Rires.] [...] c'est des gens qui viennent d'arriver et ils ne connaissent pas toutes ces pratiques... parce que les transhumances, ça a toujours été là. Pour moi, c'est la tradition, c'est génial. Et il y en a, non. Ils viennent à la montagne et ils ont du mal à attendre cinq minutes derrière le troupeau parce qu'ils doivent aller au boulot et ils vont arriver en retard et ils vont se faire engueuler, je n'en sais rien... » [berger, 2021]

Le pendant de cette présence humaine est celle du potentiel de consommateurs. Les exploitations agricoles trouvent aisément des manières de valoriser leur produit en vente directe à la ferme ou dans des marchés de producteurs, dans des AMAP, etc.

Les tensions dans lesquelles sont prises les éleveurs de ce versant sont résumées par ce constat :

« Ceux qui râlent après les patous sont ceux qui prônent aussi l'alimentation, les circuits courts, etc. » [élu, 2021]

Lorsque l'on change de versant pour aller côté sud est, sur les Villars notamment, les difficultés et contraintes se révèlent être le négatif. L'éloignement des pôles urbains limite la pression foncière mais la valorisation en vente directe est moins aisée. En revanche, les alpages sont réputés plus commodes à garder, moins raides et caillouteux et plus facilement accessibles en véhicule.

Cette diversité de situations se retrouvent dans les chiffres avancés par l'ADABEL²⁴ : alors qu'un tiers des exploitations agricoles de Belledonne se sont orientées vers la transformation (production fermière) et/ou la vente directe, un autre tiers se concentre sur des filières longues, avec un complément de revenu par une double activité, notamment en station et un dernier tiers n'a pas développé de stratégie économique particulière, relevant plutôt d'une exploitation patrimoniale (pour entretenir les terrains).

Enfin, l'ensemble des éleveurs font face à une baisse de demandes en viande, du fait des injonctions globales à la limitation de la consommation de viande, de la concurrence avec des agneaux néo-zélandais, ou encore d'une certaine baisse de l'intérêt pour cette viande, pour son goût particulier, mais aussi la perte de traditions religieuses comme la consommation d'agneau pascal. Certains éleveurs se sont fortement orientés sur la vente de leurs produits pour l'Aïd, qui constitue un débouché actuel intéressant mais dont le calendrier évolutif complique les choses et ne correspond pas toujours à celui de l'élevage. Dans tous les cas, face à une baisse toujours plus importante du prix de vente des produits d'élevage, les éleveurs doivent se résoudre à dépendre d'aides financières nationales et européennes. Dans ce contexte, la part grandissante du temps consacré à des tâches

²⁴ <https://www.adabel.fr/agriculture-de-belledonne/>

administratives, loin du cœur de métier, engendre chez certains une perte de sens du travail et parfois un épuisement professionnel.

II- Différentes manières d'habiter la montagne

Au-delà des contraintes rencontrées par les professionnels de l'élevage, la question de la prédation occulte les manières d'habiter la montagne chez les professionnels des pastoralismes mais également d'autres travailleurs de la montagne. Il y a autant de manières d'habiter Belledonne que de personnes rencontrées mais dans ces différences, des points communs émergent qui semblent constituer une culture commune, par ailleurs toujours en évolution, notamment avec l'arrivée de nouveaux habitants de la montagne.

II.1 Travailler et prendre soin comme manière d'habiter

Tout d'abord, la place du travail est prégnante dans ces façons d'habiter la montagne. Constamment occupés par leur troupeau, les travaux à l'exploitation, la valorisation des produits, les professionnels de l'élevage ne connaissent pas les conditions de travail d'un salarié aux 35h par semaine. Et lorsqu'ils ont une double activité (notamment l'hiver avec les stations de ski), ils s'occupent de leurs bêtes avant et après de se rendre à leur travail de perchman, pisteur, restaurateur, etc.

Parfois, le décalage est tel entre ces travailleurs de la montagne et ceux qui y viennent pour les loisirs, comme avec les autres habitants de la commune, que cela donne le sentiment d'être « dans deux époques » différentes. Les vacances n'existent pas ou très peu lorsqu'on est responsable d'animaux. Au-delà du nombre d'heures travaillées, un éleveur en double activité en station de ski l'hiver partage avec nous le sentiment d'incongruité et de décalage permanent entre des loisirs centrés sur la consommation de services, de ressources, etc. et son activité d'élevage s'accommodant avec sobriété des ressources du lieu. **Travailler est finalement un mode de vie**, la manière d'habiter la montagne pour nombre d'éleveurs.

Ce travail reste d'autre part singulier par son engagement avec des animaux. Cela constitue une évidence pour les éleveurs et bergers et est en conséquence peu exprimé. Mais on saisit à travers d'autres professionnels de la montagne à quel point vivre avec des animaux façonne la manière de travailler et donc d'être attentif à l'environnement, motive des choix, oblige à certains rythmes... Nous avons rencontré différents travailleurs qui avaient comme caractéristique commune de vivre ou de travailler avec des animaux. Des gardiens de refuge travaillant avec des ânes pour le ravitaillement du refuge, une restauratrice constamment accompagnée dans son quotidien de son chien, un chasseur élevant de manière familiale poules, cochons et brebis. Ces personnes partagent une coexistence avec des animaux domestiques, qui demande une attention particulière.

« La relation animale ça nous pose aussi, on ne travaille pas pareil, ça apprend une certaine souplesse. [...] C'est la variable humaine, nos heures passées au jardin, avec les ânes. Ce n'est pas un choix économique, c'est un choix dans la façon de travailler » [gardien de refuge, 2021]

Au-delà de la relation directe, ces compagnons animaux procurent une forme de sensibilité au milieu environnant et permettent de le connaître différemment. Bien évidemment, les chiens et les chasseurs forment un binôme humain animal pour parvenir à détecter et (pour)suivre la faune sauvage. Mais dans d'autres cas, les animaux constituent toujours des formes d'antennes sensorielles pour leurs compagnons humains.

« Les ânesses connaissent le chemin, elles ont la mémoire des accidents, elles suivent même dans le brouillard. On apprend beaucoup, on voit des animaux sauvages : quand on s'arrête pour regarder là où elle regarde, elles cherchent les prédateurs. » [gardien de refuge, 2021]

« Je vais te dire une chose, je me suis amusé une année. J'entendais du bruit et je me disais : « il est où ce con qui me ramasse les champignons ? » et je cherchais, je cherchais. Je me plante derrière un sapin et je me dis « tu vas bien sortir d'un endroit ! ». J'entendais marcher et je ne voyais rien. Mon chien était à côté de moi, je m'étais positionné contre un sapin et je ne bougeais plus, et je cherchais du regard. Et puis tout à coup à force de regarder, qu'est-ce que je vois derrière le sapin ? Il y avait une petite tête qui sortait : c'était un petit chevreuil. Et comme il devait voir mon chien qui est de la même couleur qu'eux, il voulait venir voir mais il n'osait pas, il avait les chocotes. Il s'est avancé un peu. [...] Je l'ai laissé faire parce que je sentais qu'il venait pour voir mon chien. » [restaurateur, 2021]

Cette attention aux animaux chez les éleveurs et bergers est motivée par la relation de réciprocité avec le troupeau. En retour du soin qui leur est porté, les animaux représentent la première source de reconnaissance du travail des éleveurs et bergers.

De cette attention aux animaux domestiques, découle une attention aux éléments qui les environnent, aux lieux qui les protègent, aux prairies qui les nourrissent, aux forêts qui les envahissent, aux animaux sauvages qui coexistent avec eux, les concurrencent ou menacent, ... c'est une manière d'être attentif à l'évolution de la montagne, des paysages, selon les saisons, au fil des années.

Toutes ces formes d'attention, de vigilance ont pour corollaire des manières d'entretenir, de façonner, de prendre soin des animaux mais aussi de ce qui les entoure, de leur milieu. Ces formes de soin sont motivées par la volonté de permettre d'abord **une bonne vie et une bonne mort à ses animaux**. Nous l'avons évoqué, selon les types de pratiques pastorales, l'attention au milieu environnant dépasse une seule vision utilitariste, comme ressource qui participe de cette bonne vie et bonne mort des animaux. Les valeurs relationnelles qui caractérisent ces pratiques induisent des intentions, des attentions et des soins qui s'étendent au-delà du troupeau, avec la volonté de **façonner un paysage composé de mosaïques d'habitat, permettant d'accueillir une diversité d'espèces végétales et animales « agricolocentrée »** (Larrère et al 2007) mais aussi de proposer un produit de qualité aux consommateurs, avec une attention à leur transformation et aux modalités de vente. Pouvoir nourrir les autres avec la « meilleure viande du monde », c'est **une vision de l'alimentation comme relation de soin**.

Cette même vision se retrouve dans les relations au végétal, racontées notamment par certains éleveurs qui jardinent. La pratique du jardinage constitue à la fois un passe-temps, une source d'apaisement, mais aussi une manière de prendre soin.

« Mais j'aime bien faire mon jardin, c'est comme celui qui va courir 1h le soir pour se vider la tête. Moi j'ai mon carré de jardin, mes petites volailles. Je ne vais pas dire que c'est une

passion mais c'est comme ça quoi ! C'est vrai que je fais mon jardin et je sais ce que je mange : je mets des engrais mais il n'y a pas de sulfates ni de désherbant. Voilà, on sait ce qu'on mange. Les courgettes rendent de l'eau alors que celles des supermarchés, il faut en mettre pour que ça ne brûle pas. Après, quand je vais manger chez quelqu'un, j'ai du mal à la manger la viande en ayant l'habitude de la mienne. Et puis tout le monde le dit « une fois qu'on a mangé ta viande », on n'a plus envie d'en manger d'autres ; celle de Super U, c'est dégueulasse, quoi ». [éleveur, 2020]

Jardiner et consommer les légumes de son jardin, élever et consommer la viande de son troupeau appartiennent à une même logique d'attention première à ces êtres vivants mais, au-delà, à la qualité des produits et de soin à celles et ceux qui les consommeront. Ces pratiques de domestication se pensent dans un système où alimentation – santé – environnement et paysage – êtres vivants domestiques et sauvages sont étroitement liés, et avec pour centre l'élevage ou la culture comme garants de soin à ces éléments.

Toutes ces relations de soin, par lesquelles certaines pratiques des pastoralismes s'ancrent dans le territoire, permettent d'articuler différents enjeux. **Dire, considérer ces liens et comprendre ce système spécifique, c'est permettre de penser des potentialités de solidarité collective à l'échelle du territoire**, comme nous le reverrons au chapitre 3.

Pour permettre un tel dialogue, il paraît nécessaire de saisir les systèmes et référentiels des autres habitants de Belledonne. L'ensemble des personnes rencontrées expérimentent des coexistences quotidiennes avec des animaux et végétaux, sauvages et domestiques. Mais c'est à travers les plantes, les animaux, domestiques ou sauvages, auxquels elles sont attentives que chacune d'entre elles observe l'évolution de la montagne et se pense garant du soin porté aux paysages.

II.2 Prendre soin du paysage et de la montagne

En mars 2021, un chasseur nous raconte ses activités, tout en cheminant vers une clairière qui permet d'embrasser du regard les sommets alentours. Il (se) raconte en mêlant la chasse, son travail dans la vallée, la biche qui vient mettre bas sur son terrain chaque année et qu'il protège, le bois de chauffage, ses parents, la ferme et les brebis, les sangliers, les chevreuils, les chamois et leurs habitudes dans ce secteur de la commune. Il dépeint une montagne habitée, son monde peuplé d'animaux domestiques mais aussi sauvages, dont il connaît parfaitement les quartiers, les habitudes, les déplacements. « *Ils se tiennent toujours ici* », « *c'est ici qu'ils viennent faire leurs petits* ».

Côtoyer au quotidien ces animaux qui peuplent et façonnent les paysages, même à distance, induit un attachement fort. Ce chasseur semble très attaché aux rencontres avec ces animaux. Il se lève tôt, marche loin dans la montagne, pour les provoquer. Par son activité de chasse, il l'organise aussi, pour qu'elle perdure. Les repérages, les comptages, les arpentages, les réunions. Par ses pratiques culinaires, il l'honore aussi. Il en prend soin.

On saisit à travers ces habitants, professionnels ou non, à quel point chacun porte attention, à sa façon, à la montagne, voire « sa montagne », ses habitants, ses paysages. La montagne et ses habitants, animaux et humains, sont ainsi inclus dans la sphère domestique et quotidienne de ces personnes. Elles ont appris à déceler ce qu'elles pensent être les différents indices de l'état de santé de ces lieux ou de changements soudains. Ainsi, ce chasseur identifie des trajectoires très précises

des populations animales présentes dans les secteurs qu'il connaît par cœur : l'arrivée et le développement des cerfs, celle des loups et ses conséquences avec la baisse des mouflons, le changement de comportement des chevreuils.

Plus précisément, il connaît l'histoire, au fil des années, de certains groupes précis d'animaux dans ces lieux et peut en faire le récit. Bien sûr, ces connaissances empiriques restent limitées, car reliées à des lieux spécifiques, à partir desquels on ne peut pas généraliser, mais elles racontent la vie commune des humains et des animaux dans un lieu.

« Il y a une quinzaine d'années on avait beaucoup de mouflons... j'en voyais sur les arêtes sortir le matin au lever du jour. Maintenant, on ne voit plus rien ici [...] J'ai des collègues cette année, ils ont vu une harde, il y avait, je crois 11 femelles, 11 brebis, et un petit. Donc ça... ça veut tout dire, quand il n'y a qu'un petit... » [chasseur, 2021]

De même, les naturalistes qui pistent les loups en Belledonne font le récit de l'histoire de meutes ou de certains individus, suivis par piège photographique. Le sentiment de proximité avec ces animaux est fort chez ces personnes qui entrent dans leur intimité par l'intermédiaire de ces dispositifs de suivi.

Cette connaissance ne concerne pas seulement les animaux et porte de manière plus générale sur l'ensemble des êtres vivants et du milieu : la forêt, les champignons, les mousses, les cailloux, etc.

La cueillette, comme le jardinage, induisent une proximité et attention avec et à travers les plantes sauvages. A l'instar du chasseur qui prend des nouvelles régulièrement des chevreuils, chamois, etc. de son secteur, cette herboriste s'enquiert régulièrement de l'état des plantes et, à travers eux, de l'état du lieu. Santé du milieu, des végétaux, des humains sont ici pensées ensemble.

« En fait régulièrement pour voir où la nature en est, je fais ce tour là en jaune [montre sur la carte]. C'est un tour des hameaux qui est assez représentatif de là où en est la nature. Ça permet de savoir comment elle se comporte ; qu'est-ce qu'il va se passer globalement cette année ; comment elle a vécu la dernière saison ou les dernières semaines ? Je fais ce petit tour là et sinon vous prenez tous les hameaux, je les fais régulièrement à pied de toutes façons. Et puis je monte aux quatre chemins, j'y vais régulièrement parce que là-bas il y a du millepertuis. Il y a aussi à Corps d'Uriage : l'ail des ours, je le prends là-bas parce qu'il y a une petite forêt qui est assez éloignée du tintouin général. Je prends mon tussilage aussi à Corps d'Uriage. Donc en fait j'ai des stations de cueillettes, parfois chez des particuliers à qui j'ai demandé l'autorisation. » [herboriste, 2021]

Chacun repère ainsi, par ses affinités avec certains êtres vivants, par ses pratiques et sa propre mémoire des lieux, les évolutions du paysage, avec l'effet du changement climatique ou encore de la transformation de la biodiversité (les sécheresses, le manque de neige, l'avancée des forêts, le développement des tiques, celui d'espèces invasives, la perte de certaines espèces locales, etc.).

« Les frênes sont malades aussi apparemment : il y a une maladie qui arrive des pays de l'Est qui progresse de 40 ou 60 km par an. De toutes façons, on est infesté de plantes et d'herbes dans nos cultures en bas et ce sont des herbes coriaces. On a du raisin d'Amérique, ça fait des grosses plantes comme du raisin et de la même couleur. Les oiseaux les mangent donc ça progresse à une vitesse d'année en d'année. Cette année, ça a avancé de 3-4 km, juste de ce qu'on peut voir dans le secteur. » [éleveur, 2020]

« Les amphibiens ont disparu ici. Il y a un panneau sur la route en montant juste à la fin, il y a marqué « attention danger, traversée d'amphibiens ». Il faut l'enlever ça ne sert plus à rien. Mais il y a 10 ans, il y avait le festival des grenouilles c'est-à-dire qu'au mois d'avril ; elles revenaient par milliers pour la reproduction, c'était impressionnant. Sur la route, c'était affreux : on se garait et même à pieds, on était emmerdé. Et puis il y en avait des marées et des marées. En fait depuis plusieurs années, on se demandait pourquoi ça disparaît. En fin de compte, c'est planétaire ! Le 28 mars, il y a une enquête qui est sortie : une quarantaine de chercheurs du National Géographic a titré « apocalypse planétaire des amphibiens ». Il y a un agent pathogène, qui a été transporté, un microchampignon. Ils ont établi une carte planétaire avec les pays en rouge, orange, jaune : là, il y a 80 à 90 % qui ont disparu. » [restaurateur, 2019]

L'enforestement du paysage, lié à l'évolution climatique et à une moindre pression anthropique sur le milieu, est vécu pour nombre d'entre eux comme l'enlaidissement et la perte d'un paysage familier et avec lui, d'un monde hérité. La réouverture d'alpage devient alors une forme de militance pour maintenir les paysages ouverts, et avec eux les pastoralismes.

Mais certaines pratiques héritées n'ont plus la même légitimité. Les coupes forestières ne sont pas toujours bien accueillies par les 'nouveaux' usagers de ces espaces qui interpellent les forestiers pendant leur travail. « L'écobuage » est une pratique interdite aujourd'hui, comme tout brûlage de déchets verts, alors que certains les tiennent comme des pratiques qui permettaient d'entretenir le paysage et de limiter le développement de tiques aujourd'hui proliférantes. La perte de légitimité de ces pratiques donne à voir la tension existante sur les manières dont on « doit » prendre soin du paysage et de la montagne. Au besoin de réouverture des milieux pointé et porté par certains, d'autres formulent au contraire un besoin de biodiversité moins dirigée et plus autonome, avec par exemple la libre évolution des forêts. Ainsi, différents savoirs et manières de prendre soin de la montagne coexistent. Tandis que les uns se réfèrent à un savoir sur l'environnement provenant des connaissances scientifiques ou médié par des documentaires, d'autres se réfèrent à leur savoir expérimentiel de la nature. Ces différentes sources de connaissances induisent des attentions à des échelles variées, de l'échelle planétaire à l'échelle locale. Les entités naturelles de référence diffèrent également, avec une attention portée plutôt à une nature remarquable à protéger des activités humaines ou à une nature ordinaire avec laquelle les relations s'établissent au quotidien.

Dans les personnes rencontrées lors de cette enquête, ces savoirs et attentions se retrouvent, se croisent, s'entremêlent. On retrouve chez certains une attention et un émerveillement face aux espèces locales, qui font de Belledonne un espace riche en biodiversité, et des pratiques précautionneuses pour les préserver. Chez d'autres, on retrouve une attention portée aux enjeux globaux, le loup figurant comme un symbole de ces enjeux, ou encore le désir d'amoindrir l'intervention humaine dans la gestion de l'environnement. Chez d'autres encore, l'attachement à une nature où les pratiques quotidiennes constituent des manières de prendre soin. Tous se préoccupent de leur environnement à leurs façons mais n'ont pas la même vision de la bonne manière de faire.

Le territoire de Belledonne est ainsi pris dans des projections différentes dans la manière de préserver l'environnement. L'opposition de ces différentes visions est vite prononcée, pour affirmer et légitimer sa façon de faire et à travers elle, son identité.

*« Ils disent qu'ils respectent la nature : je suis désolé mais ils ne respectent pas la nature. Nous, on le fait autrement, peut-être, à notre façon. Ce n'est pas parce qu'on fait un petit peu de bois qu'on va abîmer la nature. [...] Par contre, ils ont tous des gros quatre-quatre, ils vont à l'autre bout du monde, ils montent tous avec des vélos électriques mais ils oublient que c'est les centrales nucléaires qui rechargent leur batterie. Alors des écolos comme ça, moi ... »
[restaurateur, 2021]*

Pour autant, la séparation n'est pas si franche et chacun tente d'articuler ces différentes échelles d'attention.

*« Ouvrez les yeux et regardez ce qu'on a juste en face de chez nous. Il n'y a pas besoin de faire des milliers de kilomètres pour aller voir du sauvage en Alaska [...] Regardez ce qu'on a ici. Prenons en soin et faisons-en sorte que ces milieux-là, on les garde et qu'ils ne soient pas abîmés, que les espèces qui sont présentes continuent à faire la richesse de ces milieux »
[naturaliste, 2020]*

*« C'est plein de contradiction tout ça mais si on ne donne pas les moyens aux Grenoblois, aux gens d'en bas, de monter ici dans une démarche de découverte, d'appropriation, d'écoute, de démarche sensible, si on ne valorise pas cette richesse ci : soit ils viennent uniquement pour faire de la consommation de nature ou de la consommation tout court et ils se rebarrent, soit ils ont besoin aussi de rêver et ils vont à 5000 bornes. Moi, je pense que même pour la forêt de Freydières ça fera plus de dégâts s'ils vont à 5000 bornes que s'ils viennent ici »
[restaurateur, 2019]*

Une approche de territorialisation de la conservation de la biodiversité consisterait à considérer ces approches du soin, différentes mais complémentaires, en articulant les besoins d'attention aux biodiversités et sociodiversités sur le territoire et aux échelles plus globales. Cela passe notamment par faire « atterrir »²⁵ l'échelon planétaire, par son articulation avec les enjeux locaux et par mettre en perspective certaines pratiques locales. Cela suppose également de repenser les héritages du territoire pour en concevoir ses futurs possibles.

Une des manières d'intégrer cette dimension temporelle dans nos enquêtes a été de recueillir les récits croisés des trajectoires des personnes interrogées avec celle du territoire à propos des thématiques qui nous intéressaient (l'agropastoralisme, l'alimentation, la biodiversité et le sauvage, le tourisme, les dynamiques résidentielles). La production d'une frise chronologique et systémique, sur un pas de temps de cent ans (Créti, 2021) a permis de pointer les transformations dans les interactions entre ces enjeux du territoire (Créti et al. 2022). Reprendre le fil de ces transformations permettrait d'alimenter les réflexions sur ce que l'on souhaiterait prolonger, revoir émerger ou au contraire se défaire, pour soigner ces biodiversités et sociodiversités.

L'évolution de la fréquentation

²⁵ Latour B. (2017) *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, La découverte

Un autre changement inquiète également certaines de celles et ceux qui, à leur manière, veillent sur ces lieux et surveillent ce qui s’y passe : la hausse de la fréquentation humaine en montagne dans les secteurs à proximité des villes.

« A 10h du soir, on en voit monter à la frontale. » [restaurateur, 2021]

« La personne qui s’occupe de Natura 2000, avait fait un comptage et ils s’apercevaient qu’en fait il y avait des gens très tard. Le soir, jusque vers onze heures, onze heures et demi, et ça reprenait encore très tôt le matin vers deux heures. Deux, trois heures du matin, ça y est déjà il y avait du passage sur les chemins » [restaurateur, 2019]

Ces nouvelles pratiques en augmentation interrogent et sont perçues par certains comme des pratiques qui dérangent et épuisent les lieux.

La présence accrue des humains dans le paysage ne permet plus toujours le ressourcement que les habitants trouvent « dans leur montagne ». Le sentiment d’habiter un lieu où la vie sauvage est importante, et avec laquelle on cultive une relation privilégiée s’érode. Cette présence humaine impacte tout autant les lieux que les personnes. Les paysages et ses êtres paraissent malmenés. Dans la commune de Revel, avec le lac Freydières, le refuge de La Pra, ces tensions sont les plus fortes mais rendent compte de manière exacerbée de problèmes rencontrés ailleurs en Belledonne.

« Au lac David, il y a souvent des campeurs qui font du feu. Il y a quelques arbres en plus, des pins cembro. On arrive et on voit un pin cembro qui s’est fait couper par une bande d’ingénieurs grenoblois. Ils étaient en train de faire un feu, qui ne marchait pas ; ça faisait une fumée monstrueuse. Et à côté, ils avaient leur gaz pour faire cuire leurs pâtes. Et je leur dis : « mais qu’est-ce que vous faites, t’as du gaz, t’as tout ce qu’il faut, et tu viens de couper un arbre qui a 200 ans et toi t’as fait des études ?! [...] Je suis pour que la montagne continue d’être un bien commun mais j’aimerais bien que les gens soient plus éduqués à ne pas salir la montagne mais ils la salissent. Le tourisme de masse abîme la montagne et la montagne aspire au tourisme de masse, en tout cas c’est ce que veulent les pouvoirs publics » [berger, 2020]

« Tu n’es plus tout seul dans la forêt. [...] Tu n’as plus cette liberté qu’on avait avant. Quand il tombait de la neige, tu allais le matin, la neige était vierge. C’était joli, tu voyais briller le soleil sur cette neige et tout. Maintenant tu n’y vas plus, tu as des papiers toilette, des mouchoirs qui trainent, de tout. Les gens ne respectent plus. Tu vas aux champignons, tu as des canettes de bière, de Red Bull, des bouteilles de bière, tu as tout ce que tu veux dans la forêt. [...] Tu vas à des endroits où tu trouves des champignons, si par malheur ils en ont trouvé, ils détruisent l’endroit où ils ont trouvé le champignon. Ils grattent, ils grattent, ils grattent, ils grattent, ils grattent. Ça rime à quoi ? » [restaurateur, 2021]

Mais aujourd’hui, « l’énergie du lac [de Freydières] n’est plus là » [restaurateur, 2021] comme aspirée par la foule.

Pourtant les nouveaux pratiquants de la montagne ont eux aussi le sentiment de prendre soin de la montagne, en ne faisant que l’arpenter, sans chercher à en récolter les fruits, puisqu’ils travaillent ailleurs.

« C’est un autre monde. Avant, c’était vraiment leur domaine qu’ils maîtrisaient, avec les bucherons. Maintenant, il y a des gens partout et ils sentent une invasion. [...] La fréquentation a beaucoup changé. Quand on est arrivé en 2006 – 2007, le mouvement était déjà bien entamé. [...] Le bout des conflits d’usage est une dimension, bien évidemment, et c’est marquant parce qu’ici il y a eu un mort [un randonneur tué par un chasseur en 2014]. [...] Il y a quelques-uns qui ne comprenaient pas qu’on soit dans la forêt comme ça sans fusil

sans hache, simplement avec des baskets. C'est un autre monde. Un choc culturel : « mais qu'est-ce qu'ils vont faire avec des baskets ? » [restaurateur, 2019]

Les expériences de l'occupation humaine de ce territoire sont toutefois variables selon les secteurs de Belledonne. Alors que le sentiment de surfréquentation gagne les secteurs à proximité de Grenoble, **Belledonne est également vécue comme un massif « sauvage »**, au sens d'une faible fréquentation, avec de grands espaces peu fragmentés par les activités humaines.

« Ce sont des territoires qui sont assez immenses quand même, disons qu'il y a un bon équilibre. C'est-à-dire qu'on n'est pas sur des toutes petites forêts morcelées où tu as à la fois des chasseurs, des promeneurs, des ramasseurs de champignons, le photographe, la famille qui vient se balader... Ici, on est sur des territoires qui sont immenses sur Belledonne. Bon, ça dépend des secteurs, peut-être pas forcément sur les balcons mais, là, sur ces vallées du Haut Bréda, on peut aller se balader même à l'automne quoi, tu ne croises personne » [naturaliste, 2020]

Ce terme de sauvage est employé, indifféremment par des habitants naturalistes, éleveurs, chasseurs, etc., et n'est pas opposé à la présence d'animaux domestiques et à la manière dont les pastoralismes façonnent les paysages notamment. Le caractère sauvage de ces lieux réside dans la faible densité humaine mais non dans l'absence de participation humaine dans la fabrique des paysages.

« On tient énormément à notre pâturage, nos pâturages sont très, très bien entretenus. Au maximum. Après, l'environnement, on n'a pas beaucoup de touristes, donc il n'y a rien qui est dénaturé, en fait. On est bien dans cet environnement calme, il n'y a pas de randonneurs, il n'y a vraiment personne ici. » [éleveur, 2020]

Finalement, alors que l'opposition entre des modes d'occupation de la montagne est vite avancée, entre trail, randonnée, élevage, chasse, comme on l'a vu plus haut, certains habitants éleveurs, naturalistes ou chasseurs pratiquent également le trail, par exemple. Ils démontrent en quoi ces pratiques, loin d'être cloisonnées, sont autant de manières d'être attachées au lieu :

« L'été j'aime bien aller courir en montagne parce que j'ai tout le temps l'habitude d'avoir des gros sacs à dos, et j'apprécie un peu plus. Enfin, j'apprécie différemment, ce n'est pas que j'apprécie un peu plus mais j'apprécie différemment la montagne. » [naturaliste, 2020]

Mais surtout, ce qui semble rassembler ces différents habitants est la façon dont ils envisagent la montagne : non pas comme un terrain de jeu qui ressemble à un autre mais comme **des lieux chargés de l'histoire que l'on a expérimentée avec et à travers eux, chacun développant une affection pour certains 'coins' préférés et s'inquiétant de leur fragilité.**

« Aujourd'hui on nous parle grands espaces, la montagne est un terrain de jeux. Mais la montagne, pour moi, ce n'est pas un terrain de jeux. Il faut pouvoir y aller vraiment sur la pointe des pieds. Parce qu'elle est fragile avant tout, il faut prendre soin de tout ce qu'on a là ». [naturaliste, 2020]

S'il paraît important de donner une place aux besoins de nature « des gens d'en bas », il paraît également essentiel de préserver une montagne comme lieu de vie « des gens d'en haut »²⁶.

Dans ce tableau que nous venons de dresser autour du travail comme mode de vie et des différentes manières de prendre soin de la montagne, dans un contexte où celle-ci est de plus en plus fréquentée, l'augmentation de la présence des loups vient exacerber les différences, et les tensions qui existent entre « les gens d'en bas » et « les gens d'en haut ». Nous verrons au chapitre 3 que non seulement celles-ci sont surmontables, et déjà surmontées dans certains endroits de Belledonne par des expériences collectives qui cherchent à dépasser ces clivages, notamment autour de l'alimentation, mais aussi que ce dépassement est nécessaire pour imaginer et construire les paysages de demain.

La présence des loups

La présence des loups figure parmi les changements importants dans le paysage ces dernières années. Chacun sait raconter la place qu'ils prennent dans la forêt et auprès des autres animaux. La place prise par les loups est vécue comme grandissante, avec des indices de leur présence plus importants et des rencontres plus fréquentes, des effets sur les effectifs et les comportements des ongulés.

« Le loup a déréglé le système des bêtes sauvages. Avant, on ne les voyait pas les cerfs, ils étaient là-haut. Maintenant, ils descendent et on les voit le soir sur la route. Parce que le loup est là-haut » [éleveur, 2020]

On comprend que les loups ne sont pas seulement un animal de plus à intégrer au bestiaire. Ils ont modifié et modifient encore les référentiels dans la conception de l'équilibre des lieux, avec des habitudes animales qui évoluent, des interrelations à ajuster. Ils provoquent des changements dans ces paysages, qui doivent dès lors apprendre à se recomposer. De nouveaux référentiels et savoirs sont également à inventer chez les habitants, qui demandent à reconsidérer la normalité des comportements animaux, à faire avec des animaux moins visibles, plus craintifs, etc. Ce qui est considéré par ce chasseur comme un dérèglement d'un système correspond pour un naturaliste à un ré-équilibre avec la restauration de la présence d'un grand prédateur et par là de la complétude de la chaîne alimentaire dans le socioécosystème.

Les effets des changements de pratique induits par la protection des troupeaux s'impriment désormais dans les paysages.

« Oui, oui, des modifications, oui forcément, les troupeaux ne sont plus gardés pareil. Donc maintenant autour des cabanes de bergers tu trouves de grosses tâches où tu as plus de végétation parce qu'il y a du parcage de nuit qui est imposé par les loups pour mieux garder les troupeaux. Tout ça, c'est des choses qu'on ne voyait pas forcément avant, du moins ce n'était pas aussi marqué » [naturaliste, 2020]

Au-delà des changements dans le paysage, la présence des loups comme leur prise en charge politique provoque plusieurs tensions entre différents référentiels.

Nous l'avons évoqué, **l'attention et le soin aux bêtes, au paysage et au territoire des pastoralistes peuvent être remis en question et empêchés par la présence des loups**. Ces professionnels sont d'abord pris entre l'injonction à la favorisation d'une biodiversité ordinaire (avec le maintien des

²⁶ La compagnie des Non-Alignés était en résidence artistique en Belledonne en 2019, proposant un spectacle et une écriture participative de Belledonne intitulée « Terres d'en haut » <https://lesnonalignes.com/projets/terresdenhaut1/>. Celle-ci a donné lieu à partir de 2020 à l'écriture d'une pièce de théâtre : Mort d'une montagne <https://lesnonalignes.com/projets/mortdunemontagne/>

milieux ouverts ou en mosaïque) et celle à coexister avec une biodiversité 'remarquable' (comme le loup), impactant les premières pratiques.

Ensuite, la manière dont la présence des loups a été pensée l'a exclue dès le début des paysages et territoires. Par les uns, plutôt du monde de la protection de la nature, qui considèrent le loup comme une espèce remarquable, au statut particulier et distinct au sein de la biodiversité. Par les autres, plutôt du monde de l'élevage, qui considèrent le loup comme une espèce n'appartenant pas à la biodiversité de leur territoire et se situant en dehors du système paysager et territorial dans lequel ils sont engagés. Alors qu'un éleveur relie élevage - jardinage – alimentation locale – impact sur l'environnement local – impact sur la planète globalement, elle rappelle à quel point ces préoccupations sont en dehors de la question des loups.

« Oui bien sûr, on élève nos porcs, nos poulets, nos poules, nos œufs, c'est pour ça regardez on n'a pas besoin d'aller au magasin ! Non mais je rigole, je rigole. On est comme tout le monde, on a besoin de café, de farine, de tout. Mais bon, si on peut faire un peu de notre viande, on a notre jardin. On essaye ... [...] Ah nous, on utilise aucun désherbant. On est anti-désherbant ! S'il y a des chardons, on les enlève à la pioche. Les orties, on passe à la débroussailleuse ou au broyeur. [...] Ce n'est pas bon pour la planète. La planète va déjà très, très mal. Il y a des gens qui mettent du désherbant sous les fils électriques. Mon mari et mon fils passent des heures et des heures avec la débroussailleuse. Désherbant : zéro ! D'ailleurs, il faut une formation maintenant pour avoir des désherbants : je ne l'ai pas fait parce que je savais pertinemment qu'elle ne me servirait à rien. Les gens ne se rendent pas compte de ce qu'ils sont en train de faire à la planète ! On ne le verra pas mais je pense que les générations futures vont avoir de gros problèmes. Parce que l'homme, il a détruit et il est en train de détruire tout le système. Regardez en ville, quand vous voyez toutes ces voitures... est-ce que des fois on peut se poser la question : « est-ce qu'on a besoin de tout le temps monter dans cette voiture ? ». [...] J'ai une maison plus bas dans la Rochette en bord de route. Quand je travaille à côté de la route, ... je vais vous dire un jour j'ai vu 8 fois passer la même voiture, et je connais la personne. Peut-être qu'elle a oublié le pain, oublié ça. Mais moi quand je suis ici, si j'ai oublié le pain, j'ai toujours de la levure. Je fais mon pain ! La voiture, c'est vraiment devenu un besoin... Alors moi il me semble que ça abîme la planète. Pourquoi les désherbants ne font plus effet maintenant ? Parce qu'ils en ont tellement mis. Pourquoi vous ne voyez plus d'oiseaux ? Avant, pourtant ici on est loin de tout quand même, on avait des hirondelles qui venaient. Avec ma maman on les regardait ! Maintenant on n'en voit plus. Une ou deux, c'est tout. Les abeilles.... Alors voilà pourquoi, un jardin ça ne se désherbe pas, un jardin ça se pioche. En plus le désherbant, il va aller dans la terre, et les produits vont aller dans les aliments. [...] L'être humain est en train de faire une grosse bêtise, bon il l'a faite déjà. Parce que je pense qu'on est à une époque où c'est rendements, rendements, argent, et puis le reste... pourquoi il y a tant de cancers ? J'ai vu une émission sur des fraises espagnoles [...] les gens qui travaillent dans ces exploitations sont tout brûlés dû à tous les pesticides. Vous vous rendez compte ? Je préfère ne pas en manger. [...] Vous vous rendez compte de ce qu'on mange ? C'est vrai que quand il fait chaud vous mangez de la pastèque mais elles viennent d'où ? d'Espagne ! Alors vous voyez, moi je vois, je fais la différence. Quand on élève un porc, votre côtelette, votre rôti, vous avez tout de suite du jus, du bon jus. Quand on achète du porc qui vient de je ne sais où et qui a été élevé je ne sais

comment, et bien, ça rend de l'eau, de l'eau et vous n'arrivez pas à colorer votre jus. Mais ça, c'est en dehors du loup hein ! [...] Mais là on est en dehors du loup là ! » [éleveur, 2020]

Pourtant, ces acteurs sont depuis longtemps engagés dans la nécessité de faire avec la présence des loups et vivent une forme de dissonance cognitive entre de telles postures et leurs pratiques au quotidien. Au contraire, les éleveurs et bergers sont bien au front de l'expérimentation de la coexistence avec les loups... comme de celle avec les consommateurs ! Et ils tiennent ainsi toute la chaîne du lien entre biodiversité / faune sauvage (dont le loup) / paysage et alimentation, comme d'autres professionnels de la montagne en lien avec la production et la valorisation de l'alimentation. A l'instar des randonneurs qui ne font pas le lien entre chiens de protection et loups, ces pastoralistes oblitérent les liens entre loups et alimentation.

Il faut dire que la prise en charge politique et scientifique de la question de la biodiversité et celle de l'alimentation a induit un effet de cloisonnement et un impensé des liens entre ces deux thématiques. Pourtant, **la question de l'alimentation et de la biodiversité sont intimement reliées par les pastoralismes.**

*Est-ce qu'on décide de dire : il y a des territoires où l'on élimine le pastoralisme ? Au profit d'une nature soi-disant sauvage, de grands parcs animaliers pour les gens en mal de nature ? Et puis la question de l'alimentation : est-ce qu'on préfère avoir des agneaux élevés en hors sol – sans lien avec le sol, avec la ressource fourragère qui est là présente autour de nous ? C'est politique. Le débat il est politique. Bien au-delà des passions et des émotions des uns et des autres. Qu'est-ce que l'on veut pour nos territoires et pour notre alimentation ?
(Les loups et nous, Mathieu Eisinger, mars 2017)*

III- Des métiers à l'interface et l'alimentation comme lien dans les manières d'habiter

Les pastoralismes, la restauration, le gardiennage de refuge ou de gîte d'alpage ont pour point commun d'être des métiers à l'interface des différentes manières d'habiter la montagne, à l'interface « des mondes », du travail et du loisir, de la biodiversité et de la sociodiversité.

Parce qu'ils sont confrontés au quotidien aux frictions entre différents usages sur leur espace de travail, certains de ces professionnels tentent de les atténuer, en endossant un temps **un rôle de médiation** : des bergers qui accompagnent les usagers dans la traversée du troupeau, éduquant par là chiens et randonneurs ; des gardiens qui explicitent la place des pastoralismes dans le système territorial ou encore des acteurs qui tentent de transformer ces espaces en lieu d'expérimentation de coexistence entre les différentes activités des espaces naturels.

Certains gardiens de refuges se situant sur les chemins de randonnée peuvent également devenir un temps tiers médiateur, recueillant les expériences, les émotions et les plaintes des randonneurs mais ayant aussi la capacité d'explicitier les situations, les codes, les comportements des chiens et bergers et de faire comprendre les liens entre la présence des chiens, celle des loups et les contraintes engendrées. Ce rôle tiers permet également d'observer que l'interconnaissance entre les mondes a indéniablement progressé, même s'il reste encore des altercations : « *Les gens sont un peu plus sensibles au problème, enfin, au risque en tout cas. Ils sont plus précautionneux, ils sont moins dans un rapport de force. Maintenant c'est admis : le patou, le troupeau, le loup, tout le monde est là et quand on arrive comme marcheur, on va faire gaffe* » (gardien de refuge, 2021)

Dans certaines communes, des réunions de début et fin d'estive organisées par la mairie permettent de coordonner les différents acteurs et favoriser cet état d'esprit de médiation.

« Et donc ce que j'attends du berger, c'est qu'il nous dise les problèmes qu'il rencontre, qu'il partage sur ce qu'il fait pour faire comprendre aux autres, qu'il fasse bien son travail, qu'il fasse attention aux patous et quand il vient aux réunions de préparation et de bilan c'est génial. Et j'attends ça de tout le monde, du gardien de refuge qui a joué le jeu, qui a soigné les mordus. Ils expliquent le fonctionnement de l'alpage, parce qu'il y a une culture quand même : pourquoi il y a des moutons ; il y a la filière ovine, de qualité ; on est quand même sur un modèle agro-pastoral de petite taille, qui permet d'avoir des paysages ouverts. »
[élu, 2020]

D'autres pensent les lieux de friction comme des lieux de médiation sociétale et naturelle, au-delà de la gestion des interactions entre randonneurs et troupeau : comme un moyen plus large de s'interroger sur ce que la montagne et le vivant nous font.

« Il faut partager les richesses. Quand tu as un môme, tu ne fais pas n'importe quoi, tu l'aimes, tu en prends soin. Je voudrais que l'on arrive à créer ce même rapport avec la vie, avec les animaux. En parlant volontairement de la naissance : « regardez il y a des œufs de gypaètes ». Il y a toujours ce risque [pour les animaux] mais pour moi il y a plus de risques de couper les gens de cet émerveillement et de ce rapport avec la nature, avec le vivant. Ne plus être dans l'interdit, dans le « il ne faut pas » mais de rayonner : « regardez comme c'est génial, c'est là qu'ils vont apparaître ! ». Il faut travailler le rêve, l'envie intérieure dans ce rapport à la nature pour reconstruire un rapport à la nature riche. Parce que le rapport à la

nature, aujourd'hui, est pauvre et contraint. Pauvre et contraint, ça ne fait rêver personne. Je ne dis pas que c'est simple dans la vraie vie, je parle juste de philosophie. » [restaurateur, 2019]

Mais au-delà du rôle de médiation, que tout le monde ne souhaite pas endosser, l'alimentation nous semble être un point commun fort dans l'interface et la mise en relation entre les mondes. **A travers la fabrication et la mise en valeur de produits dont la qualité rend compte du territoire, ces métiers peuvent partager les manières d'habiter, transmettre des valeurs d'attention et de soins au vivant et paysage, en prenant soin des consommateurs.** L'entrée par l'alimentation permet en effet de se déplacer des spatialités et des temporalités des frictions problématiques et directes entre les mondes. Elle permet au contraire d'entrer dans l'interface à un moment où chacun est réceptif à l'autre, loin du stress et dans la recherche d'interactions et d'interconnaissances. L'alimentation est investie dans ce sens par des personnes interrogées, appartenant à plusieurs corps de métier.

Certains restaurateurs rencontrés se fournissent dans de /les grandes enseignes mais ils trouvent toujours le moyen de donner une part d'eux-mêmes et de leur mode de vie, en agrémentant les menus proposés de légumes issus du jardin, de plantes et champignons cueillis en forêt.

« Il y a de l'amour dans l'assiette, la personne, elle est là » [restaurateur, 2021]

D'autres s'engagent pleinement pour convoquer le réseau de producteurs présents sur le territoire à la table de leurs hôtes, faisant de leurs relations le cœur de la qualité de leur carte.

Enfin, pour mieux valoriser leurs produits, de nombreux éleveurs (notamment sur le versant Nord-Ouest de Belledonne) se sont rapprochés des consommateurs, en s'engageant dans des circuits courts, par la vente directe à la ferme ou dans des marchés de producteurs, dans des AMAP, etc.

« Produire du lait, faire mes yaourts et puis les vendre et puis voir les gens qui sont contents de manger mes yaourts parce qu'ils sont bons moi, ça me motive » [éleveur 2022]

La connexion directe avec les consommateurs permet une interconnaissance et un attachement collectif au projet d'exploitation et plus globalement au sens qu'il donne au territoire. La construction de collectif autour de l'alimentation nous semble une ressource essentielle pour penser des formes de solidarités collectives autour des vulnérabilités des éleveurs (voir chapitre 3).

Alors que l'attention collective se focalise sur le terrain sur les interactions avec les chiens de protection, Réci biodal propose un chemin complémentaire, qui croise et interroge les liens entre biodiversité et alimentation. Débattre collectivement de ces liens existants et voulus, du devenir du territoire et de la place accordée aux pastoralismes paraît essentiel pour que chacun puisse prendre une place d'acteur dans le territoire et que puissent être définies les responsabilités et solidarités à mettre en œuvre entre les différents habitants de Belledonne.

« Pourquoi à Carrefour, il y a de l'agneau de Nouvelle-Zélande, alors qu'on passe 17h par jour en montagne à leur courir après, ici ? Pourquoi on est seuls à garder 1 000, 2 000 brebis, certains 2 300, alors qu'on pourrait être deux ou trois par moment ? Pourquoi l'agriculture, ça ne paye plus en France ? ça va jusque-là le problème du loup ! » [berger, 2020]

« Qu'est-ce que l'on souhaite pour l'élevage de demain ? Elevage extensif ou intensif ? Quel est le sens de l'agriculture d'aujourd'hui ? [...] On ne peut plus aujourd'hui avoir une pensée restrictive à propos du loup et de la biodiversité en général, il faut au contraire avoir une pensée globale pour trouver des solutions. » [éleveur, 2020]

L'élevage de montagne a cette spécificité de travailler quotidiennement avec le vivant et dépend de fait entièrement du milieu naturel. Bien loin de l'élevage intensif et de la planification chronométrée des industriels, les éleveurs pastoraux doivent composer avec ce qui les entoure, humains et non-humains. C'est cette dépendance à la nature qui les place aux fronts des expérimentations de coexistence avec la nature, en les rendant à la fois vulnérables, mais également au cœur des innovations et des réflexions à mener dans les transitions socio-écologiques.

En Belledonne, certains éleveurs ont fait le choix de replacer la question du partage au cœur de leur activité, faisant de leur exploitation une histoire collective. Ce sont ces exemples qui seront particulièrement présentés dans le troisième chapitre car il semble que ce choix est aidant pour pallier les effets de la présence des loups et que d'autres pourraient s'en inspirer.

Chapitre 3

Faire et penser ensemble dans le territoire

« On vend nos agneaux à l'automne. [...] **Les gens recherchent cette nourriture, et ils font travailler quelqu'un localement. On essaie de leur offrir la meilleure nourriture possible.** [...] On est content de voir les consommateurs de l'AMAP qui nous font travailler et on a envie aussi de passer du temps avec eux, discuter avec eux de plein de choses parce qu'ils nous posent plein de questions, que ce soit sur le refuge, sur les animaux, sur l'hiver qu'on a passé, sur des questions assez variées. »

Dans le premier chapitre de ce livre, nous avons identifié des difficultés de partage entre professionnels des pastoralismes sur la question lupine, au-delà des postures syndicales, liées notamment au tabou du loup, à une culture individualiste mais également au contexte topographique singulier de Belledonne, que l'on peut retrouver dans d'autres massifs. Nous avons aussi pointé en introduction la volonté d'*Espace Belledonne* de se saisir de cette question, point de départ du projet Récibiodal : *Espace Belledonne* souhaitait comprendre les effets de la présence des loups à l'échelle du massif, et ce qui pouvait être entrepris localement pour soutenir l'élevage de montagne.

Dans le deuxième chapitre, nous avons évoqué la diversité des manières d'habiter la montagne et de prendre soin des paysages mais aussi, les manières dont les mesures de protection comme les chiens de protection ont révélé des conflits en germe, liés au multiusage et aux confrontations des différentes cultures et pratiques de montagne. Nous avons pointé en quoi la focalisation de l'attention sur les chiens de protection propose, à l'instar du débat « pour » ou « contre » le loup, un récit polarisant, oblitérant les raisons et enjeux de la présence de tels chiens sur les espaces pastoraux, à la fois pour l'élevage mais également pour le territoire.

Ces difficultés à faire collectif autour des effets des loups en Belledonne, participent toutes aux vulnérabilités des pastoralismes dans un contexte de prédation. Il nous paraît primordial de penser les responsabilités et solidarités à activer pour les atténuer. Comme nous avons commencé à les évoquer aussi dans les précédents chapitres, ici et là des initiatives d'entraide émergent. Certaines sont directement liées à la prédation et concernent des nombres restreints de personnes. Certaines au contraire, présentent des formes d'engagement à l'échelle du territoire de Belledonne, et même si elles sont moins directement liées à la prédation, elles peuvent présager des changements en cours sur les manières d'habiter la montagne, les manières de faire collectif, sur les manières de s'entraider. Nous souhaitons dans ce dernier chapitre, montrer la diversité de ces initiatives, pour proposer de les élargir, en inventer d'autres, relier la question des effets de la présence des loups en Belledonne à toutes et tous dans le projet de territoire.

Pour expliquer en quoi l'action collective à l'échelle de Belledonne ou de secteurs de Belledonne peut être un atout, spécialement pour la prédation lupine, éclaircissons d'abord les enjeux de « solidarité écologique ».

I- Penser la solidarité écologique comme un projet de territoire

Le concept de *solidarité écologique* nous semble éclairant pour comprendre ce que nous pouvons mettre en avant pour améliorer la gestion des effets de la présence des loups en Belledonne. Selon la littérature, la solidarité écologique se définit comme « l'étroite interdépendance des êtres vivants, entre eux et avec les milieux naturels ou aménagés » (Mathevet et al 2010). La « solidarité écologique de fait » correspond au constat d'une coévolution des sociétés humaines et de la nature avec la variabilité, la complémentarité et la mobilité de la diversité du vivant et des processus écologiques, dans l'espace et dans le temps. La « solidarité écologique d'action » se fonde sur la reconnaissance par les habitants, les usagers et les visiteurs de leur appartenance à la communauté du vivant : elle traduit la volonté de ces derniers de « vivre ensemble » avec les autres êtres vivants, au sein des espaces dans lesquels ils interviennent, en étant attentifs aux conséquences de leurs actions (ou non action) sur les composantes de cette communauté.

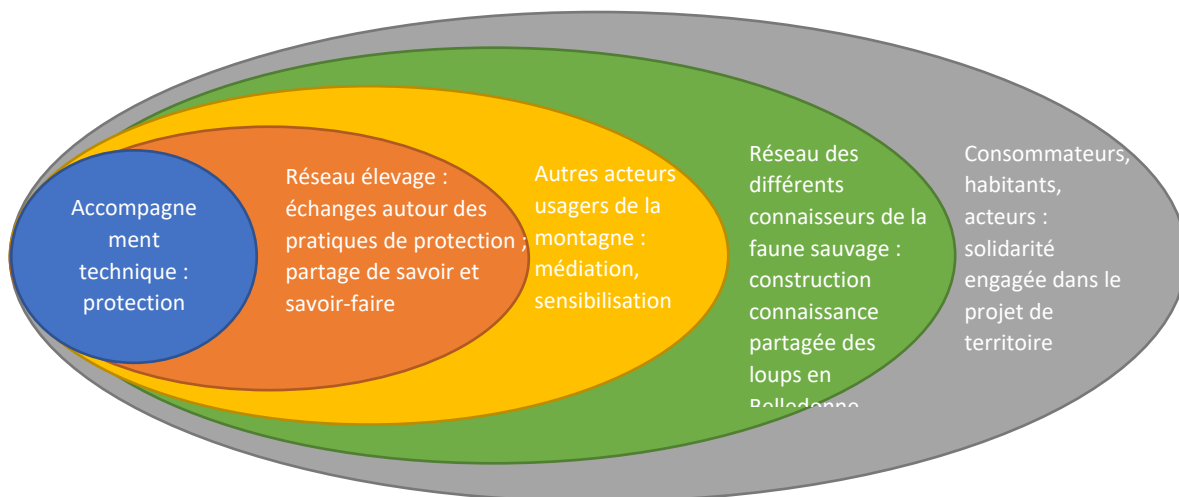
En apposant la dimension sociale à cette solidarité écologique, nous proposons d'élargir son spectre initial à la coexistence entre pratiques humaines. Ces pratiques peuvent concerner le rapport à la nature en général, l'alimentation et la prédation en particulier. Comment les besoins de chacun peuvent-ils trouver leur sens et leur place dans un projet de vivre ensemble sur le territoire ?

Ainsi la solidarité socio-écologique d'action s'apparente à un projet de territoire (partant d'une volonté de vivre avec les autres êtres vivants) et alimente notre hypothèse de territorialisation des effets de la présence des loups (interdépendances avec les milieux sur lesquels nous intervenons) et de manière plus générale, les enjeux de transition (conséquences de nos actions ou non-actions sur les composantes de la communauté, faite d'humains, d'autres êtres vivants et de processus écologiques).

II- Articuler réponses techniques et mises en récit politiques

Penser des solidarités socio-écologiques à l'échelle du territoire autour de la question des loups demande de répondre à la fois aux besoins de protection des troupeaux face à la prédation, aux besoins de gestion des effets de la présence des mesures de protection, tout en pensant à plus long terme le devenir souhaitable du territoire pour toutes et tous. Les actions collectives relèvent ainsi de degrés différents de temporalités, de spatialités et de cercles sociaux impliqués (voir figure).

Le premier degré d'actions répond à l'urgence des éleveurs et bergers face à la prédation et au besoin de protection des troupeaux, l'ultime degré à des manières de penser et de faire le récit de la communauté socio-écologique sur le territoire, pour partager ce à quoi l'on tient dans le territoire, ce que l'on veut perpétuer, ce que l'on veut abandonner et ce à quoi on est prêt à renoncer. Cette dernière perspective est essentielle, à notre sens, pour rendre la question des loups partageable collectivement et mettre en évidence les responsabilités de chacun dans les territoires.



Pour prendre un exemple dans cette perspective, la sensibilisation autour « des bons gestes » à adopter face aux chiens, aux clôtures, aux animaux domestiques, etc..., ne répond plus seulement au récit mettant en scène les figures principales des chiens de protection menaçants et des randonneurs menacés, mais elle peut être envisagée comme une manière de supporter des gestes responsables, s'intégrant aux valeurs portées par le territoire. Le PNR du Vercors, ayant endossé le rôle de médiateur (Mounet, 2007) sur cette question depuis de nombreuses années, a permis d'impulser une telle dynamique, avec notamment le plan d'actions « **Vercors 2018-2023 : Loup et Territoire** », développant des actions spécifiques et pertinentes pour les acteurs locaux. Dans ce cadre, « **le récit commun** »²⁷ témoigne de la volonté d'impulser un sens partagé dans la manière de vivre dans le territoire du Vercors, en affirmant un territoire à vivre, au-delà d'un lieu d'application des objectifs de conservation de la biodiversité ou de déploiement d'activités récréatives. Ce faisant, il affirme aussi la place des pastoralismes dans ce territoire et intègre la question des loups aux enjeux plus généraux, évitant une gestion « en silo » des questions de biodiversité. Il ne s'agit plus seulement d'éduquer les randonneurs pour éviter des accidents mais de faire saisir leur rôle dans l'éducation des chiens et au-delà la place des pastoralismes et des loups dans le territoire.

Les réponses techniques prennent ainsi sens quand elles sont pensées avec les mises en récit politique du territoire (au sens de la définition collective des manières de vivre ensemble). Alors que la gestion des loups s'est jusqu'ici appuyée sur une forme de cloisonnement des solutions techniques, proposer aujourd'hui de réinsérer les réponses et gestes techniques dans l'histoire du territoire (passée, présente et future) permet de réparer cette segmentation de la question des loups et l'isolement du monde de l'élevage en découlant.

III- A propos du territoire de Belledonne et de ses possibles mises en récit

²⁷ Document complet ici : https://www.parc-du-vercors.fr/sites/default/files/actualites/Accueil%20Biodiversit%C3%A9/Loup-territoire_Recit-commun_2022.pdf

III.1 Espace Belledonne, collectifs de Belledonne

Le projet Récibiodal, pour lequel toute cette enquête a été menée, est né d'une demande d'Espace Belledonne aux chercheurs du laboratoire Pacte, comme nous l'avons présenté en introduction. La demande était de pouvoir faire un état des lieux sur la question des loups en Belledonne pour savoir comment agir localement, comment reterritorialiser cette question. Dans le temps du projet (2019-2023), Espace Belledonne a vu ses financements diminuer chaque année et a dû finalement abandonner son objectif principal de devenir un Parc Naturel Régional.

Pour autant, le projet Récibiodal a permis de recenser différentes formes d'actions solidaires en Belledonne, que nous détaillerons ci-après, et libre à chacun de s'en emparer. Au fil de l'enquête, l'échelle pertinente pour développer des actions sur ce sujet s'est régulièrement posée. Pour certains, le massif de Belledonne constitue le bon échelon. Pour d'autres, cette entité spatiale n'a pas la dimension identitaire nécessaire et la bonne échelle serait plutôt celle de secteurs particuliers au sein même de Belledonne.

*Belledonne en partage*²⁸, sans l'envergure initialement portée par Espace Belledonne, reste un lieu possible pour déployer certaines actions territoriales. Peut-être que certaines de ces actions seront également reprises par d'autres institutions, depuis la commune aux collectivités territoriales, en passant par les services pastoraux, les offices du tourisme ou par des collectifs citoyens ?

C'est aussi à vous lecteurs de vous emparer des suites de ce projet ! Ces initiatives locales ou territoriales portent aussi des messages auprès des institutions nationales et internationales, qui pourraient inspirer des reformulations territoriales de leurs politiques.

III.2 Des initiatives solidaires et écologiques sur le territoire de Belledonne

L'histoire des « communs de montagne » trouve aujourd'hui une actualité dans la question du renouveau des communs, notamment face au retrait des services publics et privés (Gros-Balthazard et al. 2024). Certains en appellent à la « **solidarité montagnarde** » pour réinventer des formes de faire ensemble, des formes collaboratives de gestion, comme des chantiers participatifs. Il est également opportun de rappeler qu'historiquement, les pastoralismes étaient au cœur de la gestion commune de l'eau et des terres.

Dans nos enquêtes, nous avons porté plus particulièrement notre attention sur la manière dont la question alimentaire pouvait être une ressource partagée par tous les acteurs et habitants du territoire, celle-ci étant au cœur des relations entre l'élevage, les pastoralismes et les autres habitants (par le biais des AMAP, de la restauration, etc.). Nous avons également été attentives à des actions collectives, se développant à des échelles sociales restreintes ou très localisées (chantiers participatifs, solidarités familiales, groupes sur les réseaux sociaux) mais dont la diffusion de leurs existences pourrait contribuer à imaginer de nouvelles formes de solidarités plus larges.

Nous rapportons volontairement des expériences et des pratiques qui ne visent pas à être représentatives de toutes les personnes rencontrées, encore moins exhaustives de toutes les initiatives du massif, mais que nous avons relevées pour leur capacité à proposer de nouvelles manières de penser l'interface entre les mondes, « d'en haut et d'en bas », du travail et du loisir, de la biodiversité et de la socio-diversité dans une visée de transition socio-écologique.

²⁸ <https://espacebelledonne.fr/belledonne-en-partage/>

D'après notre enquête et comme nous l'avons expliqué au chapitre 2, **c'est ce qui se joue à la rencontre des mondes qui permettra d'écrire les paysages de demain**. Il s'agit d'élargir les pratiques existantes à de nouveaux imaginaires, paysagers, politiques, solidaires, d'élargir des imaginaires de « communs de montagne » à des « communs de territoire ». Penser la qualité des relations, entre humains, entre humains et autres êtres vivants, tant dans la mise en œuvre de solutions techniques que dans la mise en récit des projets de territoire, des plaines aux alpages.

Nous avons répertorié ces différentes initiatives en fonction de leurs impacts pour le territoire et de leurs effets sur la prédation ; autour de deux grands enjeux qui après cette enquête, nous semblent majeurs, le partage des connaissances et l'alimentation ; et autour de deux modalités concrètes, favoriser l'interconnaissance et mutualiser les moyens humains.

Nous répertorions également en fin d'ouvrage des propositions issues d'ateliers avec des étudiants SHA et MSCI, ainsi que des propositions émanant d'un atelier participatif, tenu à La Pierre en juin 2023, où ont été listées des potentielles actions à mener sur Belledonne.

IV- Partager les connaissances, un moteur de projet de territoire

Le partage des connaissances est un pilier de l'articulation des mesures techniques et des récits de territoire, qui soutient chacun des cercles sociaux présentés ci-dessus. Le besoin de partager les connaissances concerne autant les comportements des loups que les manières de travailler pour s'en protéger.

IV.1 Croiser les connaissances scientifiques et empiriques sur les comportements des loups

Dans le premier chapitre, nous avons présenté l'outil Maploup et montré à quel point il constitue un centre d'intérêt pour les éleveurs et les bergers : pour évaluer le risque actuel de prédation, pour formuler des hypothèses sur ses évolutions. Maploup a permis de faire émerger **une vision collective du risque**, une première forme de solidarité dans la connaissance.

« On s'envoie des messages quand on a des nouvelles, on sait qu'il y a des coups durs [via Maploup], des attaques de loup ou des trucs comme ça. » [bergers, 2021]

Toutefois Maploup ne répertorie que les lieux des attaques déclarées sans leurs circonstances, ce qui ne permet pas de déployer des hypothèses ni sur les comportements des loups, ni sur les spécificités des territoires.

Nous avons également évoqué la manière dont les habitants de Belledonne ont acquis des connaissances empiriques et situées, à partir de leurs pratiques dans le massif.

Le croisement de telles connaissances avec les connaissances scientifiques nous paraît essentiel. Les données acquises sur les loups par le réseau loup/lynx mériteraient d'être présentées de manière accessible, à destination d'un grand public ou des membres du réseau et aux échelles qui les concernent. Le vif intérêt suscité par le projet LIENS²⁹ dans les Ecrins, qui cherche à reconstituer l'histoire de la recolonisation du massif par les loups, confirme l'importance de partager et d'explicitier ces données à l'échelle des territoires.

Des naturalistes passionnés suivent depuis de nombreuses années les loups en Belledonne, comme dans d'autres massifs alpins. Naturalistes, scientifiques, accompagnateurs en montagne, gestionnaires d'espaces naturels ou photographes, ils se coordonnent dans l'association 'Observatoire des Carnivores Alpains' depuis 2021, dont l'objectif est de compiler et produire des connaissances sur les carnivores dans les Alpes, loin de tout militantisme et selon des protocoles partagés impliquant des pièges photographiques, acoustiques mais également du pistage et des observations. Ces bénévoles ont développé une connaissance située des loups dans les massifs, en suivant par piège photographique des meutes durant plusieurs années. Ils connaissent de manière très fine l'historique des comportements de territorialité, de déplacement, de reproduction, de prédation des meutes voire des individus qu'ils suivent et en font le récit dans des conférences, formations, etc.

²⁹ <https://www.ecrins-parcnational.fr/actualite/enquete-recolonisation-ecrins-loup>

Echanger autour de ces connaissances avec le monde de l'élevage et plus généralement les habitants nous paraît fondamental à deux titres.

D'abord, du point de vue de la production de connaissances fines et situées sur les loups en Belledonne. D'une part, cela permettrait d'identifier les **témoignages récurrents et convergents** comme de dessiner **les lacunes de connaissances et les incertitudes**. D'autre part, cela ferait émerger l'intérêt et le besoin d'une connaissance commune sur la présence des loups (espaces utilisés, nombre et types d'animaux) et sur leurs comportements (de reproduction, de déplacements, de prédation, etc.) à l'échelle de Belledonne, **connaissance essentielle à une compréhension globale des enjeux du socio-écosystème dans lesquels les loups et les humains s'insèrent**.

Ensuite, du point de vue de la production d'un collectif, d'une communauté où émerge les enjeux de solidarité socio-écologique. Récibiodal, dans l'exploration des conditions d'une territorialisation de la question des loups en Belledonne, a porté ce partage de connaissances comme levier d'une appréhension collective et territoriale des loups. **A l'instar de programmes de recherches travaillant sur le partage de connaissances comme objet frontière (Bondon et al, 2021), la confrontation des savoirs expérimentiels mais également des croyances des habitants avec les données scientifiques favoriserait** la prise de conscience et la compréhension des interdépendances au sein du socio-écosystème, comme **une interconnaissance des enjeux de chaque acteur**.

C'est dans cette perspective qu'une des actions de RECIBIODAL a été de lancer une démarche de partage de données sur les loups en Belledonne. La FAI a ainsi analysé les données d'attaques de Maploup des cinq dernières années pour les partager dans le cadre du Plan pastoral Territorial en mai 2022. Lors de cette réunion, les éleveurs présents ont émis le besoin d'une présentation qui synthétise les connaissances acquises aux niveaux national et local sur les loups et leurs comportements de prédation. De même, nous avons sollicité un agent de terrain de l'Office Français de la Biodiversité pour que, lors de cette réunion, il partage de manière informelle les hypothèses et interprétations sur les mouvements de loups en Belledonne. Il a en particulier évoqué le rôle des jeunes erratiques se trouvant dans les interstices des meutes et pouvant être à l'origine des attaques 'en bas', constatées par les éleveurs. Ce compte-rendu de terrain a fortement intéressé les acteurs présents à cette réunion et a confirmé tout l'intérêt d'une connaissance à l'échelle de secteurs du massif.

Dans cette même perspective, des prémises de collaboration avec l'Observatoire des Carnivores Alpains ont émergé au sein de Récibiodal, avec l'intention de croiser les données recueillies par ces naturalistes par le biais de pièges photos avec le vécu des éleveurs, pour permettre de voir et d'analyser les comportements des loups et leurs déplacements dans les zones de pâturage.

Bien sûr, des collaborations existant dans d'autres massifs peuvent être des exemples dont le territoire de Belledonne pourrait s'inspirer : par exemple, les collaborations entre scientifiques et pastoralistes dans le projet Canovis a permis d'observer les interactions loups – troupeaux en vision nocturne³⁰. Plus généralement, les connaissances acquises en France ou ailleurs, grâce au suivi par piège photographique, par GPS ou génétique apportent une meilleure compréhension des déplacements des loups et des relations entre les loups et leurs proies (par exemple, dans le cas du programme prédateur proie ou encore de celui wolfalps)³¹

³⁰ <https://www.ipra-landry.com/nos-projets-de-recherche/projet-canovis/>

³¹ Cf. <https://www.loupfrance.fr/recherches-et-expertise/>. Cf. les présentations vulgarisées de résultats de ces programmes (<https://www.loupfrance.fr/pdf/Bulletin-Reseau-Loup-2014->

L'ensemble de ces pistes dessine de possibles collaborations autour des connaissances, ouvrant la voie à une vision collective et solidaire. Face à des loups dont les territoires dépassent les périmètres des exploitations, acquérir seul des connaissances ou agir de manière isolée ne peut permettre de répondre aux défis de la coexistence avec ce prédateur. Ce n'est qu'en se saisissant des enjeux à une échelle pertinente d'un point de vue écologique et social (au-delà de l'exploitation et au niveau d'un massif, ou en deçà, caractérisé par des spécificités socio-écosystémiques et par la possibilité d'action collective) que l'on peut formuler des réponses territoriales adaptées et redonner des capacités d'adaptation aux éleveurs et des bergers.

IV.2 Echanger sur les pratiques d'élevage et de protection contre la prédation

De la même manière, proposer des réponses territoriales aux éleveurs et bergers pour les aider à se protéger contre la prédation, doit passer par l'échange de pratiques, qu'elles soient éprouvées ou en cours d'expérimentation, qu'elles soient des réussites ou des erreurs. Lutter contre les tabous, la peur du jugement, pouvoir partager ses problèmes de gestion des chiens de protection, d'installation des parcs, de piétin... C'est la base nécessaire pour apprendre ce qui existe, ce qui se fait, et pour faire émerger des solutions nouvelles.

Issues d'un atelier de travail sur la prédation en Belledonne en juin 2023 (l'intégralité des propositions sont répertoriées en annexe), de nombreux acteurs du territoire font d'abord état d'un besoin de « **sensibiliser les éleveurs et bergers à demander de l'aide** » auprès de leur entourage professionnel ou au-delà, auprès des communes et de leurs habitants, etc. Cela va avec l'idée de déconstruire les habitudes de travail individuel qui peuvent être paralysantes dans la lutte contre la prédation.

« Je n'aime pas trop en fait qu'on m'aide. Je n'aime pas qu'on me tourne autour. Enfin, c'est un truc, tu as envie que ça aille vite. Tu n'as pas envie de trainer, tu n'as pas forcément envie d'être là, à faire de la pédagogie. Donc j'aime bien qu'on ne m'aide pas... enfin, si, [ma compagne] m'aide beaucoup mais elle sait ce qu'on fait, elle sait ce qu'il faut faire, elle sait ce que je veux surtout. Je suis un peu exigeant et du coup ça me va bien en fait... » [éleveur, 2021]

Le besoin de technicité est souvent un frein à la demande d'aide, chez des professionnels pour lesquels la qualité du travail se mesure aussi à la qualité des gestes et techniques mises en œuvre. Mais satisfaire ce besoin ne paraît pas un verrou indépassable : c'est en se rencontrant et en confrontant ses pratiques qu'une reconnaissance et confiance mutuelle peut émerger. Favoriser les réseaux d'échanges entre éleveurs, entre éleveurs et bergers, entre bergers peut passer par les réseaux sociaux (voir ci-après) et par **l'organisation de rencontres professionnelles à l'échelle du territoire**. Les temps de travail autour du Plan Pastoral Territorial, mais aussi les échanges entre anciens et néo-prédatés, les visites de fermes et d'alpage, sont autant de modalités que les acteurs de la FAI, la SEA et Espace Belledonne, peuvent mettre en place ou renforcer autour des pratiques de protection contre la prédation.

[N30 predation;cerf;comportement.pdf](https://www.loupfrance.fr/pdf/Bulletin-Reseau-Loup-2012-N26_GPS;domaine.vital;rythme.d.activite.pdf) ; https://www.loupfrance.fr/pdf/Bulletin-Reseau-Loup-2012-N26_GPS;domaine.vital;rythme.d.activite.pdf ; https://www.loupfrance.fr/wp-content/uploads/FS_306_predation_loup_sur_ongules_sauvages-1.pdf ; <https://www.lifewolfalps.eu/fr/understanding-predator-prey-dynamics-using-camera-traps-in-the-bauges-reserve-france/>

L'organisation de formations spécifiques et de rencontre avec des territoires voisins peut aussi être source d'inspiration et d'apprentissages pour les éleveurs et bergers.

La SEA 73 organise quant à elle des formations sur les chiens de protection auprès des acteurs du territoire et plus particulièrement du tourisme, dans lesquelles est incluse une visite de ferme et rencontre avec un éleveur³².

Le partage d'enseignements issus de projets de recherche expérimentale en France et en Europe sur les mesures de protection³³, peut également faire monter en compétence collective de tels réseaux de professionnels.

Ce partage des connaissances et des pratiques peut constituer une manière de concevoir le projet de territoire, dans lequel sont pensées la place et la qualité des pastoralismes en Belledonne. Parallèlement, remettre l'alimentation au centre des métiers et des relations avec les autres habitants et les consommateurs nous semble une piste pour asseoir une solidarité socio-écologique d'action qui concerne tout un chacun.

V- (Re)Mettre l'alimentation au cœur d'habiter la montagne

Comme cela a été démontré dans différents travaux (Brand 2015), la remise en question de nos pratiques alimentaires et par suite, la revalorisation des circuits-courts, changent complètement la donne dans les rapports entre producteurs et consommateurs, en recréant du lien, porteur de sens sur les manières de vivre dans le territoire. Ce « sens » est autant recherché par les éleveurs et les maraîchers que par les nouveaux et anciens habitants de Belledonne. Comme nous l'avons montré au chapitre 2 et dans un précédent article (Créti et al. 2021), « pouvoir nourrir les autres avec la « meilleure viande du monde », c'est **une vision de l'alimentation comme relation de soin, aux différentes composantes du paysage.**

« Quand on vient s'installer ici, on est nécessairement sensible à l'environnement, à l'alimentation. » [élu, 2021]

V.1 Les formes de valorisation directe des produits de la montagne

Les associations pour le maintien d'une agriculture paysanne, AMAP, lancées au début des années 2000, sont très nombreuses aux abords de Belledonne, en vallée, notamment à proximité de Grenoble et Chambéry³⁴. Elles reviennent dans les entretiens comme quelque chose qui a facilité ou renforcé les liens entre éleveurs et consommateurs, souvent au-delà de l'acte de vente. Le contraste est frappant avec le côté savoyard du massif où les consommateurs sont moins nombreux et la valorisation des agneaux, par exemple, passe parfois par des filières plus longues, comme le label Agneau du Soleil³⁵. Des cartographies de ces réseaux, construites au cours d'entretiens avec des éleveurs, montrent bien ce contraste entre les deux versants du massif. En outre, leur croisement avec d'autres cartographies, dessinés également à partir des entretiens, des réseaux d'entraide dont bénéficient les exploitations, montre comment ces réseaux se superposent, induisant soit une grande

³² <https://www.echoalp.com/formation-chiens-de-protection.html>

³³ <https://www.ipra-landry.com/nos-projets-de-recherche/> ; <https://asso-vulgarisation-et-initiatives-en-ethologie.fr/projets-en-cours/le-patou-ne-fait-pas-tout/>

³⁴ <http://amap-aura.org/le-reseau-isere/>

³⁵ <http://amap-aura.org/le-reseau-savoie/>

intégration, soit une grande solitude des éleveurs dans le territoire (Sallen, 2022). Ainsi, la rencontre de deux éleveurs bergers, organisée aux Adrets en 2019, a suscité un étonnement réciproque sur leurs expériences. Alors que l'éleveur situé dans la vallée des Huiles faisait part d'une grande solitude face à la présence des loups, celui travaillant sur les balcons de Belledonne racontait son intégration dans un milieu social dynamique et soutenant son activité, avec des consommateurs qui s'intéressent à ses conditions de travail, qui prennent des nouvelles de l'alpage et s'inquiètent de la prédation.

*« On vend nos agneaux que l'automne. On fait des merguez au printemps et les agneaux à l'automne, ça se passe bien. **Les gens recherchent cette nourriture, et ils font travailler quelqu'un localement. On essaie de leur offrir la meilleure nourriture possible.** [...] On est content de voir les consommateurs de l'AMAP qui nous font travailler et on a envie aussi de passer du temps avec eux, discuter avec eux de plein de choses parce qu'ils nous posent plein de questions, que ce soit sur le refuge, sur les animaux, sur l'hiver qu'on a passé, sur des questions assez variées. » [éleveur-berger, 2021]*

« Nous, comme on est en vente directe, on expliquait beaucoup aux gens. Et moi, j'ai toujours fait venir les gens sur la ferme pour leur expliquer tout ce qu'on faisait, notre travail. » [éleveur, 2022]

Autour de l'alimentation, la question des effets de la présence des loups n'est pas centrale. Toutefois des échanges avec certains éleveurs, l'initiative de la FAI sur les agneaux d'alpage, des exemples d'autres territoires (comme Pé Descaous dans les Pyrénées) ou encore des travaux d'étudiants rappellent l'importance de la labellisation des produits de l'élevage, pour la valeur ajoutée qu'elle peut induire. Mais ils suggèrent aussi qu'elle pourrait être une piste pour sensibiliser les consommateurs aux modes de vie troublés par les effets de la prédation.

Autour de l'alimentation, la question de la bonne vie comme de la bonne mort animale, participant de la qualité des produits du territoire, est quant à elle centrale et conditionne la qualité des relations non seulement entre l'éleveur et son troupeau mais aussi entre l'éleveur et ses consommateurs.

V.2 Respect des animaux et des éleveurs dans la mort animale

Pour les éleveurs qui privilégient la vente directe, la présence d'un abattoir de proximité ainsi que de professionnels des secteurs intermédiaires, comme les bouchers, sont essentiels pour leur permettre d'assurer à leurs animaux une bonne mort et de valoriser au mieux les produits d'élevage. Or, ces deux éléments de la chaîne de la valorisation de la viande et du fromage se raréfient. Pour combler le manque de bouchers, les éleveurs développent différentes stratégies, faisant notamment appel à des bouchers ambulants, ou effectuant eux-mêmes les gestes de ce métier, investissant dans des laboratoires de transformation. Comme ailleurs en France, l'abattage reste un élément éloigné de la chaîne, à la fois spatialement mais aussi socialement. Les abattoirs se situent dans les métropoles voisines de Grenoble et Chambéry, ne permettant pas un abattage à proximité et éloignant la mort animale des territoires. La fermeture de l'abattoir de la Rochette a par ailleurs rompu une dynamique collective et locale, avec la possibilité de partager des pratiques de découpe.

*« On avait la chance à l'époque d'avoir **l'abattoir de la Rochette**, à proximité qui fonctionnait super bien et une salle de découpe en collectif, à Allevard, qui nous*

*permettait dans un périmètre, moins de trente bornes, d'avoir tout le matos sous la main. [...] L'alibi : mise aux normes. La réalité : un maire qui voulait développer une zone industrielle et un abattoir, c'est moche. C'est sale. Donc une volonté politique d'aller vers l'industrie et de rien à voir à foutre de la réalité du monde paysan et du développement local profond. Mais je n'incrimine pas le maire, c'est que la chambre d'agriculture globalement n'a pas été moteur non plus alors que les vétos étaient d'accord pour suivre, parce qu'on s'est battu avant que ça ferme : « Attendez, on est là nous, on fait un projet. » **Les vétos étaient d'accord pour suivre, on était d'accord. Il y avait un ou deux techniciens de la chambre qui étaient ok pour.** Mais ce n'est pas la vision française de l'aménagement du territoire. » [ancien éleveur, 2021]*

Donner les moyens aux éleveurs de vivre sereinement cette phase de leur travail, en assumant la charge morale, en diminuant le stress des animaux, fait partie de ce qui compte à l'échelle d'un territoire qui met l'alimentation de qualité au cœur de ses priorités. Sur le renouvellement des questions de mort animale, on pourra notamment se référer aux travaux de Julie Riegel³⁶, et aux mémoires d'Aurélien Sallen et d'Ambre Chartier, qui ont également contribué à l'enquête Récibiodal³⁷.

Le choix d'un abattoir est toujours très important pour les éleveurs rencontrés. Certains choisissent de faire plus de kilomètres parce que la valorisation de la viande est meilleure, d'autres vont préférer tel autre abattoir parce qu'ils ont une relation de confiance avec les salariés ou parce que le dimensionnement leur paraît plus adapté, moins industriel. La multitude de critères de sélection, présentés sous forme de justification, montre à quel point les éleveurs ont besoin de se rassurer et d'être rassurés sur la mort de leurs animaux. **Ouvrir des discussions sur l'abattage mobile ou sur la création d'un abattoir de proximité en Belledonne**, pourrait être une piste pour y répondre.

La qualité des relations de l'élevage et de l'alimentation, prend encore une autre ampleur pour les restaurateurs. Ils appartiennent eux aussi aux professions intermédiaires dont le monde de l'élevage a besoin pour valoriser qualitativement leurs animaux après leur mort et assurer sa reconnaissance.

V.3 La restauration

L'attachement aux produits de qualité et du territoire concerne aussi les restaurateurs et plus largement le tourisme en montagne. Les relations qui se construisent autour de ces produits, même avec des gens de passage, comptent pour les personnes rencontrées dans l'enquête. Ils cherchent à proposer « **un tourisme moins fantastique et plus rural entre guillemet** » (restaurateur, 2021).

L'alimentation est à la fois un moyen de supporter les activités agricoles locales, d'en valoriser les produits mais également de transmettre aux consommateurs ce qui compte dans ce territoire. Ainsi, dans ces relations-là aussi, dans les échanges, les sensibilités alimentaires, se construit un territoire.

« Ce qui m'importe c'est d'avoir un échange entre les producteurs et de savoir ce qu'il y a de dispo, comment je vais pouvoir le cuisiner, voilà. Qu'il y ait des

³⁶ Un article <https://theconversation.com/des-abattoirs-paysans-pour-offrir-une-alternative-a-labattage-industriel-208889> et un podcast en collaboration avec le journaliste photographe Alberto Campi : <https://soundcloud.com/riegelcampi>.

³⁷ Ces mémoires sont téléchargeables sur la page du projet Récibiodal : <https://www.pacte-grenoble.fr/fr/recherche-0/projets-recherche/recibiodal>

différences de variation qualitative sur l'année, c'est évident. [...] il y a un échange et c'est ça qui m'importe. » [restaurateur, 2021]

Ainsi, les lieux de restauration en Belledonne constituent en eux-mêmes des espaces d'échange, des lieux pour se rassembler, permettant une interconnaissance entre les habitants, le partage de leur attachement commun au territoire et de leurs manières d'y vivre. On peut mentionner des restaurants - lieux culturels ou encore des petites épicerie qui se maintiennent ou renaissent dans différentes communes de Belledonne

« On n'avait plus de lieu de convivialité, plus de bars, plus rien du tout, et l'idée était de dire, il faut que cette notion d'épicerie-comptoir revive parce que ça reste un lieu d'échange. On vient y chercher un journal, on boit un café, on rencontre le voisin qu'on n'a pas vu depuis longtemps, on achète 2 pommes de terre, etc. On rencontre un copain, on peut même manger à midi, un petit bout ou à n'importe quelle heure. » [ancien élu, 2021]

Au-delà de cette question alimentaire, l'importance de ces lieux qui rassemblent, de ces professions intermédiaires et médiatrices, concerne toute la vie du territoire. Elle apparaît comme primordiale pour penser les rencontres entre différents mondes, pour former de nouveaux collectifs et pour déplacer chacun et chacune dans sa manière de se penser soi-même dans le territoire.

VI- Favoriser l'interconnaissance à la rencontre des mondes

Les formes de médiation et de communication à l'échelle du territoire entre professionnels et autres pratiquants de la montagne, sont multiples. Nous avons déjà parlé ci-dessus des restaurants et des épicerie de village, et au chapitre 2 du rôle des gardiens de refuge dans la médiation autour des chiens de protection notamment. Il existe aussi des expérimentations de médiation prises en charge par les collectivités et d'autres prises en charge par les bergers.

VI.1 Les formes de médiation

Parce qu'ils connaissent une très forte fréquentation, ou ont fait l'objet de nombreuses controverses, certains secteurs ont expérimenté avant d'autres différentes formes de médiations.

D'abord, certaines mairies organisent des réunions de préparation et de bilan de l'estive, pour que l'ensemble des acteurs locaux s'accordent sur le fonctionnement collectif dans cette période particulière.

Ensuite, des actions de médiation envers le grand public ont été mises en place. Dans les années 2010, des soirées film et débat sur la thématique du pastoralisme, nommées 'Saison des alpages', se sont tenues en refuge, permettant une discussion sereine entre randonneurs et spécialistes de la question, et une meilleure appréhension des enjeux autour de cette activité.

« On était arrivés à avoir le berger et à faire monter l'éleveur et on avait un peu communiqué, mais très peu, sur notre site. Il y a quelques personnes qui étaient montées exprès mais pas beaucoup. [...] Donc nous on passait les films et puis après il y avait un réel échange avec les gens qui logeaient au refuge, et les bergers, les éleveurs. Le lendemain on avait toujours des bons retours. Les gens

nous disaient « je n'aurais jamais imaginé que ça se passait comme ça ». C'était un plus, et par rapport au patou notamment. » [gardien de refuge, 2021]

Durant l'été 2022, des médiateurs pastoraux ont été employés par les communes, pour rencontrer les randonneurs sur les sites de Freydières, La Pra, et Chamrousse, pour sensibiliser aux bons gestes face aux troupeaux et aux chiens de protection. Cette nouvelle initiative qui se déploie également dans les Alpes du Sud (Queyras, Buëch...), montre que ce travail de médiation n'incombe pas seulement au monde pastoral, et aux professionnels associés comme les gardiens de refuge, mais peut aussi s'organiser à l'échelle du territoire, que **la responsabilité d'informer, sensibiliser, dialoguer, peut être partagée.**

Plus généralement, des actions de médiation envers le grand public sont menées par l'ADABEL pour communiquer sur l'agriculture de montagne. Par le biais de planches de bande dessinée, des sujets variés sont traités, pour « favoriser une meilleure cohabitation, un bien vivre ensemble, entre les habitants, les élus, les acteurs du territoire et les exploitants agricoles de Belledonne »³⁸

L'enquête que restitue cet ouvrage constitue également une forme de médiation, en donnant à voir les mots et les maux des personnes concernées par les loups, comme les ambiances contrastées de Belledonne retracées par la photographie. En croisant nos regards en sciences sociales et en photographie, nous tentons de rendre compte de ce qui est partageable par les mots et ce qui relève du sensible et de l'indicible. Avec cette recherche-crédation, nous souhaitons proposer une mise en récit et en imaginaire, décalée, des manières d'habiter Belledonne troublées par les effets des loups. Nous avons organisé des discussions, autour de cette enquête, qui ont permis d'amorcer de premières rencontres et interconnaissances. Nous souhaitons les prolonger en accompagnant la sortie de l'ouvrage par des temps de rencontres et d'échanges, dans des lieux variés (en Belledonne et dans les villes alentours) et avec des publics variés (les acteurs de Belledonne et le grand public). Ce travail pourrait également se prolonger par des expositions et échanges sur différents formats : expositions de photographies et d'extraits d'entretiens dans des musées, dans des lieux fréquentés par les différents publics (parcs urbains, villages de Belledonne, etc.), expositions participatives avec mise en partage de photographies de chacun et chacune sur ce à quoi l'on tient en Belledonne, etc.

Ces différentes initiatives peuvent être étendues et inspirer d'autres territoires ; elles peuvent également être complétées par d'autres actions notamment via les réseaux sociaux. C'est dans leur articulation et dans la manière de les penser ensemble qu'elles prennent tout leur sens.

VI.2 Les réseaux sociaux : des réseaux de communication inter- et intra-professionnels

En alpage comme ailleurs, Internet, désormais accessible presque partout, permet de communiquer sans avoir besoin d'un téléphone fixe : il facilite ainsi les échanges d'une vallée à l'autre, d'un massif à l'autre et entre le monde des pastoralismes et le reste du monde.

Une fenêtre ouverte sur le monde pastoral pour le grand public

Durant notre enquête, le rôle des « bergers de Belledonne », un groupe Facebook à destination du grand public, alimenté par plusieurs bergers, a été évoqué comme forme de soutien et de valorisation.

« On a un groupe qui s'appelle les bergers de Belledonne sur Facebook et donc il y a nous, juste au-dessus et il y a aussi un autre collègue, de l'autre côté de la

³⁸ <https://espacebelledonne.fr/agriculture-pastoralisme/>

montagne [...] on a une page Facebook où on alimente des articles sur un peu toute notre vie.» [éleveur-berger, 2021]

Cette propension nouvelle de pouvoir « raconter sa vie » sur internet est pour les bergers de Belledonne une manière de faire exister pour d'autres les réalités de leur quotidien. Partager la photo d'un magnifique coucher de soleil ou de terribles brouillards que seuls ceux qui dorment en montagne connaissent, partager la fierté de la finalisation du montage des filets, partager la dureté d'une séance de soin aux brebis, partager les diverses aventures et émotions qu'expérimentent les bergers en montagne, n'est pas seulement un exutoire. Il s'agit d'**une forme de mise en récit d'un mode de vie et d'un territoire, qui permet de créer chez le public lecteur des formes d'attachement, et donc de soutien, au moins moral, à ce territoire, à ce mode de vie, à cette manière de travailler.**

Une solidarité à distance mais qui compte pour les professionnels des pastoralismes. Au-delà du tabou des loups et des habitudes individuelles de travail pointé dans le premier chapitre, il est intéressant de noter que les professionnels de l'élevage ont également l'habitude de communiquer entre eux par radio, internet et téléphone. A part ce groupe ultra-local des Bergers de Belledonne, alimenté par des amis et qui ne concernent donc pas tous les alpages de Belledonne, ce sont en général des groupes nationaux, voire internationaux.

Facebook sert à relayer des offres d'emploi (Bourse d'alpage et emplois pour bergers chevriers vachers, 4500 membres), de la vente de matériel et de brebis (Troc du berger, 282 membres) sur toute la France. Ce type de pages Facebook, remplace petit à petit l'usage de la radio et du bon coin. Il est majoritairement proposé par des bergers du Sud mais concerne toute la France, ainsi que la Suisse et la Belgique.

*« Comme tout le monde n'osait pas parler sur la radio, parce que [...] ce n'est pas toujours simple d'arriver dans une conversation si tu ne connais personne, surtout des gens que tu n'as jamais vus, on a créé une page pour ceux qui n'osaient pas rentrer dans les discussions, et qui préfèrent écrire, poster des photos.... **On discute uniquement via internet pendant la garde** et [...] Après le groupe Radio Bergers, c'est surtout un groupe de partage de photos et de bons plans et de « je cherche une place est-ce que vous avez un coin ? » ! » [éleveur-berger, 2021]*

Entre ces groupes internationaux et ultra-locaux, il existe des associations régionales comme l'association des bergères et bergers des Alpes du sud et de Provence, qui n'a d'ailleurs plus son équivalent dans les Alpes du Nord.

On pourrait **imaginer un réseau de communication à l'échelle du massif**. Un réseau social pour que tous les éleveurs, bergers, et autres professionnels des élevages et alpages de Belledonne puissent échanger³⁹. Cela permettrait *a minima*, de partager des informations, des besoins, comme cela se fait déjà dans des groupes d'entraide citoyenne sur Whastapp dans des communes comme Saint-Agnès. Un tel réseau permettrait de faciliter les réunions avant et après les estives, ou de discuter du possible recrutement de médiateurs, ou encore de partager des informations sur les évolutions des

³⁹ L'expérience de la réserve des hauts plateaux du Vercors comme celle du PNR Queyras, précurseurs à ce sujet, a démontré l'importance de cette mise en réseau par les radios.

meutes de loups en cours dans le massif. Dans cette perspective, les étudiants L3 SHA ont également proposé le développement d'une « radio Belledonne », à l'instar de Radio Fond de France⁴⁰.

VII- Mutualiser les moyens humains

Il est à la fois banal et important de rappeler que la faible densité de population en milieu montagnard, couplé à la faible proportion d'éleveurs dans notre société, et au retrait des services publics et privés, nécessitent d'inventer des formes d'actions collectives pour s'entre-aider. Aujourd'hui le travail collectif comme l'installation en GAEC, est pour beaucoup la meilleure manière d'être agriculteur, pour se répartir le travail, pouvoir s'absenter... Ces formes de solidarité, familiale ou amicale ou collaboratives, pourraient se traduire sous d'autres formes, à d'autres échelles. L'action collective devient également un recours pour les petites communes qui doivent intervenir sur de grands territoires. **Qu'on les appelle « nouveaux communs de montagne » (Gros-Balthazard et al Op. Cit.), ou chantiers participatifs, il s'agit de contribuer à la vie publique, de refaire de la politique dans les territoires pour son sens premier : s'organiser collectivement.**

Nous pouvons présenter trois exemples d'initiatives aux échelles amico-familiales, associatives et territoriales en Belledonne. L'action collective autorise aussi des formes de souplesse, notamment dans les variations de temporalités saisonnières. Les impacts sur la gestion de la prédation sont également variables, a priori plus directs aux échelles amico-familiales que territoriales. L'échelle intermédiaire, associative, si elle est soutenue à l'échelle territoriale, apparaît alors comme une possibilité de renforcer et d'élargir les formes de gestion amico-familiale.

VII.1 Les solidarités amicales et familiales et autour

Si le modèle traditionnel familial perdure chez certains agriculteurs issus de familles d'agriculteurs, d'autres cherchent à s'appuyer sur des cercles d'amis, parfois juste ponctuellement, ou renouvellent les manières de travailler en famille. On observe alors que **la gestion des problèmes, notamment liés à la prédation, semble moins pénible. Le fait d'avoir des relais permet des respirations qui agissent directement sur l'un des trois facteurs de la vulnérabilité : la sensibilité** (cf chapitre 1).

Pendant le temps de la transhumance par exemple, certains réunissent quelques amis pour les accompagner, dans la marche de l'étable à l'alpage.

« C'est le samedi / dimanche toujours [...] c'est cool en plus. Maintenant ils le font, comme ils l'ont fait chaque année, maintenant c'est même des bons alliés. Ils connaissent le chemin [...] ils savent à peu près mener un troupeau. On va dire ils savent comment faire pour pas se faire déplacer et pour les appeler quand elles ont décidé de plus suivre. [...] c'est arrivé cette année un agneau qui était à la traine, je suis allé le récupérer pendant qu'eux ils partaient avec le troupeau tu vois. Ce n'est pas la panique. » [éleveur-berger, 2021]

Pouvoir faire confiance à quelques-uns, pour garder son troupeau, même le temps d'une journée, n'est-ce pas déjà un grand soulagement ? D'autres s'organisent pour le temps complet de l'alpage. Ce sont des temps qui permettent à la fois de ne pas être seul avec son troupeau, et à la fois de proposer un temps de partage à la rencontre des mondes.

Dans le Haut-Bréda depuis les années 80, deux bergeries ont été réhabilitées en « gîte d'alpage ». Outre la possibilité d'accueillir en même temps du public et des brebis, ces deux gîtes permettent

⁴⁰ https://www.facebook.com/RadioFondDeFrance/?locale=fr_FR

d'associer différents travaux (accueil du public en hébergement et restauration, et gardiennage du troupeau). A l'Oule c'est un cercle familial : un couple d'éleveur se partage le travail de berger et d'hôte le temps d'un été. A Combe Madame, ce sont des amis : un couple assure le gardiennage du refuge, deux autres assurent le gardiennage du troupeau. Dans ces cercles très restreints, la solidarité est très forte et la répartition du travail se fait de manière bienveillante. On s'épaule, on s'écoute, on se remplace parfois. Ces expériences collectives en alpage font écho à des nouvelles manières d'être éleveur en bas, avec des fermes reprises par plusieurs agriculteurs, regroupés en GAEC par exemple. Ou encore des expériences réussies de faire du lien entre agriculteurs d'une même commune.

« E1 : Il y a un peu d'entraide nous sur la commune, car justement on a réussi à recréer des liens un peu entre nous. [...] On a réussi à créer du lien entre les agriculteurs de la commune, déjà, et ça c'était important. [...] On se rencontre sur le marché, on se retrouve avec 2 ou 3 agriculteurs de la commune, et puis on avait lancé sur la commune à un moment, on s'était dit [...] : pourquoi on ne relancerait pas un truc de bâtiment commun ? Il y en avait qui cherchaient : est-ce que je construis un bâtiment ?, ça va me coûter trop cher ?, est-ce que je vais y arriver ?. Chacun se posait des questions dans son coin, donc on s'était dit : on se voit tous et on met tout sur la table, nos besoins. Au final, ça n'a pas abouti mais ça a quand même rassemblé et resserré les liens je pense.

E2 : Oui, je pense, ça dédramatise quand quelqu'un demande à quelqu'un d'autre

E1 : Oui, dédramatiser, c'est le cas de le dire, ouais » [éleveurs, 2022]

Ces nouvelles manières d'être éleveur ou berger, en collectif, s'accompagnent d'un accueil du public. Il permet aussi de partager la vie du troupeau, la vie de famille, les questions et soucis de chacun. Les randonneurs sont déjà attablés lorsque vient l'heure de rassembler le troupeau pour la nuit. L'occasion pour les hôtes d'expliquer à quoi ils tiennent, la mise en place des parcs de nuit..., et l'occasion pour les randonneurs d'expérimenter un moment de rassemblement, de comptage, de soin des bêtes, l'occasion de partager une tranche de vie en montagne.

« Les gens posent plein de questions, c'est sûr ils sont intéressés. Que ce soit par rapport aux chiens ou par rapport au troupeau. Et puis après arrive le débat sur le chien et le loup dans la foulée [...] Nous on fait de la commercialisation, de la vente directe. Les gens, ils voient les bêtes qu'ils vont consommer plus tard. Voilà, ils voient un peu aussi le fonctionnement et ça les intéresse » [éleveur-berger, 2021]

Autour de ces cercles amico-familiaux, il y a d'abord la commune, propriétaire de ces gîtes. C'est elle qui a été à l'initiative de cette formule en « gîtes d'alpage » et elle reste impliquée dans leur fonctionnement et cela aussi soutient les éleveurs et les bergers. La commune de taille modeste doit aussi pouvoir s'appuyer sur d'autres dans ce type de démarche. Il y a les habitants, via des chantiers participatifs, ou des associations qui prennent le relais, mais on pourrait aussi imaginer des formes de soutien à l'échelle du massif, ou des appels à volontaires dans les métropoles voisines.

« S'il faut acheter du matos ou rééquiper ou refaire des travaux, oui c'est la mairie. [...] Il y a aussi une association, je ne sais pas si vous connaissez : « tous à poêle » qui entretient [les cabanes] » [berger, 2021]

Ces formats hybrides, avec le soutien des communes, ou ces formats associatifs, avec le soutien de bénévoles, réinventent des manières de faire collectif autour du monde agricole. Cela peut aussi permettre à certains de sortir des blocages évoqués dans les précédents chapitres comme la peur du

jugement, ou sortir des contraintes imposées par le milieu. En effet, être du cru et bénéficier de l'aide familiale pour s'installer peut aussi contraindre à rester bloqué dans des formes héritées de gestion, dont la remise en cause compromettrait les solidarités familiales. A contrario, les nouveaux éleveurs (ceux qui ne sont pas d'ici ou pas du cru), qui peuvent avoir de grandes difficultés à l'installation, savent en général plus facilement se saisir de réseaux de solidarité, amicaux, politiques (syndicats, élus) ou stratégiques. Leurs origines urbaines, ou leurs formations initiales dans d'autres métiers, ou leurs expériences dans d'autres territoires, peuvent leur permettre de se positionner habilement aux frontières entre consommateurs et producteurs, s'ils savent parler aux deux mondes. On remarque aussi que ce bilinguisme peut être d'une grande aide dans la gestion des effets de la présence des loups. Il peut permettre de chercher des ressources, financières et humaines, ailleurs que dans l'ultra-local, voire d'instituer des modalités de soutien comme des financements participatifs, ou la mise en place d'un salarié partagé.

VII.2 Un réseau de fermes et un salarié partagé

Autour de chacune de ces unités agricoles, fonctionnant sur des solidarités amico-familiales, on pourrait imaginer des relais de l'une à l'autre. Il n'est pas si loin le temps où toutes les familles unissaient leurs forces pour les moissons, pour les vendanges, partageaient le gardiennage des troupeaux. On pourrait très bien imaginer un ou plusieurs salariés partagés à l'échelle de Belledonne pour aider ponctuellement chaque éleveur ou berger.

« L'ADABEL ça s'est fait qu'il y avait vraiment un groupe moteur sur Belledonne, il y a 30 ans en arrière ils voulaient travailler sur la Tomme de Belledonne, c'était des gens qui s'étaient installés, qui commençaient à faire de la transfo sur la ferme, donc ils ont monté leur petit groupe, ils se sont dit on serait plus fort si on était en asso, on ramènerait plus de monde. Et la chambre a dit vous avez des projets et bien, nous, on vous met un animateur. Donc il n'y a pas beaucoup de territoires sur l'Isère où il y a un animateur comme ça, il y a nous, il y a, l'Oisans, et puis je crois qu'il y a le Sud Isère. [...]

Un salarié partagé, c'est-à-dire qu'il va sur 7 fermes différentes. Parce que on a des journées de coups de bourre, on n'arrive pas à faire tout le boulot [...] mais on n'a pas besoin de quelqu'un toute la semaine donc du coup du salarié partagé oui. Ça, nous, sur Belledonne, ça marche, en collectif, on a ça. » [éleveur, 2022]

A partir de la volonté initiale des éleveurs de se réunir pour valoriser leur fromage de vache, le réseau des fermes de Belledonne en Isère est dynamique, il permet de valoriser les produits du territoire et désormais un salarié partagé permet à sept fermes de réorganiser leur charge de travail. **Pourrait-on reproduire ce processus pour mieux gérer les effets de la présence des loups ? Un salarié supplémentaire qui tournerait sur plusieurs alpages en estive, en plus des aide-bergers ou dans les zones de pâtures en bas pour aider à la mise en place des clôtures ; un boucher et un abatteur ambulants qui se déplaceraient sur plusieurs fermes ; un salarié qui aiderait au montage de dossiers administratifs et financiers...**

Mutualiser les moyens humains peut prendre diverses formes qui de différentes manières peuvent répondre aux besoins évoqués dans les deux premiers chapitres. A l'échelle territoriale, il semble qu'on pourrait s'appuyer sur une plus grande participation citoyenne, comme cela se fait dans les plus grandes villes, mais aussi déjà en Belledonne.

VII.3 Des chantiers participatifs

A l'instar d'initiatives citoyennes, répondant aux restrictions budgétaires, qui sont inspirantes, dans le cadre du renouveau des communs en ville (tiers lieux, lieux autogérés...), des chantiers collectifs existent aussi en montagne. Selon leur ampleur, elles peuvent impacter les manières de construire un projet de territoire.

Les corvées de fin d'estive, organisées avec les habitants par la commune de Saint Agnès⁴¹ ou, au-delà de Belledonne, la remise en état des alpages (notamment dans le programme 'Fauche qui peut'), ou encore des écovolontaires (porté notamment dans le programme Pastoraloup⁴²) permettent de renouveler les liens entre les acteurs. Comme cela nous a été rapporté dans l'enquête, les AMAP et les communes peuvent être le lieu de l'émergence d'une telle mobilisation.

« Quand on a construit la bergerie, on a eu des gros, gros problèmes de construction parce que ça s'est fait tard dans la saison, en début d'hiver. C'était compliqué. [...] Il y avait du monde tous les jours à la bergerie avec le marteau et les clous, et en avant quoi ! » [éleveur, 2021]

*« Nous, on fonctionne beaucoup, aux demi-journées d'entretiens, de chemin. Il y a 40 personnes qui étaient là. [...] On a très peu d'employés communaux et tout ça, [...]. On a fait le fleurissement à Pinsot, on demande aux gens de venir, et ils viennent planter. On a fait l'entretien des sentiers. On a des douzaines de personnes qui se sont proposées pour être assesseur au bureau de vote parce qu'on ne pouvait pas [...] Le boulanger a perdu sa maison le 31 janvier. Là, dans la nuit, elle a entièrement brûlé. Immédiatement, [les gens sont venus aider] c'est pour ça, et on disait à cette occasion, que **la solidarité montagnarde, ce n'est pas un vain mot**. Enfin, pour tout. Ici n'importe qui, qui demande un peu d'aide ou si les gens voient que quelqu'un a besoin d'aide il y a ça. C'est quelque chose qui fonctionne très, très bien ici, que ça soit la commune qui demande ou que ça soit des particuliers entre eux. » [élu, 2021]*

L'expérience de l'accompagnement d'un éleveur-berger dans une commune du sud de Belledonne montre que les motivations amicales et territoriales peuvent s'entremêler dans les solidarités déployées. Un petit collectif d'amis et consommateurs de fromages de chèvres s'est mobilisé autour de ce professionnel pour l'accompagner dans des démarches administratives, avec le montage et le dépôt de dossiers de demande de subventions pour des investissements agricoles ou encore de demande de permis de construire. Ils l'ont également accompagné dans le lancement d'une récolte de financement participatif, via une plateforme en ligne. Cette récolte de fonds, qui a suscité une forte mobilisation permettant d'atteindre l'objectif initial, raconte comment cet élevage constitue un ciment social fort dans la commune, auquel chacun tient, au-delà des relations amicales entretenues avec ce professionnel. Avoir une ferme dans sa commune, c'est bénéficier de produits d'élevage local mais c'est aussi pouvoir expérimenter avec les enfants le lien aux animaux, le cycle de la vie et de la mort, c'est également accueillir les animaux dans ses champs, pour les maintenir ouverts, c'est enfin se retrouver autour de moments collectifs lors de la montée en estive faite à pied. Cet élevage suscite ainsi une mobilisation collective autour de son projet, qui dépasse les bénéfices directs de cette activité, et raconte le besoin d'être ensemble et de faire vivre le territoire.

⁴¹ https://www.sainte-agnes.fr/images/Reliefs/Relief_2022_dec_24.pdf

⁴² <https://www.ferus.fr/benevolat/pastoraloup>

Renouveler la vision de cette « solidarité montagnarde », en articulant ce récit de territoire, aux effets de la présence des loups, aux réponses techniques qu'ils impliquent, peut donner à l'action collective tout son sens. Accompagner les pastoralismes dans la gestion des effets de la présence des loups n'ira pas sans faire appel à de telles mobilisations. Lancer des appels à volontaire, le temps de l'estive, pour la surveillance des troupeaux, le montage des parcs... cela semble faisable avec tous les habitants de Belledonne et tous les pratiquants de la montagne qui viennent de Grenoble et Chambéry. Le reste de l'année aussi, la force des réseaux sociaux, la force des AMAP, l'attractivité de Belledonne, semble pouvoir mobiliser des volontaires dans des tâches plus ou moins techniques, selon leurs compétences, comme l'entretien des bergeries, l'hébergement et le soin des chiens de protection, la surveillance des troupeaux la nuit, etc.

Pour conclure

Ce chapitre propose de s'appuyer sur des initiatives existantes dans Belledonne et ailleurs pour envisager un changement de paradigme dans les manières de concevoir le territoire : rediscuter la place des pastoralismes dans la montagne, rediscuter la place des loups dans le territoire, rediscuter la place du travail et du loisir, rediscuter de ce qui nous lie et de ce à quoi on tient, rediscuter de la manière dont on prend soin de la biodiversité et de la sociodiversité. Dans notre montagne, dans notre territoire, cela veut dire qu'il n'y a pas une solution générique à la gestion des effets de la présence des loups. Au-delà des confrontations individuelles à ces effets, au-delà des grands principes globaux de protection de la biodiversité, il y a une échelle collective à activer pour prendre en charge dans et par le territoire les enjeux socio-écologiques des effets des loups. Ces réflexions collectives nous semblent pouvoir émerger du partage des connaissances sur les loups, les brebis, les chiens, les humains en Belledonne comme des enjeux d'alimentation dans le territoire : acquérir et co-construire une connaissance collective de la question ; faire se rencontrer les mondes autour de la valorisation, la consommation des produits de l'élevage.

Plus qu'une méthode, ou un cahier de solutions répliquables, ce livre est une invitation à adopter comme principe de vie collective : le soin. Le soin dans les relations entre humains, le soin dans les relations entre humains et autres êtres vivants. Cela veut aussi dire prendre soin de la gestion des conflits qui ne pourront disparaître entièrement. Cela veut dire plus d'écoutes, plus d'échanges, plus d'actions collectives et des formes de solidarités à réinventer.

En particulier, la démarche de recherche-crédation que nous avons déployée est une manière de prendre soin des conflits, en proposant différents formats pour faire le récit de Belledonne, à différentes échelles spatiales et temporelles, et sur différentes thématiques. C'est en combinant la photographie, les vécus et les mots des habitants mais également la mise en cartographie des réseaux alimentaires et de solidarités autour des paysans que l'on a pu appréhender ce qui se passe aujourd'hui dans le territoire. C'est en explorant l'histoire des lieux, avec l'analyse de leurs évolutions paysagères, de leurs trajectoires dans la manière de prendre en compte et d'articuler alimentation / biodiversité / paysage / pastoralisme, que l'on a pu ouvrir des réflexions sur les héritages du territoire.

L'enquête multiple, parce qu'elle enrichit la compréhension de la situation, offre ainsi le terreau favorable au déploiement de cette posture du soin.

Conclusion

Nous nous sommes attachées, au fil de cet ouvrage, à nous tenir au plus près de notre enquête, en proposant une nouvelle mise en récit de la manière dont on pourrait penser les effets des loups dans le territoire de Belledonne, avec un imaginaire collectif et solidaire dans les manières d'habiter cette montagne. Nous aimerions, ici, ouvrir la perspective de ce travail en discutant des réflexions qu'il peut susciter sur les loups en France et, de manière plus générale, sur la conservation de la biodiversité, en revenant sur les enjeux d'une territorialisation de ces questions.

Les déplacements de la territorialisation

Notre proposition de territorialisation des effets des loups en Belledonne et au-delà, dans les territoires concernés par les loups, s'appuie sur plusieurs déplacements, qui ouvrent de nouvelles manières d'envisager les relations loups/humains.

Le premier déplacement effectué au cours de l'enquête consiste à sortir d'une vision uniformisée « du loup ».

L'expertise collective sur les aspects SHS (Dumez et al. 2017) préconisait « d'appréhender la pluralité des contextes et des situations. Il importe de passer du singulier au pluriel, en disant non plus le ou la mais les : les loups, les paysages, les touristes, etc. Les territoires doivent être appréhendés dans toute leur diversité et leur complexité pour appréhender les problèmes et les solutions en situation. » Considérer « les loups » plutôt que « le loup » permet en effet de sortir d'une vision d'une nature que l'on a tendance à croire immuable et d'une appréhension des animaux au travers de leur seule appartenance à une espèce. Lorsque les loups sont revenus en France, les références des scientifiques étaient beaucoup influencées par les connaissances des loups aux Etats Unis ou en Europe (voir par exemple **Okarma**). Mais au-delà des comportements génériques de l'espèce loup, ces carnivores sont pris dans des relations variées avec les humains, dépendantes de contextes culturels et écologiques : ils s'y adaptent et évoluent avec eux.

D'un point de vue culturel, dans les cultures animistes, comme par exemple celles objets de l'étude de Lescureux au Kirghizstan, les frontières entre humains et animaux sont perméables (Lescureux, 2010). On reconnaît aux loups une grande intelligence, avec de grandes capacités de chasse et d'attachements à sa famille, et une indispensabilité dans la régulation des écosystèmes. Des formes de réciprocités sont engagées entre les loups et les humains, où les actions des uns poussent les autres à s'adapter et inversement : Lescureux parle « d'interactions dynamiques ». En particulier, la surveillance qu'ils ont l'un de l'autre comme la possibilité de vengeance (par le fait de tuer des loups ou de tuer le bétail) régule leurs relations. En France, où les loups ont fait l'objet d'une éradication totale pendant des décennies, ces relations se réinventent depuis leur retour. Il est probable que les comportements des loups aujourd'hui en France ne soient plus ceux des loups revenus en 1992 depuis l'Italie car, durant 30 ans, ils ont appris de nos agissements envers eux et ont fait évoluer leurs comportements ; la réciproque étant vraie pour les humains. Dans cet apprentissage, Lescureux et Meuret affirment que le cadrage juridique, avec les conditions pour effectuer des tirs de défense, a appris aux loups à s'enhardir un peu plus pour contourner les mesures de protection et prônent la nécessité de (re)construire un paysage du risque autour des troupeaux [cf. **page 29**]

D'un point de vue écologique, les territoires dans l'Europe de l'Est et les Etats Unis et ceux en France se distinguent par leur degré d'anthropisation. Il est difficile de comparer les relations établies dans

des espaces comme le parc de Yellowstone, consacrés « à la wilderness », ceux au Kirghistan sans présence de tourisme, et ceux en France avec une proximité humaine, dont une forte fréquentation touristique contraignant le déploiement des mesures de protection comme les chiens de protection. Les relations avec les loups ne peuvent donc pas être évitées en France, puisque ces animaux évoluent forcément dans des espaces occupés par les activités d'élevage, également contraintes par le multi-usage.

Ainsi, parler des loups, mais aussi des pastoralismes, des espaces pastoraux, etc., met l'accent sur la question de **la co-adaptation et de la perpétuelle évolution des relations humains / loups**. Cela nous rappelle aussi que nous héritons d'une histoire longue de coadaptation entre humains, loups, chiens, troupeaux, reliée à l'histoire de la domestication. Les travaux sur la domestication nous apprennent en particulier qu'il n'existe pas une séparation nette entre les espèces chiens et loups et que la domestication ne peut être pensée comme une trajectoire rectiligne mais avec des distances et proximités variables entre animaux domestiques et sauvages sur le temps long, induisant une circulation de gènes. Les travaux actuels en éthologie de Landry (REF) racontent ce rapport de distance / proximité toujours présent entre chiens et loups, même si désormais nous avons à faire à deux espèces différentes : à la concurrence territoriale entre chiens et loups (autour des troupeaux), s'ajoutent aussi des relations d'indifférence ou de complicités, voire d'affinités reproductives selon les moments.

Le deuxième déplacement opéré est de considérer que la conservation de la biodiversité, et des loups en particulier, ne doit plus être pensée en silo et de manière descendante mais dans et avec les territoires habités, de manière étroitement reliée au social.

Le modèle dominant occidental de la conservation de la nature est aujourd'hui critiqué par plusieurs auteurs qui questionnent la focalisation sur « la wilderness », c'est-à-dire la nature sauvage et emblématique que l'on protège des activités humaines au travers d'espace protégés notamment. Ce modèle a induit une séparation physique entre les humains et la nature mais également cognitive, avec l'idée que la nature est séparée et à séparer des humains, pour pouvoir la gérer de manière rationnelle par des autorités compétentes, à partir notamment des connaissances scientifiques. Ainsi, la conservation de la nature remarquable de par le monde est aujourd'hui principalement produite par des injonctions environnementales descendantes, imaginées par les institutions, qui véhiculent et imposent une écologie dominante aux acteurs en confrontation avec la coexistence avec la faune sauvage et dont le rapport à la nature est peu reconnu. Pour sortir de cette écologie dominante ou morale (Jacoby 2001) qui tout à la fois ne parvient pas à enrayer l'érosion de la biodiversité et produit des inégalités sociales et injustices environnementales, ces auteurs considèrent qu'il faut s'intéresser plutôt à « la vie sauvage » intimement reliée à celle des humains (Lorimer, 2015) et prendre en considération les relations engagées avec la nature localement. Dans cette perspective, les éthiques relationnelles (Larrère, 2010), où la valeur de la nature est reliée aux relations que l'on tisse avec elle, représentent des façons de prendre soin de la nature dans l'engagement que l'on a avec elle par des pratiques au quotidien. Elles constituent une alternative ou une approche complémentaire aux éthiques écocentrées (qui attribuent à la nature une valeur intrinsèque, et considèrent l'influence humaine comme négative) et à la préservation de la wilderness, en s'intéressant à la nature ordinaire et quotidienne. Ces éthiques relationnelles rejoignent les pratiques des pastoralistes et des paysans, qui sont en relation quotidienne avec la nature et « font avec » elle, avec ses incertitudes et ses vulnérabilités.

Si l'on s'inspire de ces réflexions sur la conservation pour penser la territorialisation de la conservation des loups, cela signifie que le partage de l'espace entre loups et pastoralismes, ne devrait pas se faire par le biais d'impositions et d'injonctions descendantes de la part des institutions mais devrait plutôt porter attention aux **expérimentations quotidiennes** des habitants aux prises avec les loups et avec la nature de manière plus générale. **Plutôt qu'une écologie dominante**

privilégiant la nature remarquable, il s'agirait de considérer les multiples manières de faire avec la nature et de prendre soin d'elle, qu'elle soit ordinaire ou remarquable.

Le troisième déplacement consiste à sortir des alpages et des ovins/caprins comme seul théâtre d'expérimentation de la coexistence avec les loups. L'expansion spatiale des attaques de loups sur les troupeaux présents dans les vallées et le déplacement des attaques vers les bovins, questionnent le modèle de protection conçu à partir à des ovins en alpage. Au-delà de la dimension technique de la protection, ces évolutions apportent également de nouvelles proximités. D'abord avec les loups qui peuvent susciter des interrogations et des craintes lorsqu'ils se rendent visibles au cœur et dans le quotidien des villages. De nouvelles proximités aussi avec les mesures de protection et en particulier avec les chiens de protection, qui deviennent des voisins parfois dérangeants, bruyants, apeurant, contraignants. Se pose alors la question du voisinage avec les pastoralismes, lorsque des habitants non agricoles ou nouvellement arrivés remettent en question leur légitimité dans l'espace partagé de la montagne, du village. Cela renvoie à des problèmes de cohabitation avec les pratiques agricoles de manière générale, qui occupent l'espace habité dans le quotidien (odeurs, bruits, déplacements sur la route, etc.).

La question des loups n'est alors plus seulement une histoire d'alpages mais devient des histoires de villages, avec toutes les frictions que cela suppose. Ce passage des alpages aux villages exacerbe en effet les difficultés soulevées par le scénario du partage de l'espace, inhérent à l'idée de concevoir la biodiversité non plus en silo mais de manière hybridée avec les activités humaines.⁴³

La territorialisation de la conservation de la nature propose donc de passer d'une problématique centrée sur la coexistence avec la faune sauvage, à une problématique des manières d'habiter avec, dans et de la nature dans les territoires.

Habiter avec, dans et de la nature.

Habiter avec, dans et de la nature, habiter avec les loups, les voisins humains implique plusieurs dimensions.

D'abord, **habiter est intimement relié aux situations** : il n'y a pas une manière d'habiter mais diverses manières d'habiter qui évoluent dans le temps.

Alors que chez certains scientifiques et institutions nationales et internationales, la coexistence signifie une manière de vivre en harmonie avec les loups et constitue un but à atteindre, parler d'habiter évoque au contraire la dimension évolutive des relations avec les loups comme avec les voisins humains. Voisiner avec d'autres, surtout quand il s'agit de grands prédateurs avec lesquels nous sommes en relation de concurrence spatiale et de ressources, n'est pas chose facile et constitue une trajectoire faite de périodes de conflits et d'apaisements qui se succèdent.

Les manières d'habiter et le niveau de conflictualité associé changent également selon les lieux. L'enquête que nous avons menée a bien montré la diversité des situations avec lesquels les interactions avec les loups se déploient et s'expérimentent, avec de fortes différences entre des zones de pâturage « frigos à loups » et d'autres parcourus par des loups respectant une forme de « contrat sauvage » (page XXX), dépendant de paramètres tels que les comportements individuels des animaux sauvages et domestiques et des humains travailleurs et usagers des espaces pastoraux, la vulnérabilité,

⁴³ Conceptualisé avec les termes de « land sharing », en opposition avec le « land sparing ». Face à la coexistence avec la faune sauvage, le scénario du « land sparing », est caractérisé par une segmentation entre des territoires voués à une occupation et une exploitation intensives et des territoires dédiés à la nature et à la biodiversité, comme dans le cas de la mise sous cloche d'une wilderness sans intervention humaine. Le « land sharing » quant à lui est un scénario de partage de l'espace, où il n'y a pas de délimitation des espaces productifs et des espaces de nature mais plutôt des espaces vécus au quotidien par les humains et la faune sauvage.

la topographie, l'embroussaillage, la météorologie, etc. Nous avons montré en quoi habiter avec ces grands prédateurs ne peut se définir par une modalité unique et applicable à tous les territoires, aucune solution et relation ne pouvant être considérées comme définitivement adoptées.

Les expériences d'autres territoires nous montre également que la présence de médiateurs pertinents pour les acteurs revêt une importance pour parvenir à mieux habiter ensemble. L'expérience du Vercors montre comment un PNR peut endosser le rôle de médiateur, en formulant une politique locale de prise en charge des effets des loups sur le monde agricole et les resituer dans un projet de territoire plus global (ref recit commun). L'enquête en Belledonne a fait apparaître au contraire deux verrous majeurs de ce point de vue-là. D'une part, Espace Belledonne qui aurait pu endosser ce rôle a été éliminé de l'échiquier territorial et d'autre part, l'identité même « belledonnienne », le sentiment d'appartenance à un même territoire chez les habitants rencontrés paraissent peu développées. L'on s'identifie à une vallée ou des balcons, moins au massif de Belledonne, ce qui obère les possibilités de projections collectives d'habiter ensemble à cette échelle-ci.

Ensuite, avec l'habiter, la **dimension collective devient centrale et déplace les responsabilités dans cette problématique. Il ne s'agit plus de laisser la responsabilité de la coexistence au seul monde de l'élevage** mais d'interroger la responsabilité de l'ensemble des habitants du territoire dans cet habiter ensemble, de se questionner sur les manières dont chacun prend part à cette problématique, à travers ses manières d'habiter.

Ainsi, nous avons délégué nos responsabilités en termes de protection de la nature aux territoires ruraux ; nous avons également délégué au monde agricole nos responsabilités dans notre besoin de tirer de la nature notre subsistance primaire (s'alimenter), tout en coexistant avec elle. Dans cette perspective, nous avons exploré les liens entre la conservation de la biodiversité et les enjeux d'alimentation, de paysage. Plus précisément, nous avons montré que les habitants des campagnes et des villes sont reliés localement au pastoralisme par la biodiversité, le paysage et l'alimentation notamment. Mais « l'habiter » permet également de saisir nos responsabilités à différentes échelles. Nous habitons nos lieux de vie directement accessibles mais également plus largement la planète et nos pratiques impactent les paysages locaux et plus globaux. Par l'alimentation, par exemple, nous dessinons des paysages localement mais aussi à des milliers de kilomètres, qui ne sont pas les mêmes selon que l'on consomme des produits d'élevages extensifs ou industriels, nourris de ressources locales bio ou au contraire de maïs transgéniques en Amérique du Sud, prenant la place de la culture vivrière locale, ou encore selon que l'on consomme du quinoa et des avocats d'Amérique latine ou des légumes locaux. De même, nous ne soutenons pas les mêmes modèles de relations aux animaux domestiques selon que l'on consomme des produits issus de l'élevage industriel ou au contraire paysan. Prendre conscience de ces **différentes échelles de responsabilités** permet de reprendre conscience de ce qu'on a délégué à d'autres, pour en reprendre soin.

Une des réponses formulées par certains citoyens dans ce besoin de reprendre leurs responsabilités visibles est d'éliminer les pratiques : éliminer toute consommation carnée pour répondre au changement climatique, éliminer la consommation de tout produit issu de l'exploitation animale pour ne pas maltraiter et exploiter les animaux. Ces postures écocitoyennes ne prennent pourtant en compte qu'une partie de la complexité de la situation. Pour répondre au changement climatique, s'il est nécessaire de diminuer la consommation carnée, il nous semble qu'il faudrait distinguer les types d'élevage producteurs de viande, et ne pas confondre élevages industriels et élevages locaux et extensifs. Refuser la mort animale et/ou la maltraitance animale par une réponse végan devrait être pensée avec les conséquences de ce choix, celui de vivre dans une société entièrement basée sur des produits issus du pétrole. De même, la réponse végétarienne qui consiste à ne consommer que des

fromages pour ne pas être responsable de la mort animale oblitère le fonctionnement d'un élevage laitier, avec l'absence de valorisation locale des chevreaux, par exemple, qui sont considérés comme des déchets.

Pour reprendre nos responsabilités, le défi est à notre sens d'appréhender la complexité en pensant de manière conjointe nos pratiques alimentaires et nos relations à la biodiversité et au vivant : cela nous amène à penser qu'il n'est pas possible d'y répondre par des postures morales et moralisatrices mais doit nécessairement s'appuyer sur des compromis moraux à débattre collectivement dans un territoire donné, en lien avec les autres échelles de conséquences écologiques.

A bien des égards, les pastoralismes s'inscrivent en général en opposition à l'industrie agro-alimentaire. Il s'agit d'une forme d'élevage extensif, qui accorde une grande part de liberté aux animaux et qui prend soin d'eux tout au long de leur vie et dans leur mort (Maury, 2020). Les pastoralismes, c'est aussi pour les éleveurs une manière de façonner les paysages, d'entretenir les prairies, notamment en montagne. C'est une manière de travailler au quotidien avec la nature, loin des supermarchés et d'autres formes de consommation. Comme nous l'avons largement montré dans cet ouvrage, les pastoralismes sont un mode de vie basé sur une éthique de la rencontre et du soin (ref rault 2017 ?). Ces pastoralismes doivent aujourd'hui s'adapter au changement climatique, prendre en compte la fragilité des milieux et des espèces sauvages dans les zones de pâturage (en adaptant la charge pastorale à la vulnérabilité des pelouses, en se posant la question de la concurrence alimentaire avec les ongulés sauvages par exemple) mais ils proposent des manières d'être en relation quotidienne avec les vivants, qui font tenir ensemble les responsabilités dans nos manières d'habiter, d'impacter la nature, de s'alimenter et peuvent être source de réflexions collectives.

Une des réponses proposées par les auteurs Büscher et Fletcher pour reprendre nos responsabilités dans ces liens à la nature est par ailleurs de soutenir financièrement les populations locales confrontées à la coexistence avec la faune sauvage. L'accompagnement technique et financier des éleveurs aux prises avec la prédation lupine par l'Etat répond à notre sens partiellement à ce besoin, par le soutien dans la prévention et l'indemnisation des attaques. Mais nous proposons une dimension complémentaire à cette réponse économique à travers la **question du soin**, porté aux enjeux du territoire et aux acteurs à qui l'on a délégué certaines responsabilités. Ce soin doit être également porté à la qualité des débats et réflexions engagés dans le territoire.

Habiter ensemble demande en effet de s'atteler à la **dimension démocratique**. En faisant de la question des loups une question collective, « un problème public », les décisions deviennent non plus seulement descendantes mais renseignées et pensées à partir des territoires, pour débattre collectivement de la place du pastoralisme, de la biodiversité, de l'alimentation dans un contexte de changement global. Pour éclairer ces réflexions locales, nous l'avons vu, la (co)production de connaissances localisées, complétant les connaissances plus globales, est centrale pour permettre aux acteurs d'ajuster au mieux leurs pratiques mais également de réfléchir collectivement aux futurs possibles des territoires.

Enfin, l'habiter implique **une dimension quotidienne, expérientielle et ordinaire**.

Intégrer la biodiversité dans le quotidien des territoires permet d'articuler les enjeux de biodiversité, souvent formulés à des échelles larges, aux relations à la nature des habitants. En effet, la conservation de la biodiversité reste un concept d'experts et peu d'habitants peuvent définir ce que recouvre exactement cette notion. Elle évoque pour eux des enjeux écologiques plutôt globaux (préservation de la forêt amazonienne par exemple) ou éloignés de leur quotidien (dont typiquement

l'espèce loup) mais ne fait pas toujours sens dans les usages et pratiques quotidiennes de nature des habitant.es. Pourtant chacun fait « l'expérience de la nature » et ces expériences importent dans la définition collective des natures « qui comptent » et dans l'engagement des habitants dans leur conservation⁴⁴. Ainsi, considérer la biodiversité comme intimement liée aux enjeux territoriaux ne dilue pas son caractère indispensable mais permet au contraire d'en faire un enjeu approprié par les habitants, et non imposé.

Parler d'habiter plutôt que coexister ouvre également sur la **dimension ordinaire** de cette situation.

La coexistence avec les loups est prise comme un emblème par de nombreux acteurs, considérant que parvenir à une coexistence apaisée pourrait faire la démonstration de notre capacité à vivre avec le sauvage, et à « sauver la planète ». Or, faire de l'expérimentation de coexistence avec les grands prédateurs un symbole participe de la cristallisation des conflits autour de ce sujet. Il est évident que vivre avec des prédateurs n'est pas chose facile, mais il nous semble important de défocaliser l'attention sur ce type de coexistence pour être attentif aux « coexistences ordinaires » (pour reprendre un terme de Raphael Mathevet) avec le reste du vivant. La « vraie » nature avec laquelle l'on doit coexister ne se trouve pas seulement du côté des grands prédateurs et des symboles du sauvage et en montagne mais également aux pieds des habitations que ce soit en ville ou à la campagne. Nous coexistons avec des animaux comme les blattes en ville par exemple (**Blanc**) mais n'y attribuons pas forcément toujours les mêmes enjeux moraux. Par ailleurs, l'expérience traumatique et collective du virus de la Covid, pour laquelle on retrouve les mêmes ressorts de moralisation que dans le cas du loup, nous rappelle que nous vivons au quotidien avec le vivant.

[Ajouter mot de la fin ?](#)

⁴⁴ Biosociodiversités <https://grand-a.aurg.org/reconcilier/biosociodiversites-promenade-avec-les-habitants-de-la-metropole-grenobloise>

Postface (Chloé Baranowski et Bruno Caraguel, FAI)

Les regards des sociologues ont cette force d'entrer -et de nous faire entrer- ici dans l'intime des éleveurs et des bergers. Saisissant avec subtilité de faibles indices au détour d'une phrase, à l'occasion de récurrences de mots ou d'expressions, de postures et de non-dits des personnes rencontrées, des récits que les humains font des bêtes sauvages et domestiques, ils montrent au travers des relations entre ces choses et êtres des éléments de crainte, de projection, d'espoir que la conscience collective n'a pas encore complètement perçu.

Ainsi, ces chercheurs et chercheuses nous conduisent avec méthode vers des endroits où, d'emblée, le regard et l'attention ne se seraient pas portés. C'est toute la force de cette mise en lumière qui mêle sciences et développement local, navigant entre organisations humaines et choix techniques.

Cette approche sensible qu'offre ce programme *Récibiodal* nous montre comment le « monde pastoral », contraint de fait à cette cohabitation avec les loups dont il n'a que très peu défini les contours, tente de s'adapter aux impacts de leur retour en France depuis plus de 30 ans. Et de voir comment, en réponse, ce monde pastoral cherche tout à la fois à améliorer ses moyens techniques et à se réinscrire dans de nouveaux tissus de solidarités.

Nous avons aussi à questionner cette épaisseur du « monde pastoral ». Il n'est certainement pas qu'un groupe d'humains et de non humains aux intérêts convergents fonctionnant en autarcie dans leurs montagnes. Il est très probablement un ensemble humains - animaux - ressources très fortement lié à un ou plusieurs territoires, traversé de flux divers. Paradoxalement, la ville et la vallée ne peuvent pas en être exclus, car leurs habitants de toujours ou occasionnels ont en paysage et en terrain de loisir les espaces pastoraux, expérimentent la présence des troupeaux aussi par la crainte des chiens de protection, et mieux encore si l'on sait en prendre le temps, par le plaisir de la rencontre avec éleveurs et bergers, par les fondamentaux nécessaires aux équilibres individuels que peuvent nous apporter le rapport aux troupeaux. Également, biodiversité, eau potable, circuits alimentaires très raccourcis, réactions aux changements climatiques, richesse culturelle signent encore ces liens resserrés et prospectifs.

Les loups (en fait pas seulement eux, aussi leurs dégâts) viennent nous jeter à la figure un ensemble de contresens que notre société moderne devenue urbaine a du mal à dissimuler sous le tapis. Les ambiguïtés et la versatilité de nos rapports au vivant et à la nature, aux animaux sauvages et domestiques, à notre alimentation, à la complexité du monde, à notre devenir, à nous-même resurgissent dans les vociférations des altercations inaudibles. Ils mettent parfois éleveurs et bergers au centre des maux, alors que seuls ils n'y peuvent pas grand-chose et que pèsent déjà sur eux toute l'astreinte, la charge de responsabilité de leurs bêtes, la fragilité de leurs familles qui ne manquent pas d'exploser à l'épreuve du travail à accomplir et des regards accusateurs.

Alors, envisager une suite plus apaisée doit passer par des jeux de solidarités et en particulier territoriale. Toute résilience nécessitera de se questionner différemment : maintenant que les loups sont là, comment peut-on (re)créer de la confiance entre acteurs du territoire pour ensuite, soutenir des stratégies d'adaptations ? Ou plutôt *d'un territoire*, car ils sont tous si différents par leurs

caractéristiques naturelles, humaines et leurs gouvernances que l'action naîtra forcément de cette singularité.

En tant que service pastoral, se nourrir de ces objectivations permises par les sciences et ces travaux de recherche - action permettent de mieux objectiver les mutations et d'accompagner les adaptations face à la prédation, et cela fait partie de nos métiers. Intégrer l'ensemble des impacts et susciter, initier, soutenir, expérimenter de nouvelles formes d'actions face à ces transformations, ouvre également d'autres façons de travailler pour nos structures.

Chloé BARANOWSKI et Bruno CARAGUEL

Références citées dans l'ouvrage

- Adger W. N., 2006, « Vulnerability », *Global Environmental Change*, 16 (3) : 268-281.
- Arpin I., Dumez R., Lescureux N., Manceron V., Morizot B., Mounet C., 2017, *Expertise scientifique collective sur les aspects sociologiques, culturels et ethnologiques de la présence du loup en France*, MNHN.
- Alarcon M., 2020, *Prendre soin des plantes et des sols : caractéristiques et transformation des pratiques de care en milieu agricole*, thèse de Géographie, Museum national d'histoire naturelle – MNHN, Paris.
- Bellacasa, M.P. de la, 2017, *Matters of Care: Speculative Ethics in More than Human Worlds*, University of Minnesota Press.
- Bondon R., Mathevet R., Mounet C., Chamailé-Jammes S., 2021, « Passer les limites, rythmer le territoire. Paysage et mobilités des sangliers dans le Valbonnais (Isère, France) », *Géocarrefour*, 95/4.
- Brédif H., 2021, *Réaliser la Terre. Prise en charge du vivant et contrat territorial*, Éditions de la Sorbonne.
- Boisseaux T., Stefanino-Meyrignac O., Démolis C. et Vallance M., 2019, *Le loup et les activités d'élevage : comparaison européenne dans le cadre du plan national d'actions 2018 – 2023*, rapport CGEDD n°012414-01, CGAAER n°18097
- Buscher B., Fletcher R., 2023, *Le vivant et la révolution. Réinventer la conservation de la nature après le capitalisme*, Actes Sud, coll. Mondes sauvages.
- Carletti H., 2022, *Quels effets du pastoralisme sur la biodiversité végétale en montagne ? Développement d'un protocole d'évaluation et application dans le massif de Belledonne*, Diplôme d'ingénieur AgroParisTech, Mémoire de fin d'études, Nancy
- Chandelier M., 2018, *Le loup dans la presse française contemporaine : analyse des fonctionnements argumentatifs médiatiques*, Thèse de doctorat en sciences du langage, Université de Montpellier.
- Chartier A., 2022, *L'abattoir paysan au sein des systèmes alimentaires territorialisés, Etude des proximités autour de l'abattoir des Hautes Vallées de Guillestre*. Mémoire de fin d'études d'ingénieur de l'Institut Agro Rennes-Angers
- Creti, I., 2021, *Trajectoires paysagères et territoriales en Belledonne, Mémoire de master, Université de Paris*, Projet récibiodal. <https://www.pacte-grenoble.fr/fr/recherche-0/projets-recherche/recibiodal>
- Créti I., Chezel E., Mounet C., Baud D., Dusseux P., 2022, « Territorialiser la question des loups par les pratiques agri-alimentaires. Une enquête sur les relations biodiversité et alimentation en Belledonne », *Journal of Alpine Research, Revue de Géographie Alpine*, 110(2).
- Dewey J., 2010, *Le public et ses problèmes (1927)*, Traduit par J. Zask, Gallimard, Paris.

Dewey J., 2011, *La formation des valeurs* (1939), Traduit par A. Bidet, L. Quéré, et G. Truc, La découverte, Les empêcheurs de penser en rond, Paris.

Dewey J., 2012, *Expérience et nature* (1925), Traduit par Joëlle Zask, Gallimard, Paris.

Drouet-Hoguet N., Gimenez O., Duchamp C., 2020, *Note technique. Mise à jour des effectifs et paramètres démographiques de la population de loups en France : conséquences sur la viabilité de la population à long terme*, OFB, CNRS (https://www.loupfrance.fr/wp-content/uploads/Note_MAJ-effectifs_Survie-VD.pdf)

Duchamp C., Chapron G., Gimenez O., Robert A., Sarrazin F., Beudels-Jamar R., Le Maho Y., 2017, *Expertise collective scientifique sur la viabilité et le devenir de la population de loups en France à long terme* sous la coordination ONCFS-MNHN de : Guinot-Ghestem M., Haffner P., Marboutin E., Rousset G., Savoure-Soubelet A., Siblet JP., Trudelle L. (par or. alph.).

Dumez R. (coord.), Arpin I., Hubert A., Legrand M., Lescureux N., Manceron V., Morizot B., Mounet C., 2017, *Expertise scientifique collective sur les aspects sociologiques, culturels et ethnologiques de la présence du loup en France*, Expertise pour le Ministère de l'Environnement, de l'Énergie et de la Mer, Muséum national d'Histoire naturelle, Paris.

Doré A., 2011, *Des loups dans la cité : éléments d'écologie pragmatiste*, thèse de doctorat de sociologie, Paris, Institut d'études politiques en cotutelle avec Université de Liège.

Duparc A., Amblard T., Garel M., Marchand P., Perrin-Malterre C., Dubray D., Maillard D., Loison A., 2017, « Réponse comportementale face au dérangement dans un espace fortement fréquenté par les randonneurs. Le cas d'une population de chamois dans le massif des Bauges », *Faune sauvage*, pp. 20-25.

Estrosi C. et Spagnou D., 2003, *Rapport fait au nom de la commission d'enquête sur les conditions de la présence du loup en France et l'exercice du pastoralisme dans les zones de montagne*, Assemblée nationale

Gros-Balthazard M, Hürlemann S., Chezel E., Kebir L., Canevet L., Decorzant Y., Leggero R., Lorenzetti L., Nahrath S. Otero I. et Reynard E., 2024, *Servizi di prossimità : verso nuovi beni comuni nelle Alpi ? Stato di avanzamento e prospettive*

Hache E., 2011, *Ce à quoi nous tenons, propositions pour une écologie pragmatiste. La découverte*, Les empêcheurs de penser en rond, Paris.

Haraway D. J., 2012, *Penser avec Donna Haraway*. Edité par E. Dorlin et E. Rodriguez, Traduit par S. Angeli Aguiton, Presses universitaires de France, Paris.

Ingold T., 2000, *The Perception of the Environment. Essays in Livelihood, Dwelling and Skill*, London & New York, Routledge.

Larrère C., 2010, « Les éthiques environnementales », *Natures Sciences Sociétés*, 2010/4 (Vol. 18), p. 405-413.

Larrère R., Fleury P. et Payant L., 2007. « La "nature" des éleveurs : sur les représentations de la biodiversité dans les Alpes du Nord », in *Ruralia*, no 21.

<https://journals.openedition.org/ruralia/1846?gathStatIcon=true&lang=fr>

Larrère R., 1999, « Le loup, l'agneau et l'éleveur », *Ruralia* [En ligne], 05 | 1999, mis en ligne le 25 janvier 2005. URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/114>

Latour B., 2017, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, La Découverte, Paris.

Lescureux, N. 2010. Approche ethno-éthologique des relations entre les hommes et les loups. In: Moriceau J.M. & Madeline P. [Repenser le sauvage grâce au retour du loup. Les sciences humaines interpellées](#). pp. 111-125. Presses Universitaires de Caen.

Lescureux N., 2007, *Maintenir la réciprocité pour mieux coexister ? : ethnographie du récit kirghiz des relations dynamiques entre les hommes et les loups*, Thèse de doctorat en ethnoécologie, Museum d'histoire naturelle, Paris

Lorimer J., 2015, *Wildlife in the Anthropocene : conservation after Nature*, Minneapolis: University of Minnesota Press

Mauz I., 2005, *Gens cornes et crocs*, Quae, collection Indisciplines, Paris

Mathevet, R., Thompson, J., Delanoë, O., Cheylan, M., Gil-Fourrier, C. & Bonnin, M., 2010. « La solidarité écologique : un nouveau concept pour une gestion intégrée des parcs nationaux et des territoires ». *Natures Sciences Sociétés*, 18, 424-433.
<https://www.cairn.info/revue--2010-4-page-424.htm>.

Maury E., 2020, *Nous la mangerons, c'est la moindre des choses*, (film), production CVB (Centre Vidéo de Bruxelles), 67 minutes

Mounet C., 2007. *Les territoires de l'imprévisible. Conflits, controverses et "vivre ensemble" autour de la gestion de la faune sauvage. Le cas du loup et du sanglier dans les Alpes françaises*, Thèse de géographie, Université Grenoble I – Joseph Fourier, Institut de Géographie Alpine.

Mounet C., 2008, « Vivre avec des animaux 'à problèmes' » *Journal of Alpine Research*, 96-3, 55-64.

Morizot B., 2016. *Les Diplomates. Cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*, Wildproject.

Nicolas F. et Doré A., 2022. *Étude socio-anthropologique des effets de la présence des loups sur la santé des éleveurs et bergers*, Rapport INRAE pour la MSA, 40p.

Sallen A. 2022, *Filières élevage et alimentation sur la chaîne de Belledonne*, Mémoire de Master Université Lumières, Lyon 2, projet Recibiodal. <https://www.pacte-grenoble.fr/fr/recherche-0/projets-recherche/recibiodal>

Simon-Deloché, M. 2019, *Vivre le loup*, Mémoire de master, Université Jean-Moulin Lyon 3, projet Recibiodal. <https://www.pacte-grenoble.fr/fr/recherche-0/projets-recherche/recibiodal>

Stengers I. 2003 « experts », in Stengers I. et Bensaude-Vincent B., *100 mots pour commencer à comprendre les sciences*. Paris, les Empêcheurs de penser en rond, p149-151.

Pour en savoir plus sur le projet RECIBIODAL

<https://www.pacte-grenoble.fr/fr/recherche-0/projets-recherche/recibiodal>

en vidéo :

<https://www.youtube.com/watch?v=d1OZEG9jZWc>

<https://www.youtube.com/watch?v=St8d0le9qdk>